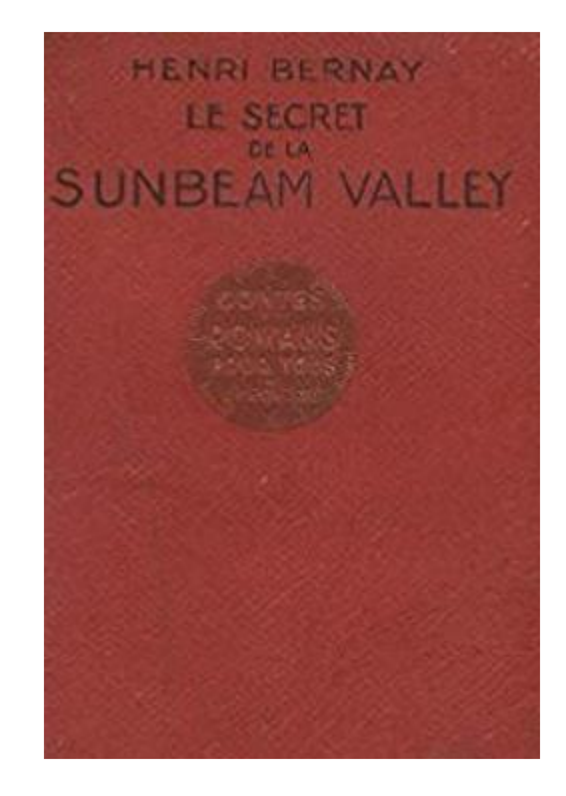



**Henry Bernay**
**René Pons (René Pujol)**

# LE SECRET DE SUNBEAM VALLEY

**Grand roman de sciences et d'aventures**

**(1927)**

## Table des matières

# CHAPITRE PREMIER

# LE SUPPLICE DE TANTALE

— Allons !… un peu de courage, mon bon Lecrapon…

— À quoi bon ?… Nous ne sortirons jamais de cet enfer… Mais je voudrais bien mourir à l'ombre.

— J'aperçois là-bas un bouquet d'arbres…

— Oh ! les arbres de ce maudit pays !…

Lecrapon se releva avec peine, et soutenu par son compagnon reprit sa marche en titubant comme un homme ivre.

Autour d'eux s'étendait à perte de vue le désert australien, dont l'aspect pouvait d'abord faire illusion. Des buissons rabougris s'accrochaient au sol calcaire, ainsi que quelques graminées à reflets bleus. Mais sous le soleil torride, ces buissons et ces herbes se desséchaient étrangement ; ils ressemblaient à ces plantes stérilisées dont les cellules ne contiennent plus une goutte d'eau.

La terre blanchâtre, s'effritant sous les pas des deux hommes, rendait leur marche plus pénible. Ils avançaient lentement, le dos courbé, vers trois arbustes jaillis du sol à

quelques centaines de mètres, sur une petite crête allongée de l'Est à l'Ouest.

Lecrapon paraissait à bout de volonté. Âgé d'une cinquantaine d'années, il avait l'allure d'un vieillard. Il traînait son fusil avec peine, et son visage décharné exprimait un découragement mortel. Une barbe rare poussait au hasard sur ses joues et son menton ; de part et d'autre de son nez, un nez considérable, en forme de trompe, ses gros yeux bleus, brûlés par la réverbération, roulaient sans répit, cherchant encore une invraisemblable raison d'espérer.

Son compagnon était un jeune homme de haute taille, que les privations avaient amaigri, mais qui conservait assez d'énergie pour porter, en sus de son propre sac, celui de Lecrapon. Brun, le front vaste, les traits réguliers, les prunelles d'un gris d'acier, il gardait une réelle noblesse d'allure, en dépit de son costume réduit en lambeaux par les épines.

— Jacques… murmura soudain Lecrapon. Je ne puis pas aller plus loin… Laisse-moi… va-t'en… Seul, tu te tireras d'affaire…

— Croyez-vous que je vais vous abandonner ?… répondit le jeune homme avec un enjouement forcé. Je suis sûr que nos malheurs touchent à leur fin… Sous les arbres, nous tiendrons un conseil de guerre…

— Que sommes-nous venus faire en Australie ?… gémit Lecrapon. Nous étions si bien à Paris !…

Son compagnon s'arrêta brusquement.

— Et c'est ma faute si vous en êtes parti ! s'écria-t-il. Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé tenter seul l'aventure ?

Lecrapon lui serra fortement la main.

— Allons, Jacques, ne disons pas de bêtises. Il n'est plus temps de récriminer.

— Voulez-vous une gorgée d'alcool ?…

— Non, non !… cela ne ferait qu'augmenter la soif qui me serre douloureusement la gorge… Je suis exténué, je n'irai pas plus loin…

Le jeune homme affecta une confiance qu'il était pourtant loin de ressentir.

— Je suis sûr que nos épreuves vont se terminer… Ne sommes-nous pas sortis des sables rouges ?… Voilà maintenant des buissons, des arbres… En avant, Lecrapon !…

Lecrapon, sceptique, soupira :

— Je les connais, ces arbres… Ce sont des myrtacées, des eucalyptus qui ne donnent aucune ombre. Quant aux broussailles, elles se composent de vulgaires melalencas… Je cherche vainement un spécimen du fameux pitchouri, dont les sauvages mâchent les feuilles pour ne pas souffrir de la faim…

Jacques écoutait ce commentaire scientifique avec une attention très relative ; son seul souci était d'entraîner son compagnon vers le bouquet d'arbres.

Lecrapon ne se trompait d'ailleurs point. Hauts de huit à dix mètres, ces arbres appartenaient à une des cent quatre-vingts variétés d'eucalyptus qu'on trouve en Australie, et dont les plus majestueuses élèvent leur dôme jusqu'à cent cinquante mètres au-dessus du sol. Leurs petites feuilles pendaient verticalement, et ne formaient qu'un écran dérisoire.

Lecrapon étendit le bras :

— Quel dommage que je sois hors d'état d'herboriser… J'eusse volontiers étudié la floraison de ce brachychiton…

Il désignait un arbuste curieux, une grosse touffe d'herbes d'où jaillissait un grand roseau couvert d'étoiles blanches. C'était un « grass-tree », ou arbre-à-herbe.

Machinalement, Jacques donna un coup de crosse au pied de l'arbuste. Il y eut alors un grand froissement d'herbes, qui donna l'impression qu'un gros animal venait d'être dérangé.

— Ah ! mon Dieu… fit Lecrapon.

Jacques épaula, prêt à tirer sur le gibier. Il fit le tour du grass-tree, et ne vit rien.

— Pourtant, je n'ai pas rêvé ?… j'ai bien entendu ?…

— Oui, oui, dit Lecrapon. C'était un bruit de fuite… Jacques battit vainement les buissons environnants.

— Il faut conclure que nous nous sommes trompés, dit-il désappointé.

Mais Lecrapon n'admettait pas cette erreur.

— Je suis sûr que nous sommes suivis…

Cette idée absurde égaya le jeune homme, qui n'avait cependant guère envie de rire.

— Suivis par qui ?…

— Je l'ignore… J'ai la conviction que nous ne sortirons jamais de ce pays de la peur…

Mais soudain Jacques huma l'air, et lâchant le bras de Lecrapon, courut vers le léger renflement du sol. Parvenu au sommet, il se mit à gesticuler et à gambader comme un fou.

— De l'eau !… s'écria-t-il. De l'eau !…

Ces mots galvanisèrent Lecrapon, qui escalada le parapet naturel avec une agilité surprenante.

En plein désert, un ruisseau aux eaux limpides comme du cristal roulait paisiblement. Il avait creusé son lit dans le calcaire friable, jusqu'à la couche argileuse. Comme il arrive souvent sur ce continent paradoxal qu'est l'Australie, il coulait, non vers l'Océan, mais vers l'intérieur du pays, vers cette prétendue mer centrale dont Peter Nuyts puis Cook mentionnèrent hypothétiquement l'existence.

Déjà, le jeune homme dévalait la pente, quand Lecrapon modéra son élan.

— Attention ! cette rivière est peut-être salée ou saturée de magnésie…

Jacques, le cœur battant, prit un peu d'eau dans ses paumes jointes, et goûta.

— Elle est exquise !… fit-il.

Et se jetant à plat ventre, il but goulument, comme une bête qui s'abreuve. Lecrapon, abandonnant son fusil, s'étala à son tour et pendant plusieurs minutes ils étanchèrent la soif qui les torturait.

Enfin, assis côte à côte, contemplant cette onde claire avec une satisfaction inexprimable, ils reprirent haleine.

— Eh bien !… fit Jacques, avais-je tort d'espérer ?…

Lecrapon saisit son nez à pleine main, geste dont il était coutumier pour marquer ses préoccupations.

— Ne nous réjouissons pas outre mesure, dit-il. Primo, nous sommes égarés ; secundo, nous avons peu de chances de rencontrer un blanc ou un noir dans ce pays cent fois moins peuplé que l'Europe ; tertio, et ceci est le plus grave, nous avons étanché notre soif, mais nullement assouvi notre faim… Nous tombons de Charybde en Scylla.

Jacques eut un bon rire insouciant.

— Bah !… Dieu y pourvoira !… dit-il.

— Certes, il ne nous a pas complètement abandonnés, dit Lecrapon. Rendons-lui grâces de nous avoir conduits en amont de cette gigantesque euphorbe qui trempe feuilles et racines dans cette crique, et la pollue dangereusement.

— Mais oui, nous avons de la veine… reprit Jacques. Je suis sûr que ce ruisseau charrie de l'or !…



Et, faisant quelques pas en avant, il se pencha pour observer le fond.

— Je préférerais le moindre oiseau ou le plus petit rat-lapin à la plus grosse pépite, dit Lecrapon. Je suis un tireur médiocre, mais la fringale aidant, je ne manquerais pas mon gibier, que je dévorerais, tout…

La fin de la phrase resta dans sa gorge. Jacques, se retournant, le vit qui fixait avec effroi la berge opposée.

— Qu'avez-vous ?…

Lecrapon se passa la main sur les yeux :

— Jacques, je deviens fou !… J'ai aperçu une tête…

— Une tête de quoi ?…

— Une tête d'homme… une tête toute noire, entre ces deux broussailles…

— Décidément, c'est le diable !… plaisanta Jacques.

— Je suis sûr maintenant qu'on nous épie…

— Des ennemis ?…

— Sans doute.

Jacques essaya de raisonner froidement.

— Cette supposition ne tient pas debout, mon bon Lecrapon. Des ennemis nous eussent assassinés depuis longtemps, car nous ne prenons aucune précaution… Rien de plus facile que de nous décocher une flèche si c'étaient des indigènes, une balle si c'étaient des bushrangers… Ne vous leurrez pas, nous sommes seuls, bien seuls…

— Et moi je t'affirme qu'on nous guette !… répéta Lecrapon. D'ailleurs, qu'importe ?… la mort me laisse indifférent.

Jacques était revenu au bord de la rivière. Il poussa une exclamation :

— Lecrapon !… un miracle !…

— Qu'y a-t-il encore ?…

— Des poissons !…

Lecrapon bondit sur ses pieds douloureux :

— Des poissons ?… Où ça ?…

— Pas sur les eucalyptus, bien sûr !…

— C'est vrai, mon enfant… je pose des questions stupides.

— Là… regardez...

Un gros poisson argenté, long d'une cinquantaine de centimètres, se tenait près du bord. Tête au courant, il agitait placidement ses nageoires pour ne pas être drossé, et gobait l'eau fraîche avec une évidente béatitude.

Les deux affamés le contemplaient et l'admiraient. Ses yeux étaient d'un jaune magnifique, ses ouïes s'ouvraient et se refermaient au rythme tranquille de sa respiration, une ligne d'un noir verdâtre marquait son flanc, sa queue transparente se tordait en spires d'hélice.

— Qu'il est beau !… murmura Jacques extasié.

Les yeux de Lecrapon se dilataient de convoitise.

— Et qu'il est gras !… C'est un barramunda… type dypnoïde. Oui, c'est bien cela… un *ceratodus forsteri*…

Mais Jacques n'avait cure d'apprendre le nom latin du poisson. Il pensait aux choses pratiques.

— Comment faire pour le pêcher ?… fit-il.

— C'est simple, dit naïvement Lecrapon. Il faudrait une ligne ou un filet…

— Et nous n'avons ni l'un ni l'autre, dit Jacques.

Dans l'eau d'une limpidité parfaite, le barramunda évoluait avec grâce, presque à portée de leurs mains. Rien qu'à l'idée de sa chair grésillant sur la braise, leurs papilles s'humectaient de salive, leur estomac se contractait.

— Nous ne pouvons pas le laisser échapper ! dit Jacques.

— Non, nous ne pouvons pas ! répéta Lecrapon en écho.

Comme pour leur prouver qu'il était libre, le poisson fit nonchalamment quelques mètres à contre-courant. Ils le suivirent le long de la berge.

— Je donnerais cinq ans de ma vie pour un hameçon !… dit Lecrapon s'étirant le nez.

Jacques réfléchissait :

— Il n'y a qu'un moyen… il faut nous mettre à l'eau et le prendre à la main.

— Oui !… dit Lecrapon avec impétuosité.

— Alors, vous en amont, moi en aval…

— C'est entendu !…

Sans se donner la peine de se dévêtir, ils entrèrent dans l'eau. Le bruit qu'ils firent effraya le barramunda, qui, rapide comme une flèche, fila plus haut.



— Recommençons, dit Jacques, sans se dissimuler la difficulté de la tâche.

Lecrapon enfonça résolument son large chapeau « Baden-Powell ».

— Nous l'aurons !… dit-il.

Cette fois, le poisson, immobile, les laissa s'approcher. Les bras ouverts, ils avançaient avec précaution. Ils avaient de l'eau jusqu'à la ceinture.

— Il nous nargue, murmura Jacques.

Cependant, quand il se crut à bonne distance, il se jeta sur le barramunda.

— Tu le manques !… cria Lecrapon.

En effet, d'un coup de queue, le poisson s'était dérobé.

— Recommençons encore !… dit Jacques.

— *Quid prodest ?…* fit Lecrapon, pataugeant et barbotant. Oui, à quoi bon ?… Il est dans son élément, lui… il nous échappera toujours. Le destin ne nous l'a envoyé que pour nous faire revivre le supplice de Tantale.

Le poisson n'était plus en vue.

— Allons, dit Jacques. Encore un peu de courage, mon bon Lecrapon. Remontons ce cours d'eau jusqu'à la tombée de la nuit. Nous irons vers le Nord-Ouest, c'est-à-dire dans la bonne direction. Et puis nous aurons les plus grandes chances de voir quelque gibier venir s'y désaltérer. Ce sera notre dîner assuré…

Lecrapon, d'un air de doute, leva les épaules. Mais, le bras passé dans celui de son compagnon, il se remit en route.

Le paysage changeait d'aspect. Les buissons se multipliaient, mêlaient leurs branches, s'aggloméraient en broussailles inextricables. Les voyageurs entraient dans le scrub, d'où jaillissaient quelques rares acacias.

La marche devenait de plus en plus pénible ; exténués, ils s'arrêtèrent.

Des fleurs extrêmement nombreuses répandaient une douce odeur de miel. Sous la lumière oblique du soleil qui commençait à décliner, le scrub se couvrait de corolles blanches et roses d'une fraîcheur ravissante. On se serait cru dans un jardin. Pourtant, cette immense plaine parfumée était aussi dangereuse à franchir que le Sahara.

Lecrapon pensait toujours au barramunda.

— Notre tactique était mauvaise… Il nageait près de la surface, n'est-ce pas ?… Donc, il suffisait de calculer la déviation des rayons passant d'un milieu moins dense dans un milieu plus dense, et de lui envoyer quelques balles…

Jacques se retourna vivement :

— Et nos fusils ?

— Ils sont restés avec nos sacs, répondit Lecrapon.

Ils les avaient déposés au bord du ruisseau pour essayer d'attraper le poisson, et avaient oublié de les reprendre.

— Ce n'est pas très loin, dit Jacques. Allons les chercher.

Mais Lecrapon ne bougea pas :

— Qu'ai-je besoin d'une arme ?… fit-il. Je meurs d'inanition…

Le jeune homme protesta :

— Nous ne pouvons pas abandonner nos fusils !

— Je ne ferai plus un pas !…

— Alors, attendez-moi… Vous n'avez pas peur ?

— De quoi ?… demanda Lecrapon. Il n'y a dans cette partie du scrub que quelques ophidiens… Plaise au ciel qu'un acantophis, d'une morsure, m'expédie *ad patres !*…

— Et l'homme à la tête noire ?…

— Tu prétends qu'il n'existe que dans mon imagination…

Et il eut encore la force de sourire.

— Je compte être de retour dans une heure, dit Jacques, rassuré.

Et il partit en suivant la rive, où la marche était plus facile. Lecrapon, malgré son horreur de la solitude, n'eut pas une réaction en le voyant s'éloigner.

Le soleil baissait plus rapidement. La chaleur était moindre, et Jacques redescendait presque allègrement le cours du ruisseau, regardant l'eau où aucun poisson n'apparaissait. Au bout de quelques minutes, il distingua les trois eucalyptus qui marquaient le point d'où ils étaient partis. Il but une gorgée de tafia, et accéléra le pas.

Mais, parvenu au pied des arbres, il s'arrêta, saisi d'étonnement : les fusils et les sacs avaient disparu.

— Je me trompe d'endroit, pensa Jacques.

Et, après un bref examen des lieux :

— Mais non, c'est bien ici…

Il reconnut la minuscule plage, et l'euphorbe. Inquiet, il monta sur la petite crête pour scruter les alentours. Ses regards errèrent sur le morne désert.

— Pourtant, il y a des voleurs !… s'exclama-t-il. Lecrapon a raison, on nous suit !…

Le son de sa propre voix le fit tressaillir. Il tira son browning de sa gaine, puis l'y remit en haussant les épaules. Rien ne pouvait lui advenir de plus heureux que la rencontre

de ceux qui s'étaient approprié ses bagages. Ils possédaient sans doute des conserves, des biscuits – des vivres…

Il resta longtemps debout sur le renflement du terrain, avec l'espoir que les mystérieux inconnus donneraient signe de vie. Mais son attente fut vaine. Ensuite il songea de nouveau à Lecrapon et se remit en route sans hâte. Il était si las qu'il éprouvait de la peine à méditer sur son aventure. Il marchait comme un automate, la tête vide et les bras ballants.

Sans qu'il y eût pris garde, le soleil s'était couché, dans une splendeur d'or et de pourpre toute tropicale, et la nuit venait vite. Les fleurs fermaient leurs corolles, les silhouettes des buissons devenaient plus sombres…

Or, une autre surprise l'attendait à la fin de sa randonnée : Lecrapon n'était plus là.

Jacques appela son compagnon, ses cris restèrent sans réponse. Alors, complètement épuisé, vaincu, il s'étendit sur la berge, et pleura comme un enfant.

Un engourdissement s'emparait de ses membres. Était-ce le sommeil ou la mort ? Il l'ignorait, mais rien n'eût pu le décider à faire un mouvement. Ses yeux se fermèrent…

Alors, sur l'autre rive, une tête noire aux cheveux hirsutes se leva lentement au-dessus de la berge, puis une autre, puis une troisième…

Lecrapon n'avait pas rêvé…

# CHAPITRE II

# LES SURPRISES DE LECRAPON

La fraîcheur de la nuit éveilla Jacques. Au-dessus de sa tête, un acacia frissonnait discrètement sous la brise ; à travers son feuillage, les étoiles brillaient comme des lucioles.

Dès la première seconde, la faim travailla cruellement le jeune homme. Son estomac se signalait par des douleurs lancinantes, et tout son corps, jusqu'au bout de ses orteils, réclamait impérieusement une nourriture quelconque.

Le bruit d'un ronflement bien connu l'étonna grandement. S'étant assis, il constata que Lecrapon, étendu à côté de lui, dormait en conscience, la tête posée sur son sac.

— Ah ! çà !… se dit Jacques. Est-ce que je rêve ?

Il fut bien obligé de se rendre à l'évidence. Lui-même avait son propre sac pour oreiller ; quant aux fusils, ils étaient sur le sol, leurs canons miroitaient sous la lumière stellaire.

Le front dans ses mains, les coudes sur les genoux, Jacques essaya de rassembler ses idées. Il se rappela nettement le barramunda, les trois eucalyptus…

Mais au fait, où était-il donc ?… Il ne se trouvait plus au bord de la rivière, ni dans le scrub. Ces arbres très espacés – acacias et eucalyptus – qui se dressaient comme des fantômes, cette herbe cassante et drue sur laquelle il était étendu lui prouvaient qu'on l'avait mystérieusement transporté avec son compagnon dans la savane forestière, ou grassland. Combien de kilomètres avait-il fait sans s'en apercevoir ?

Un reflet rougeâtre sur le tronc d'un casuarina le fit se retourner, et le spectacle qui s'offrit à ses yeux le frappa de stupeur.

À une trentaine de mètres, un grand feu brûlait, autour duquel s'agitaient une douzaine d'hommes aux ombres fantastiques. Leurs corps presque entièrement nus, leurs mollets maigres, leurs chevelures hirsutes, indiquaient leur race. Un peu plus loin, des chevaux étaient attachés et paissaient tranquillement. Jacques se dit que les intentions de ces hommes n'étaient point malveillantes, puisqu'ils avaient rendu à lui et à son compagnon leurs armes et leurs sacs. Sans hésiter il alla vers eux.

Il était si faible que ses jambes fléchissaient ; mais, tandis qu'il s'approchait du feu, une odeur suave flattait ses narines. Accroupi devant les flammes, un Australien faisait griller un quartier de viande, enfilé sur une javeline qui tenait lieu de broche. À des lances réunies en faisceau était suspendu un kanguroo à demi dépecé.

Un factionnaire, ayant aperçu Jacques, le signala par quelques syllabes gutturales, mais les autres continuèrent de vaquer à leurs occupations.

La troupe se composait uniquement de guerriers. Jacques reconnut cette qualité à leur ceinture de cuir, à leurs

nombreux bracelets, au bandeau qui ceignait leur front, et au « kobong » tatouant leur cuisse droite.

Le « kobong » – en l'espèce un dessin représentant grossièrement une fourmi – est l'emblème sacré de la tribu. Quand l'adolescent est jugé assez robuste pour quitter le clan des enfants, il est soumis, en période de pleine lune, à diverses épreuves. Il doit capturer un kanguroo, lancer le boomerang, planter à bonne distance un javelot dans un bouclier, et monter au sommet d'un haut eucalyptus. Ensuite a lieu une grande fête, un brillant *corrobori*. Le nouvel « homme » est admis parmi les guerriers ; on lui casse deux incisives à coups de caillou, et on lui dessine en pleine chair, sans qu'il laisse échapper une plainte, le signe ancestral de sa famille. Il lui est également permis, mais par pure coquetterie, de s'orner la poitrine et la figure de tatouages et de peintures.

Jamais parfum de Paris ne parut aussi délicieux à Jacques que le fumet de la venaison en train de cuire. Il ne pouvait détacher son regard du filet de kanguroo d'où tombaient des gouttes de graisse fondue.

— Monsieur, soyez le bienvenu, dit quelqu'un derrière lui, dans le plus pur anglais.

Jacques se retourna brusquement.

Il était en présence d'un jeune homme blond qui l'observait en souriant. Vêtu de toile blanche, chaussé de solides bottes, le nouveau venu était si propre, si impeccable dans sa tenue qu'il semblait sortir d'une boîte. Son visage ouvert, ses yeux francs plurent à Jacques.

— Ah ! monsieur… balbutia celui-ci.



Il voulait formuler d'éloquents remerciements, mais il fut incapable de construire une phrase pour exprimer sa gratitude. D'ailleurs, il y eut à ce moment une diversion. Lecrapon accourait, les bras au ciel.

— Jacques !… s'écria-t-il, j'ai cru que c'était toi que ces sauvages accommodaient pour leur dîner !…

L'Anglais garda un sérieux parfait.

— Rassurez-vous, dit-il nous ne sommes pas des anthropophages…

— Tant mieux !… dit Lecrapon. Le plus horrible, c'est que j'ai tellement faim que… que…

— … Que vous eussiez volontiers mangé un morceau de ma pauvre personne ? acheva Jacques.

— J'aime mieux ne pas me le demander, confessa Lecrapon.

— Quel drame !… fit l'étranger. J'espère que vous vous contenterez de ce modeste râble de kanguroo.

— Il a l'air succulent, apprécia Lecrapon. Sera-t-il bientôt cuit ?…

— Tout de suite, cher monsieur.

— Je me sens de taille à le dévorer tout entier, déclara Lecrapon.

— Je ne vous le permettrai pas, répondit l'Anglais, car cela vous rendrait malade. Vous allez vous alimenter avec prudence… Un peu de bouillon et un petit morceau de viande suffiront pour ce premier repas.

Lecrapon poussa un profond soupir :

— Dieu, ne nous faites pas languir !…

— On va vous servir, dit l'inconnu en frappant dans ses mains. Je m'excuse de ne pas avoir de table, ni de linge damassé, mais quand je suis parti pour cette expédition, je ne m'attendais pas à vous rencontrer… Mangeons, messieurs, nous causerons après…

Un Australien à la barbe floconneuse apportait une marmite fumante dans laquelle ils plongèrent des tasses d'aluminium.

Si Jacques s'efforça de ne point paraître goinfre, Lecrapon n'eut pas ce scrupule. Il avala d'un trait le bouillon brûlant, et puisa de nouveau dans la marmite. À chaque gorgée, Jacques se sentait renaître. Quand il eut bu son second bol, il lui sembla qu'il avait récupéré toute sa vigueur.

Lecrapon pleurait de joie en arrachant à belles dents des lambeaux de viande.

— Je me rends compte, disait-il en mastiquant activement, que je ressemble aux sauvages, mais tant pis !… J'éprouve une des plus vives jouissances de ma vie… Je n'imaginais pas que le kanguroo constituât un mets aussi délectable…

Et, d'un ton suppliant :

— Puis-je en reprendre, monsieur ?…

— Je ne vous le conseille pas, dit l'Anglais. Reposez-vous et, tout à l'heure, vous aurez une autre ration…

Lecrapon jeta un regard inquiet sur les Australiens.

— Oui… mais en laisseront-ils ?…

— Ne craignez rien. En dépit des apparences, ce sont des gens d'une parfaite éducation…

Il ouvrit un étui d'argent :

— Une cigarette ?…

— Plutôt deux, dit Jacques. Mon ami ne fume pas, mais je suis un fervent de l'herbe à Nicot, et je n'ai plus de tabac depuis plusieurs jours…

Il aspira voluptueusement, et disparut dans un nuage de fumée.

— Maintenant, dit-il, nous sommes à vos ordres pour vous donner toutes les explications utiles…

— Je sais déjà pas mal de choses, reprit l'Anglais. Je connais votre nom, M. de Saint-Maigrat, et je n'ignore pas les titres universitaires de M. Onésime Lecrapon.

Ce dernier écarquilla les yeux :

— Ceci tient du prodige !… s'exclama-t-il.

— Pas précisément, dit l'Anglais. Tout au plus, je puis être taxé d'indiscrétion. J'ai simplement exploré le contenu de vos sacs, où j'ai trouvé vos papiers d'identité. Le procédé est un peu cavalier, mais quand on rencontre quelqu'un dans le scrub, il est prudent de ne pas lui sauter au cou sans lui demander quelques renseignements sur son état civil.

— C'est d'une sagesse élémentaire, approuva Jacques. Vous avez devant vous deux honnêtes hommes.

— Je n'en doute pas, dit l'Anglais en s'inclinant.

— Deux gentilshommes de fortune, renchérit Lecrapon. Deux nobles gueux, quoi !…

— Notre histoire n'est pas compliquée, dit Jacques de Saint-Maigrat. Lecrapon et moi, nous sommes Français.



— Cela s'entend, nota l'Anglais avec une pointe d'ironie. Mais votre accent m'est infiniment plus agréable que celui des Américains, qui parlent notre langue avec le nez… Continuez, je vous prie…

— J'étais riche, dit Jacques, ou pour être plus précis, mes parents avaient de la fortune. Mais le sort semble s'être acharné sur moi et les miens. La crise économique d'après-guerre nous a ruinés. Puis ma mère tomba malade et mourut, et mon père ne tarda pas à la rejoindre dans la tombe…

À ce souvenir, l'émotion de Jacques fut telle qu'il resta une minute silencieux. Puis il reprit son récit.

— Les règlements d'impôt et de succession me prirent presque tout ce qui restait de mon patrimoine, et je me trouvai sans argent, d'autant plus désarmé qu'on ne m'avait préparé à aucun métier. Par bonheur, mon cher précepteur, mon bon Lecrapon, ne m'abandonna pas. De l'adolescent que j'étais, il fit un homme. Il dépensa pour cela ses économies…

— N'était-ce pas juste ?… grommela Lecrapon. J'ai employé pour le fils l'argent que je tenais du père. La moindre cuisinière en eût fait autant à ma place.

— Je vois, dit l'Anglais, que M. Lecrapon déteste les compliments.

— Pas toujours, avoua Lecrapon. J'aime assez les équitables hommages à ma valeur scientifique… Mais écoutez la suite.

— Je ne me flatte pas d'avoir l'esprit pratique, dit Jacques. J'ai un vieux fond romanesque qui fait le désespoir de Lecrapon. C'est en vain qu'il voulut faire de moi un professeur. Je suis incapable d'avoir pour les autres la patience

dont il a fait preuve pour moi. Je n'ai pas non plus consenti à devenir rond-de-cuir… L'esprit d'aventure me poussant, je décidai de m'expatrier.

Lecrapon compléta :

— De nous exiler !…

— Un beau jour, je pris la mappemonde, et l'examinai en cherchant le pays le plus attrayant…

— Ah ! Tu as bien mis le doigt dessus !… fit Lecrapon avec quelque amertume.

— Ne calomniez pas l'Australie, dit gravement l'Anglais au précepteur. C'est le seul continent où l'on trouve du bifteck de kanguroo…

— Si j'ai choisi la terre découverte par Willem Jansz, expliqua Jacques, c'est qu'après quatre siècles de colonisation, elle offre encore pas mal de mystères…

— Et même, beaucoup plus que vous ne croyez, dit l'Anglais.

— Et puis… il y a de l'or en Australie…

— Légende !… interrompit Lecrapon.

— Vérité, riposta l'Anglais.

Jacques l'interrogea directement :

— Seriez-vous, comme moi, à la recherche du précieux métal ?…

L'Anglais se borna à secouer négativement la tête.

— Je me suis donc embarqué, continua Jacques, en compagnie de mon fidèle Lecrapon, qui, malgré ses goûts sédentaires, a refusé de me quitter.

— J'ai eu le mal de mer pendant trente et un jours !… avoua Lecrapon. Plutôt que subir de nouveau ce supplice, je préfère périr sur cette terre !…

— C'est bien ce que nous avons failli faire, dit Jacques. Sans vous, monsieur, nous serions probablement morts à l'heure actuelle.

— Oh ! ce n'est pas si facile que cela de mourir de faim, fit l'Anglais, flegmatique. Vous aviez de l'eau, votre agonie eût duré plusieurs jours.

— Agréable perspective !… dit Lecrapon.

— D'où êtes-vous partis ?…

— De Broome, dans la province de Kimberley, sur la côte nord-ouest de l'Australie…

— En effet, c'est le point du littoral qui se trouve le plus près d'ici… Mais savez-vous à quelle distance vous en êtes ?

— À 400 kilomètres, à peu près.

— Dites : à 500, ce sera plus exact… Et savez-vous aussi que vous êtes au beau milieu de cet espace inhabité, presque inexploré, qu'on appelle le « Grand Désert », et qui couvre deux millions et demi de kilomètres carrés, le tiers du continent australien, une superficie plus grande que celle de la Grande-Bretagne, de la France, de l'Espagne, de l'Italie et de l'Allemagne réunies ?… Je ne comprends pas encore comment vous avez pu vous hasarder si loin de tout.

— Notre but était le mont Wilson, expliqua Jacques. Nous avions lu le récit de l'exploration de Wanburton en 1873, et, d'après certains détails, nous avions acquis la conviction que cette région devait renfermer des filons d'or.

— C'est toi, Jacques, qui le pensais, corrigea Lecrapon, doucement. Car, pour moi, aller ici ou là m'était indifférent.

— Je persiste à croire que l'endroit n'était pas mal choisi… Mais maintenant cela importe peu.

— En tout cas, fit l'Anglais, la route que vous suiviez ne vous y conduisait pas : le mont Wilson est à plus de 200 kilomètres dans l'est de l'endroit où nous sommes… Mais vous avez fait preuve d'une belle endurance…

— Je n'en ai plus, déclara le précepteur. Cette randonnée a raccourci ma vie de dix ans !…

— Allons donc !… fit Jacques. Vous deviendrez centenaire… Avant de nous engager dans le désert, nous nous sommes équipés, mais nous avons eu le tort de ne pas consulter des gens expérimentés… Nous avons emporté des choses superflues…

— Trop de linge et pas assez de conserves, observa brièvement l'Anglais.

— C'est un peu cela, confessa Jacques. Tout ce qui nous restait d'argent, à l'un et à l'autre, y avait passé. Mais, au départ de Broome, nous avions une jolie caravane.

— Et puis, continua l'Anglais, les vivres ont diminué plus vite que vous ne pensiez.

— En effet…

— Vos animaux, mal soignés, sont morts un à un.

— Oui…

— Vos porteurs ont tenu des conciliabules.

— Comment le savez-vous ?

— Et, un beau matin, vous vous êtes réveillés tout seuls, en plein désert.

— Mais vous connaissez notre histoire ! s'écria Lecrapon abasourdi.

Le jeune Anglais souriait.

— Elle est arrivée à bien d'autres… qui n'ont pas eu la chance ensuite de rencontrer les bons sauvages que nous sommes… Alors, quand vos porteurs vous ont quittés, qu'avez-vous fait ?

— Nous avons voulu regagner la côte, répondit Jacques. Mais, tout de suite, s'est posé le problème de la nourriture. D'abord nous avons assez facilement vécu de notre chasse…

— De ta chasse, rectifia Lecrapon. Moi, je n'ai tué qu'une petite perruche en visant un opossum.

Cette déclaration empreinte de modestie amusa fort l'élégant inconnu.

— Notre voyage devint vite pénible, dit Jacques. À l'aller, je faisais le point chaque jour, mais nous avons perdu notre sextant avec les bagages, et à partir de ce moment, nous errâmes presque au hasard, tour à tour dans le sable, dans la marne rouge, sur les rochers… Nous ne pensions

plus à l'or, nous ne cherchions plus la côte où rien ni personne ne nous attendait, mais une route, un hameau, une ferme, un être humain. L'herbe porc-épic nous déchirait les jambes…

— Ah ! ce spinifex !… soupira Lecrapon en se frottant les mollets.

— Le miracle, dit l'Anglais, c'est que vous ayez trouvé à boire… Les sources et les cours d'eau sont rarissimes, et à sec la majeure partie de l'année. De plus, le hasard vous dirigeait vers une région particulièrement inhospitalière, dont vous ne seriez sûrement pas sortis…

— J'étais résigné à ne pas aller plus loin, déclara Lecrapon.

— Nous étions sur vos traces depuis la veille, reprit l'Anglais. Je ne cache pas que j'ai hésité à vous sauver… D'habitude, ceux qu'on rencontre par hasard si loin des lieux habités sont des individus au moins suspects… Je vous ai pris pour de vulgaires bushrangers fuyant la police montée.

— C'est flatteur !… fit Lecrapon vexé. Heureusement, un extrait de mon casier judiciaire est dans mon sac.

— C'est pour cela que je vous ai tirés d'affaire, dit l'Anglais sans se départir de son calme. Vous étiez si exténués que nous avons pu vous faire faire une assez longue étape, en travers sur nos chevaux, sans vous éveiller.

— Je conserve un très vague souvenir de ce voyage, dit Jacques.

— Moi aussi, appuya Lecrapon. Il me semblait rêver de tangage et de roulis…

— Nous avons marché le plus longtemps possible, dit l'Anglais, car il nous reste une assez longue traite à fournir.

— Où nous conduisez-vous, demanda Lecrapon ?

L'Anglais eut une hésitation :

— Cela dépend de vos projets, répondit-il. Si votre intention est de regagner la ville la plus proche, je faciliterai votre retour dans la mesure de mes moyens… Je suis prêt à vous donner un ou deux guides sûrs avec des vivres et de l'eau.

— Oh ! fit Jacques… Pour ce que nous avons à faire dans une ville !

— Si, au contraire, vous préférez me suivre, je vous emmènerai.

— Où ?…

— Dans un ranch où vous ne serez pas malheureux, mais d'où vous n'aurez pas la faculté de sortir.

— Prisonniers, alors ?…

— Prisonniers volontaires, puisque je vous laisse une entière liberté de décision.

— Et que ferons-nous dans ce ranch ? fit Lecrapon.

— Vous travaillerez comme mes camarades et moi.

— C'est vous le chef ?

— Non, dit l'Anglais.

— Qui est-ce donc ?…

— Qu'importe son nom ?… Vous le connaîtrez si vous me suivez.

— Permettez-moi d'insister, dit Jacques ; il est naturel que j'essaie de comprendre à qui j'ai affaire.

— Je ne puis vous montrer mon casier judiciaire, fit l'Anglais, mais il serait aussi blanc que le vôtre. Notre chef, que nous vénérons, est irréprochable… Et puis, si loin de la civilisation, le passé ne pèse plus de la même manière sur le présent. On est moins exigeant dans le choix de ses relations qu'on le serait à Londres ou à Paris. Il s'agit d'une question de confiance, et je ne prétends pas forcer la vôtre…

Ils se turent quelques instants. Lecrapon tirait avec force sur son appendice nasal. Puis Jacques de Saint-Maigrat reprit :

— Quelle serait notre besogne quotidienne ?…

— Vous ne resterez pas inactifs. Vous ferez de l'élevage, de l'apiculture…

— Dans le désert ?… demanda Lecrapon d'un air de doute.

L'Anglais alluma posément une nouvelle cigarette.

— Dans le désert, monsieur Lecrapon, il y a des oasis.

— Votre oasis est-elle loin d'ici ?…

— Assez loin, répondit l'Anglais. La nôtre s'appelle Sunbeam Valley.

— La Vallée du rayon de soleil, traduisit Lecrapon… C'est un nom prometteur…

Il se tut un instant, puis reprit :

— Vous en veniez ?… Quel était le but de votre expédition ?

— Je ne puis vous le dire. Mais ce n'est pas vous que je cherchais.

— Vous cherchiez donc quelqu'un ? demanda Jacques.

Son interlocuteur se mordit les lèvres, comme regrettant d'en avoir trop dit, et répondit assez sèchement :

— Il ne vous servirait à rien de le savoir.

Un temps s'écoula ; Jacques méditait, Lecrapon broyait sous ses molaires un autre morceau de viande qu'on venait de lui apporter.

— Je répète, dit l'Anglais d'une voix nette, que nulle violence ne vous sera faite. Vous êtes parfaitement maîtres de vos personnes.

— Et si nous acceptons de vous suivre ?

— Vous accepterez aussi de vous soumettre à notre discipline, qui n'a d'ailleurs rien de draconien.

— Mais enfin… il peut arriver que nous ayons un jour la nostalgie de la France ?…

L'Anglais leva la main en signe d'indifférence.

— Dans ce cas, regagnez la côte sans tarder…

Jacques se tourna vers son précepteur.

— Qu'en pensez-vous ?… demanda-t-il.

— Je pense, déclara Lecrapon, la bouche pleine, que des gens qui accommodent si bien le gibier ne sont pas sans mé-

rite. Pourvu que je puisse herboriser, je consens volontiers à me retirer définitivement dans leur Thébaïde.

— Vous le regretterez d'autant moins, répondit l'Anglais, que notre chef est un savant.

Jacques réfléchit encore un instant.

— Monsieur, dit-il enfin, nous sommes disposés à vous suivre.

— *Well*, répondit seulement l'Anglais. Vous ne vous repentirez pas d'avoir renoncé au monde.

— Consentez-vous maintenant à nous donner votre nom ?…

— Je m'appelle Fred Milton, dit l'Anglais. Voilà deux couvertures. Dormez, car nous lèverons le camp avant l'aurore.

— Quand parviendrons-nous à destination ? demanda Lecrapon.

— Demain, au début de l'après-midi. Bonne nuit, messieurs.

Il se retira de l'autre côté du feu. Jacques et Lecrapon restèrent face à face.

— Que pensez-vous de tout ceci ?… dit Jacques.

— Rien, fit Lecrapon. Nous verrons plus tard. Mais il me tarde de connaître ce chef de sauvages, qui a probablement usurpé sa réputation de savant.

Enveloppés de leurs couvertures, ils s'étendirent sur l'herbe au pied d'un eucalyptus.

Autour du camp, des sentinelles armées de lances montaient une garde vigilante. Dans le silence nocturne, on n'entendait que le léger crépitement des étincelles.

# CHAPITRE III

# VERS LE MYSTÈRE

— Messieurs, nous partons !…

Dans l'ombre brillait la cigarette de Fred Milton. Un indigène achevait d'éparpiller et d'éteindre à coups de talon les tisons du feu. Les chevaux, sellés, piaffaient avec impatience.

Jacques n'avait fait qu'un somme ; il se sentit très dispos.

J'ai passé une excellente nuit, dit-il en tendant amicalement la main à l'Anglais.

— Tant mieux, car la marche va être assez pénible.

Il frappa sur l'épaule de Lecrapon qui ronflait avec énergie.

— Réveillez-vous !… nous sommes au terminus !…

Sursautant, Lecrapon frotta ses gros yeux, et témoigna d'un effarement comique.

— Déjà Paris ?… balbutia-t-il.



Il reprit tout à fait conscience des réalités en entendant le rire clair de ses deux compagnons.

— Je me croyais dans le Sud-Express, dit-il. Pourtant, les chemins de fer sont plutôt rares dans ce maudit pays… Nous partons ?…

— On n'attend plus que vous.

— Je suis prêt.

Il se leva, ses genoux craquèrent.

— Le temps d'assouplir mes articulations ankylosées par le froid… Il faut être bâti à chaux et à sable pour résister à ces formidables écarts de température… Quarante degrés le jour, zéro la nuit.

— C'en est fini de ces misères, dit Fred Milton, je vous promets que ce soir vous coucherez sous un vrai toit.

— Soyez béni pour cette bonne parole, dit Lecrapon.

— En attendant, buvez ce café.

Lecrapon saisit à deux mains la timbale d'aluminium.

— Du café, un toit… C'est la vie de château !…

— Disons plutôt la vie de gentleman-farmer, fit l'Anglais. Que cherchez-vous, monsieur Lecrapon ?…

Ce dernier, les yeux baissés, faisait le tour de l'eucalyptus en écartant les herbes du pied.

— On m'a encore chipé mon sac !… dit-il.

— Je l'ai confié à cet homme, dit Milton.

Il désignait un Australien immobile près d'eux.

— Il est spécialement attaché à votre service, et répond au nom de Nagary.

Nagary était de taille élevée, et non dépourvu d'une certaine beauté. Ses longs cheveux noirs encadraient un visage au nez un peu épaté, aux lèvres un peu épaisses, mais éclairé d'yeux intelligents. Les bras musclés, le torse puissant, aux pectoraux bombés comme des boucliers, faisaient contraste avec les jambes sans mollets.

Il s'avérait extrêmement coquet. Une plume rouge était fixée à son bandeau frontal de guerrier, et tout son corps, de couleur chocolat, s'ornait de ces tatouages en relief que les indigènes obtiennent en bourrant d'argile fine les plaies ouvertes avec un coquillage tranchant : parure à laquelle il faut qu'ils attachent une grande importance pour ne pas hésiter devant les souffrances qu'elle leur coûte.

Nagary tenait en équilibre sur sa tête les sacs de Jacques et de Lecrapon. Son vêtement se composait d'une simple peau d'opossum ; il s'appuyait sur une lance, et son boomerang était retenu par la corde qui lui servait de ceinture.

— Vous serez contents de lui, dit Fred Milton.

Il échangea quelques phrases avec Nagary, à la fois respectueux et souriant.

— Que dit-il ? demanda Lecrapon.

— Répète, dit Fred Milton, s'adressant à l'Australien. Mais répète en anglais pour que ces messieurs te comprennent.

Nagary ne se fit pas prier, et toujours souriant, dit :

— Moi, très content obéir à Tête-Pelée.

— Tête-Pelée ?…

— C'est vous qu'il surnomme ainsi, expliqua l'Anglais. C'est peu cérémonieux, je l'avoue, mais il n'y met nulle intention malicieuse.

Perplexe, Lecrapon s'empoigna le nez.

— Je préférerais qu'il m'appelât monsieur le professeur, dit-il enfin.

— Plus tard, dit Jacques, qui avait peine à réprimer son hilarité. Monsieur Milton, nous sommes à vos ordres…

— Voici vos chevaux, dit l'Anglais. Je m'excuse de n'avoir à vous offrir que des selles indigènes : je n'avais pas prévu notre rencontre.

— J'espère, fit Lecrapon un peu inquiet, que vous me donnez une monture tranquille, car autrement j'aimerais mieux aller à pied.

— N’ayez aucune crainte. Ces chevaux ont l’habitude de rester ensemble, et je recommande au chef de file de ne pas dépasser l’allure du petit trot.

La caravane se mit en marche, et Jacques observa qu’elle se dirigeait droit vers le Nord-Est.

Des arbres immenses, très espacés, dressaient leurs fûts géants dans la nuit qui blanchissait à peine. Les premières branches s’étalaient à cinquante mètres du sol. Cette étrange forêt ressemblait à la colonnade d’un temple titanique.



Aucun buisson, aucun arbuste ; par endroits, les herbes étaient si hautes que les chevaux s’y enfonçaient jusqu’au poitrail. Mais l’homme de tête n’hésitait jamais sur le chemin à suivre et ne ralentissait pas l’allure.

Suivant Fred Milton et suivi par Jacques, Lecrapon trottait en maugréant.

— Quelle nature revêche !… s'exclama-t-il.

— Cela ne vaut certes pas nos grasses prairies d'Écosse, concéda Fred Milton, mais cette région pour austère qu'elle soit, ne manque pas de charme.

— Rien que des graminées !… dit Lecrapon, dédaigneux. Elles seules peuvent résister à la sécheresse, grâce à leur revêtement siliceux.

Jacques, au passage, désigna une fleur.

— Et ceci ?…

— Une immortelle, dit immédiatement Lecrapon. Encore une plante qui peut presque se passer d'eau… Dans ce pays, toute la végétation a l'air d'être en zinc.

— Cela va changer tout à l'heure, promit Fred Milton.

L'aurore empourprait l'Orient, les dernières étoiles s'effaçaient au zénith. Au ras de l'horizon, le soleil darda ses premiers rayons et, très vite, monta. Bientôt, son disque éclatant roula dans le ciel d'un bleu grisâtre. Des perroquets invisibles le saluèrent de cris discordants.

— Encore une journée torride qui s'annonce, dit Lecrapon en s'épongeant.

— C'est à peine s'il pleut une ou deux fois par an, dit l'Anglais, quand un *burster*[1] particulièrement violent pousse

---

[1] Éclat.

une averse jusqu'ici. Mais, cet après-midi, vous aurez moins chaud. Le climat de la Sunbeam Valley est agréablement tempéré.

Jacques de Saint-Maigrat plaisanta :

— C'est donc l'Éden ?…

— Presque, répondit Fred Milton.

— Mais le soleil y est le même, dit Lecrapon.

— Peut-être, répondit l'énigmatique Anglais.

Au bout d'une heure, les eucalyptus devinrent plus rares, les herbes aussi. Une poussière rouge s'élevait sous les pas des chevaux. On s'engageait de nouveau dans ce désert dont les deux Français conservaient un si déplaisant souvenir.

— Encore du sable !… dit Lecrapon. Le chemin qui mène à votre paradis est sur le modèle de celui de l'enfer.

— Rassurez-vous, cela ne durera pas, dit Fred Milton. Nous traversons une bande relativement étroite, sans doute le fond d'un lac desséché. Il ne s'agit point de ces tragiques déserts de « grès » où périssent inévitablement ceux qui s'y engagent.

Jacques observait de son mieux les sites, par habitude, par curiosité, ou peut-être en songeant à un retour possible. Il lui sembla qu'une ligne sombre – des montagnes peut-être – barrait l'horizon du Nord, mais il la distinguait mal à travers la poussière.

Une xanthorrée de dix mètres de hauteur se dressa à leur gauche, puis il n'y eut plus aucune trace de végétation.

Soudain, dans une sorte de cuvette, Jacques aperçut une magnifique pelouse d'un vert d'émeraude.

— Une gilgie, annonça Fred Milton. Le sous-sol est humide, c'est là que vient se perdre, dans quelque faille profonde, le ruisseau que vous suiviez hier ; et il en résulte un marais que nous trouverons un peu plus loin.

En effet, une fois la cuvette franchie, quand ils eurent gravi le rebord opposé, ils virent une plaine complètement différente de celle qu'ils quittaient.

Des plaques brillantes, nitreuses, s'étalaient entre des plantes pareilles aux roseaux d'Europe. Une bande d'oiseaux gris s'envola en piaillant.

Quelques flaques envahies par des herbes aquatiques miroitaient au soleil.

— On se croirait en Brière !… dit Jacques.

— L'endroit est plus dangereux, dit Fred Milton, et l'on n'y passe qu'avec des précautions.

D'un mot, il avait arrêté la troupe. Tout le monde mit pied à terre, et deux indigènes, s'étant écartés à trente toises l'un de l'autre, se dirigèrent lentement vers le marécage.

— Que craignent-ils ?… murmura Lecrapon.

— Je l'ignore, dit Jacques.

— Des reptiles, peut-être ?…

Le précepteur hésita quelques instants. Puis s'adressant à Fred Milton :

— Monsieur, dit-il, s'il y a quelque danger à traverser cette zone, nous ne verrions aucun inconvénient à en faire le tour. Rien ne nous presse…

Jacques de Saint-Maigrat, très confus de cette intervention, allait s'en excuser auprès de l'Anglais, mais celui-ci répondait déjà en souriant :

— N'ayez aucune inquiétude… Je connais l'endroit, je connais aussi le risque… et je ne vous y expose qu'à bon escient. Nous nous retrouverons tous, sains et saufs, de l'autre bord.

Les Australiens avançaient en se dandinant, et en frappant le sol du pied. Tout à coup, l'un deux poussa un cri, et fit immédiatement demi-tour. Mais en dépit d'efforts énergiques, il resta sur place et parut rapetisser à vue d'œil.

— Il s'enlise !… dit Lecrapon avec effroi.

Plus l'éclaireur s'agitait, plus il s'enfonçait dans la vase.

Fred Milton s'élança. À son commandement, le pauvre diable cessa de se débattre. Il tremblait de tous ses membres, ses dents claquaient de terreur. Il s'enfonçait moins rapidement, mais de façon régulière, inexorable. Il fut bientôt dans la vase jusqu'aux genoux, jusqu'à mi-cuisses…

Sans se départir de son sang-froid, le jeune Anglais organisait le sauvetage. Il noua bout à bout plusieurs ceintures, qui furent attachées à une solide javeline.

Quand on jeta cette corde à l'indigène, il était déjà enseveli jusqu'aux hanches. Il ne fallut pas moins de six hommes pour le tirer de sa situation périlleuse. Dès qu'il fut hors de danger, il se mit à gambader au milieu de ses camarades avec une joie enfantine.

Pendant ce temps, l'autre éclaireur, indifférent au drame qui se déroulait derrière lui, avait continué sa prudente exploration. Posté à cinq cents mètres, il attendait tranquillement la troupe.

— En avant, dit Fred Milton. Que chacun tienne son cheval par la bride… Je vous recommande de rester exactement dans les traces de ceux qui vous précèdent. N'ayez pas peur, monsieur Lecrapon, les marais australiens ne sont traîtres que sur les bords. Nous allons trouver promptement du terrain solide.

Il ne se trompait pas. D'abord fangeux, le sol ne tarda pas à durcir.

— Il ne suffit pas d'entrer dans ce marécage, dit Lecrapon en se tirant soucieusement le nez. Il faut en sortir !…

— Nous essaierons, répliqua Fred Milton souriant. Si je vous y ai conduits, c'est que je suis à peu près sûr de vous amener à l'autre rive… Mais, continua-t-il en regardant Jacques avec insistance, il serait imprudent de s'y aventurer sans guide. Et de tels marais gêneraient singulièrement celui qui voudrait s'échapper de l'endroit où nous allons…

Jacques répondit par une question :

— Quelles sont les dimensions de ce marais ?…

— Cinq ou six kilomètres, pas plus.

— Pas plus !… répéta Lecrapon. Je ne suis pas encore remis de mes fatigues antérieures, moi !…

— Voulez-vous que Nagary vous porte ?…

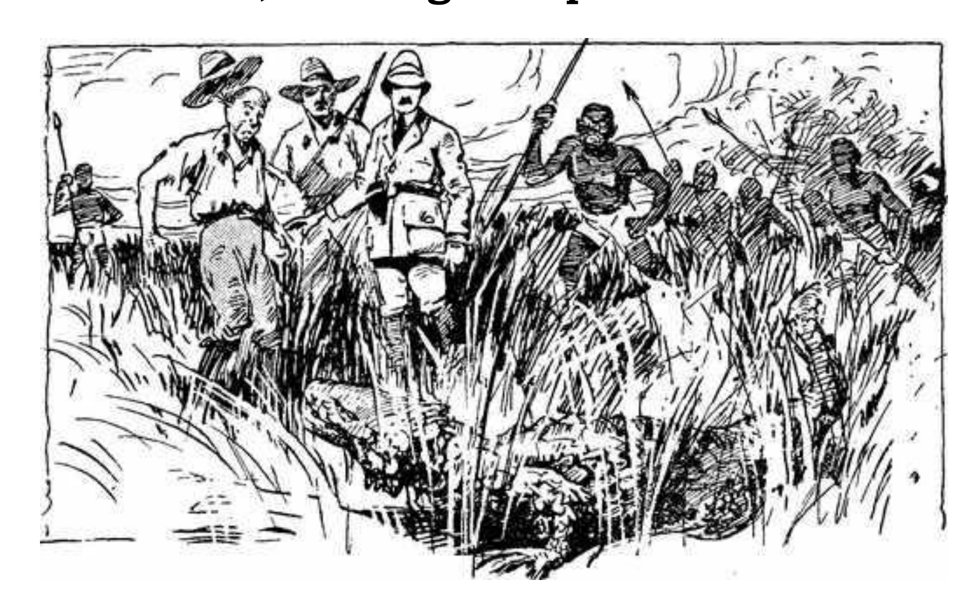
— Non, non !… dit vivement le précepteur. Il me laisserait choir dans la vase…

Des palétuviers jaillissaient de l'humus. Un oiseau aux longues pattes s'envola en claquant du bec.

— Mais c'est un héron !… dit Jacques étonné.

— Pourquoi pas ?… dit Lecrapon. Les échassiers d'Australie, cigognes, hérons, ne diffèrent pas beaucoup de ceux que tu connais. On conjecture que…

Jacques ne devait jamais savoir ce qu'on conjecturait. Lecrapon poussa un hurlement de terreur et, après avoir fait un bond d'acrobate, resta figé sur place.



Devant lui, un énorme saurien, long de plus de trois mètres, couvert d'écailles verdâtres, rampait pesamment, ouvrant et refermant une vaste gueule plantée de dents aiguës.

— Quoi ?… railla Fred Milton. Cet inoffensif animal vous effraye à ce point ?…

— Je vous demande pardon, dit Lecrapon, encore tout pâle. Je connais cette bête…, famille des aganuydées, genre

chlamydosaurus… Mais je n’en avais jamais vu de vivant… Cela m’a impressionné…

Le saurien cherchait à fuir. D’un vigoureux coup de lance, Nagary le cloua. L’animal se convulsa, donna quelques violents coups de queue, et ne montra plus signe de vie.

Les Australiens l’entourèrent en jacassant joyeusement, le retournèrent, et l’un d’eux lui fendit le ventre.

— Que font-ils ?… dit Jacques.

— Ils le dépècent, répondit Fred Milton. C’est un mets de choix, qui figurera demain sur notre table.

— Je n’y goûterai certainement pas !… dit Lecrapon avec une grimace.

— Pourquoi ?… je vous assure que c’est exquis.

— Possible, mais cela me soulèverait le cœur !…

— Pourtant, hier à pareille heure, dit Jacques, vous n’eussiez pas fait ainsi la fine bouche.

— Les jours se suivent et ne se ressemblent pas, dit l’Anglais. Après tout, ce grand lézard n’est pas plus répugnant qu’une grenouille ou qu’un escargot.

Les indigènes coupèrent le saurien en tronçons, puis la troupe se remit en route.

La sortie du marécage eut lieu sans encombre, sur une chaussée naturelle jetée comme un pont sur la vase.

— Si vous n’êtes pas trop las, dit Fred Milton, qui était aussi frais qu’au départ, nous achèverons l’étape sans inter-

ruption, et à pied : nous gagnerons du temps en prenant un passage que les chevaux ne pourraient pas suivre.

— À quelle distance est le but ?… dit Lecrapon.

— Vous l'apercevez d'ici.

Jacques ne s'était pas trompé en croyant distinguer des montagnes. Une chaîne de six cents à mille mètres s'élevait, assez près maintenant pour qu'on pût juger de sa nature granitique. Pas un arbre, pas une broussaille ne poussait sur ses flancs, pas un ruisseau n'en descendait.

Lecrapon traduisit son désappointement.

— C'est ça, votre paradis terrestre ?…

— Oui, monsieur, dit Fred Milton. Ne vous impatientez pas, je vous prie.

— Allons !… fit résolument le précepteur.

— Un moment, messieurs. Je suis obligé de vous demander de vous laisser bander les yeux.

— Pourquoi donc ?…

— Parce que je ne dois pas, pour l'instant du moins, vous révéler par quel chemin nous parviendrons de l'autre côté de ces montagnes qui sont infranchissables… théoriquement du moins.

— Nous sommes en plein mystère ! ricana Lecrapon. Mais si vous me bandez les yeux, je me déchirerai le visage sur ces rochers !…

— Ne craignez rien, on vous guidera.

— Faisons vite, dit Jacques.

Fred Milton tira de sa poche deux mouchoirs qu'il noua lui-même sur les yeux de Jacques et de Lecrapon.

— Messieurs, dit-il, promettez-moi de ne pas arracher vos bandeaux avant que je ne vous y autorise.

— C'est juré, dit Lecrapon.

Et, *mezzo voce*, autant pour Jacques que pour Fred Milton :

— Quelle ridicule comédie !…

— Taisez-vous donc !… intima Jacques.

Lecrapon, interdit, se tint coi. Deux indigènes l'avaient pris par les mains, et le guidaient vers la montagne.

# CHAPITRE IV

# LA VALLÉE



Les premiers pas de Jacques furent hésitants. Il avait beau penser qu'on le guidait, qu'on le soutenait, sa cécité subite le gênait, et il ne marchait qu'avec difficulté. Derrière lui, Lecrapon, qui éprouvait des impressions identiques, ne cessait de bougonner.

Si Jacques avait donné sa parole de ne pas chercher à soulever son bandeau, il s'estimait libre d'accumuler toutes les observations possibles et ne s'en fit pas faute.

Il sentit nettement que le terrain changeait, devenait plus rocailleux, et s'élevait en pente d'abord douce, puis abrupte. Des cailloux roulèrent sous ses semelles, il entendit Lecrapon trébucher.

Il y eut une courte halte quand ils furent arrivés, autant qu'il put en juger, sur un plateau, puis on le tira de nouveau en avant.

Un souffle d'air frais lui caressa le visage, ses oreilles perçurent comme un écho. Il en conclut qu'on entrait dans un souterrain. Il ne se trompait pas, car Fred Milton lui dit un instant après :

— Baissez la tête…

Il comprit ensuite qu'on descendait une rampe douce, mais sinueuse. Cette descente dans l'obscurité totale dura une bonne demi-heure, sur un terrain de consistance argileuse et sûrement humide, car il glissait souvent. Sans ses deux guides, il fût sans doute tombé plusieurs fois.

— Désirez-vous un instant de repos ? demanda Fred Milton.

— En avons-nous pour longtemps encore ?

— Pour vingt minutes.

— Alors, je préfère en terminer, si Lecrapon est de mon avis.

— Oui !… dit le précepteur. Il me tarde de sortir de ces ténèbres.

La descente s'accentua. Un cri d'oiseau, l'impression d'un tiède rayon de soleil, indiquèrent à Jacques que le sou-

terrain était franchi. Bientôt, il trouva sous ses pieds un sol dur et uni qui ressemblait à celui des routes de France.

Les Australiens hâtant le pas, il pensa que nul obstacle ne le gênait plus, et les suivit allègrement.

— Messieurs, dit enfin Fred Milton, vous pouvez maintenant ôter votre bandeau.

Jacques s'empressa d'user de cette autorisation.

— Ce n'est pas trop tôt !... s'exclama Lecrapon.

Il clignait des yeux, car le brusque passage de l'ombre complète à la lumière solaire l'empêchait d'y voir tout de suite.

Jacques de Saint-Maigrat regarda curieusement autour de lui.

Ils dominaient une vallée dont il était impossible d'évaluer les dimensions, même approximativement. Derrière s'érigeait la chaîne qu'ils venaient de franchir ; devant, à sept ou huit kilomètres, une autre chaîne plus haute alignait ses pics granitiques ; et une route large, presque droite, s'allongeait en pente douce vers le centre de la vallée.

Le paysage était déconcertant. De hauts palmiers ombrageaient la route. Un grand champ de blé, dont les épis mûrs paraissaient d'une hauteur prodigieuse, ondulait sous une brise agréable. Plus loin, des pommes de terre fleurissaient ; ailleurs, une plantation d'ananas paraissait en pleine prospérité. Il y avait également du maïs, des ignames, des goyaves, des vignes. Au loin, moutonnait le vert sombre d'une forêt.

Fred Milton jouissait de l'étonnement de ses deux compagnons.

— Que pensez-vous de nos cultures ?… demanda-t-il.

— Je ne sais plus où je suis, avoua Lecrapon éberlué.

— Ne vous ai-je pas promis un paradis terrestre ?…

— Mais la réalité dépasse vos promesses, dit Jacques. Sommes-nous en Espagne ou en Australie ?…

— Dans un pays extraordinaire, dit Lecrapon. Je vois autant de plantes des régions tropicales que des régions tempérées. Des oranges, des prunes, des grenades, des bananes, des pêches… Je ne comprends pas !…

— Vous aurez sous peu l'explication de ce miracle, dit Fred Milton.

Jacques releva le mot :

— Il y a donc un miracle ?…

— Ne vous en rendez-vous pas compte ? dit l'Anglais. Il fait ici moins chaud que dans le scrub ou le grassland… Un vent léger souffle régulièrement, sans violence…

— Pourtant, le soleil est le même !... fit Lecrapon.

Ils suivirent la route, marchant d'un pas allègre et jouissant du spectacle imprévu s'offrait à leurs yeux.

Tout à coup, Jacques stupéfait s'arrêta :

— Un canal !…

— Oui, de l'eau courante, dit l'Anglais. Comme vous pourrez le vérifier, l'irrigation de la vallée est parfaite.

— Comment avez-vous trouvé de l'eau ?…

— Devinez ?…

— Vous avez un lac !… dit Lecrapon.

— Oui, mais il est artificiel. C'est plutôt une vaste citerne qu'un lac.

— Mais pour remplir cette citerne, il a fallu une énorme masse d'eau ?…

— Plusieurs milliers de mètres cubes.

— Expliquez-vous ? fit le précepteur.

— L'Australie ne manque pas d'eau, dit Fred Milton. Pas plus que le Sahara ou le Kalahari… Il suffit de creuser suffisamment pour trouver d'abondantes nappes souterraines. Nous avons donc foré des puits.

— Des puits ?… dit Jacques, d'un air de doute.

— De quelle profondeur ?… dit Lecrapon, aussi sceptique que son élève.

— Cela dépend des endroits. La profondeur varie de quinze à cent mètres, pas davantage.

— Vous avez donc des machines ?…

— Les perforatrices les plus perfectionnées.

— Mais comment les faites-vous marcher ?…

— À l'électricité.

— Vous avez une génératrice ?

— Nous avons, tout au moins, du courant, dit Fred Milton, que la surprise croissante des deux Français amusait beaucoup.

— Voyons, voyons !… dit Lecrapon avec sa logique scientifique. Pour produire de l'électricité, il faut une force…

— Naturellement, dit l'Anglais.

— Avez-vous de la houille ?

— Non.

— Du pétrole ?…

— Non plus.

— Une cascade, alors ?…

— Pas davantage, dit Fred Milton. Ne vous perdez pas en conjectures, vous ne découvririez pas la vérité. Sachez simplement que lorsque nous sommes arrivés ici, cette vallée était exactement semblable au pays désolé qui s'étend de l'autre côté de la montagne. En dix ans, nous l'avons transformée, et nous en avons fait ce jardin.

Lecrapon fronça ses épais sourcils.

— Monsieur Milton, dit-il, vous êtes jeune. Vous ne résistez pas au plaisir de me mystifier. Je ne vous en garde pas la moindre rancune, mais je tiens à vous faire observer que mes connaissances des phénomènes naturels sont suffisantes pour me rendre incrédule aux contes de fées.

— À votre aise !… dit en riant le jeune Anglais. En attendant d'être convaincu, bornez-vous à regarder et à admirer… Connaissez-vous ceci ?…

— Oui, monsieur, c'est une plantation de cannes à sucre.

— Vous ne vous trompez pas ?… Et cela ?…

Lecrapon observa attentivement un champ verdoyant, situé en contrebas de la route.

— Ma foi… on dirait une rizière.

— C'en est une, en effet. Et vous savez que le riz aime la boue…

— Cela signifie que vous pouvez inonder ce coin à votre guise ?…

— Parfaitement. Nous avons installé un système d'écluses beaucoup moins grandiose que celui de l'ancienne Haute-Égypte, mais conçu de la même manière.

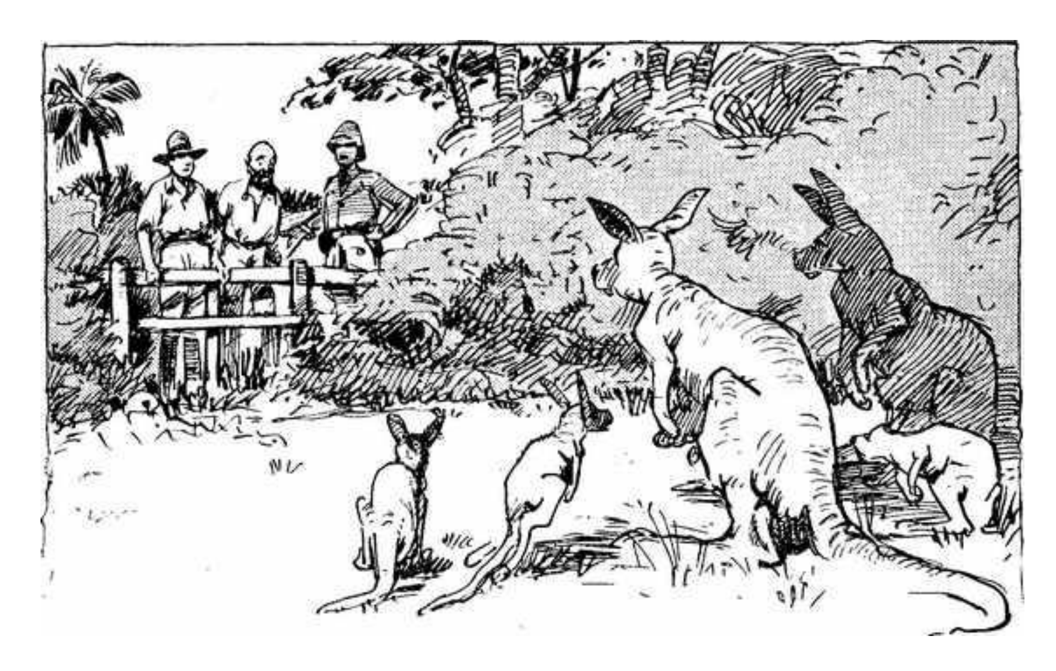
— J'admire encore, dit Jacques, mais cela me surprend moins que la montée de l'eau.

— Nous n'avons rien inventé, protesta Fred Milton. Vous oubliez que jadis les Maures, avec des moyens plus rudimentaires que les nôtres, assuraient l'irrigation de plateaux de la Castille, aujourd'hui si secs et arides…

Un spectacle imprévu attira leur attention. Dans une prairie d'un demi-hectare, entourée de jeunes arbustes, un troupeau paissait. Ce troupeau se composait de deux espèces d'animaux : des moutons et des kanguroos.

Des petits kanguroos, de la taille d'un chien fox-terrier, gambadaient dans l'herbe. La vue des arrivants les effraya :

en quelques bonds, ils rejoignirent leur mère et se glissèrent dans la poche marsupiale avec une hâte comique. On n'aperçut plus que leur museau noir, et leurs yeux braqués sur ces inconnus qui se permettaient de troubler leur quiétude.



— Vous les avez domestiqués ?… dit Lecrapon.

— Sans difficulté. Nous avons ainsi un lait excellent, et de la viande de belle qualité… La plupart du temps l'homme n'apprivoise les animaux que pour les tuer.

— Ce n'est pas ce qu'il fait de mieux, dit Jacques.

— D'accord, répondit l'Anglais. Mais la terrible loi de la nécessité veut qu'il en soit ainsi…

Lecrapon les interrompit :

— En somme, dit-il, vous avez établi dans cette vallée une véritable colonie indépendante ?…

— Remplacez le mot : indépendante par le mot : ignorée… Nous vivons heureux parce qu'on ne sait pas que nous

existons. Voilà pourquoi ceux qui entrent ici n'en sortent plus.

En disant cela, Fred Milton fixa presque durement ses compagnons de route.

— La ville la plus proche est à plus de cinq cents kilomètres, ajouta-t-il. Cinq cents kilomètres du désert que vous connaissez suffisent pour nous mettre à l'abri des importuns.

— N'avez-vous aucun contact avec le monde civilisé ?…

— Le plus rarement possible, répondit Fred Milton, et de plus en plus rarement. Mon dernier voyage remonte à dix mois. J'achète ce que nous ne pouvons fabriquer nous-mêmes et je m'en retourne aussitôt.

— Vous n'avez jamais eu le désir de quitter cette vallée ?

— Jamais.

— J'espère que je m'y plairai autant que vous, dit Lecrapon avec un enthousiasme mitigé. Est-elle longue ?…

— Elle atteint une centaine de kilomètres.

— Et vous avez tout défriché ?…

— Non ! certes ! répondit Fred Milton. Nous ne cultivons même pas la dixième partie de notre domaine. Le reste est en forêts et en territoires de chasse.

— Ne vous est-il jamais arrivé, dit Jacques, de recevoir la visite d'intrus ?

Fred Milton ne répondit pas directement :

— Vous avez pu constater, dit-il, que notre garde est assez bien assurée.

Et, faisant allusion aux indigènes qui les escortaient toujours :

— Nous avons une armée.

— Une armée fidèle ?…

L'Anglais reprit, sur un ton ambigu :

— Vous l'apprécieriez bien vite si l'envie vous prenait de nous fausser compagnie.

— Cher monsieur, riposta Jacques, des Français ne trahissent jamais leur parole.

Fred Milton se mordit la lèvre.

— Excusez-moi de mériter cette leçon, dit-il. Eh bien ! monsieur Lecrapon, vous vous arrêtez ?…

— Je contemple ce mont, dit le précepteur. Il est certainement d'origine volcanique, et je me réserve de l'étudier. J'y trouverai sans doute un mélange de roches de la période crétacée et de la période miocène.

— Tout ce plateau, dit Fred Milton, repose sur des assises granitiques et paléozoïques. La fertilité de ce sol, qu'il nous a suffi d'arroser, est due à ce qu'il est constitué par de très anciennes déjections volcaniques.

— Ah !… vous savez cela ?… fit Lecrapon.

L'Anglais affecta la modestie :

— Je ne suis qu'un ignorant, mais je vous ai dit que vous trouveriez ici un homme avec qui vous pourrez vous entretenir de toutes les sciences. Le peu que je sais, je le tiens de lui…

Jacques se hasarda à dévoiler sa pensée :

— Je vais d'étonnement en étonnement, dit-il. Je comprends que nous n'avons pas affaire à des colons ordinaires. Suis-je indiscret en vous demandant pourquoi vous êtes venus vivre dans cette vallée ?…

— Vous le saurez plus tard, dit Fred Milton sans éprouver la moindre gêne.

Ils traversèrent en silence un petit bois, puis le paysage changea d'aspect, et Lecrapon poussa un cri d'étonnement :

— Une ville !…

Il exagérait. Ce n'était pas une ville mais un village, dans un site de rêve.

Au creux d'un val, un petit lac s'étalait, entouré de verdure et de fleurs. Des cygnes voguaient avec une majestueuse lenteur sur ses eaux argentées.

À l'ombre de beaux arbres, sycomores, acacias, palmiers, mélèzes, se groupaient une cinquantaine de maisons rustiques.

Ces maisons, bâties selon le goût personnel de leurs propriétaires, étaient en bois, recouvertes de paille, et entourées de jardins. Il s'en dégageait une impression de bonheur intime et calme devant lequel les deux Français demeurèrent un instant silencieux.

— Mais où sont donc les habitants ?… demanda Jacques, que surprenait la tranquillité du paysage.

— C'est l'heure où la plupart se reposent après le déjeuner, répondit Fred Milton. Mais regardez…

Il montrait du doigt la maison la plus proche. Un couple en sortait, l'homme âgé de trente ans à peine, la femme de vingt ou vingt-cinq. Cette dernière portait un enfant sur les bras.

— Deux de nos plus sympathiques colons, dit l'Anglais ; des Italiens qui avaient trouvé la misère en cherchant la fortune, et qui ne regrettent pas leur ancienne existence.

— Je comprends cela, fit Jacques, sincère.

— Il y a même un cimetière ! remarqua Lecrapon à demi-voix, en montrant un peu à l'écart, un enclos de verdure parsemé de croix blanches.

Le visage de Fred Milton se rembrunit.

— Hélas !… oui, nous avons déjà nos morts… Mais l'heure n'est pas aux pensées tristes. Venez, je vais vous présenter à notre chef…

— Nous sommes faits comme des vagabonds, objecta Jacques.

— Il en a vu bien d'autres !… dit l'Anglais. Nous sommes actuellement une centaine ici… la plupart sont arrivés en plus mauvais état que vous. D'ailleurs, vous allez bientôt changer de vêtements…

Ils entraient dans le village. Des pylônes soutenaient des lampes électriques, comme dans une cité européenne. Des antennes étaient disposées sur les toitures.

— Vous avez la T.S.F. ?… dit Lecrapon.

— Bien entendu, dit Fred Milton. Et le téléphone aussi.

— Çà, par exemple !…

Et le précepteur se prit le nez à poignée.

— Vous n'êtes pas au bout de vos surprises, ajouta tranquillement Fred Milton.

Ils s'approchaient d'une maison un peu plus grande que les autres. Elle avait le style de ces bungalows qu'on trouve partout où les Anglais ont planté leur pavillon, c'est-à-dire dans le monde entier. Une galerie couverte, surélevée de quelques marches, entourait l'unique étage. Des stores artistement ornés pendaient devant les portes et les fenêtres.

Deux chiens de forte taille et d'aspect menaçant se précipitèrent en poussant de rauques aboiements, et en découvrant des crocs longs d'un pouce.

— Ils vont nous dévorer !… s'effara Lecrapon. Ce sont des dingos sauvages.

— Des dingos, oui, dit Fred Milton, mais on les a domptés. Paix, Stark !… tout beau, Frog !…

Les terribles chiens le reconnurent. Grondant encore, le poil hérissé, les yeux rouges, ils vinrent flairer soupçonneusement les deux étrangers.

Au bruit des aboiements, quelqu'un souleva une portière. Une jeune fille se montra, une jeune fille si belle, si blonde qu'on eût dit d'une apparition de fée.

Sa robe blanche très simple, laissant à nu la gorge et les bras, était retenue à la taille par une ceinture de cuir fauve.

Le visage était à la fois doux et énergique, rêveur et volontaire. Le regard des yeux d'un bleu profond, comme velouté, était droit et loyal.

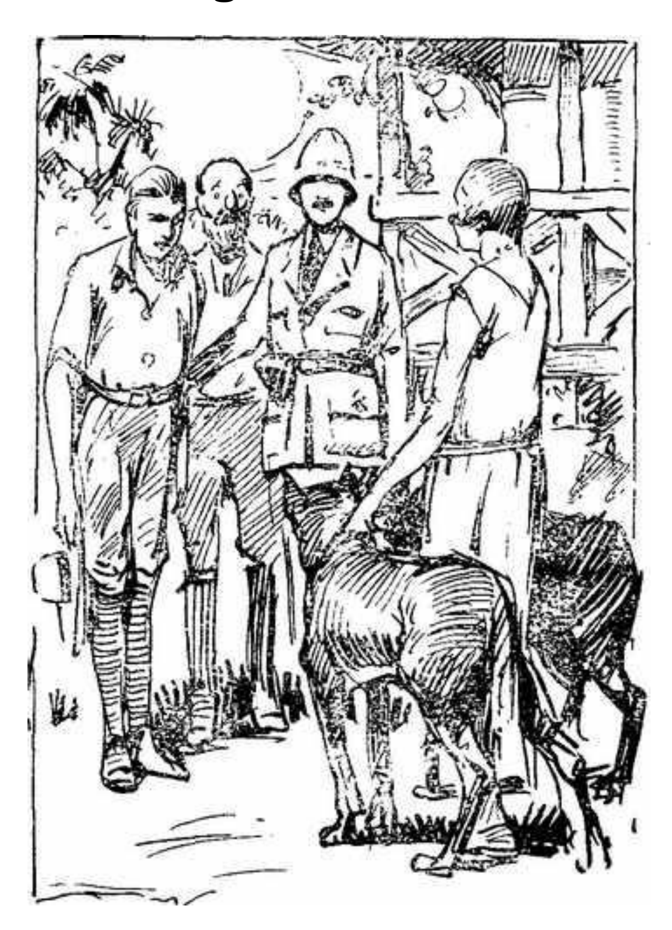
Jacques fut émerveillé par cet être d'exception.

— Ici !… commanda la jeune fille, aux chiens qui recommençaient leur concert.

Frog et Stark, obéissants, la rejoignirent d'un bond.

Ces deux animaux et cette exquise jeune fille formaient un tableau gracieux et sauvage.

— Miss Lilian, dit Fred Milton, je vous présente les Français dont on vous a sans doute annoncé la venue… M. Jacques de Saint-Maigrat… M. Isidore Lecrapon…



— Onésime !… Onésime !… dit le précepteur.

Jacques salua respectueusement. La jeune fille leur sourit avec sympathie.

— Conduisez vite ces messieurs à mon père, dit-elle d’une voix harmonieuse. Ils doivent avoir faim et l’heure du déjeuner est passée.

# CHAPITRE V

# PATRICK O'BRIEN

La jeune fille avait disparu depuis plus d'une minute, que Jacques et Lecrapon étaient encore en contemplation.

— Eh bien ! demanda assez sèchement Fred Milton, à quoi pensez-vous ?

— Je n'ai jamais admiré beauté plus pure et plus radieuse ! fit avec feu Lecrapon. Et c'est un célibataire endurci qui vous parle !…

— Nous aimons et nous vénérons tous miss Lilian, dit l'Anglais d'une voix redevenue froide. Maintenant que vous connaissez la fille, je vais vous présenter le père, qui est notre chef…

Ayant contourné le bungalow, ils traversèrent un verger où croissaient de nombreux arbres fruitiers. Un étrange animal, qui musardait au soleil, leva la tête à leur approche.

— Un ornithorynque !… s'écria Lecrapon.

Jacques de Saint-Maigrat connaissait l'existence de cette bête singulière, mais il n'en avait jamais vu.

L'ornithorynque avait la taille d'un chat. Bas sur pattes, le dos rond, il glissait sur le sol à la manière d'un gros rat. Son pelage était marron, et soigneusement lustré.

Ce quadrupède avait un bec de canard, un bec parfaitement formé, de part et d'autre duquel brillaient deux yeux noirs.

— Vous pouvez le caresser, il est apprivoisé, dit Fred Milton. Il s'appelle Jimmy.

En effet, l'ornithorynque se laissa prendre par Jacques, et se blottit familièrement contre son épaule.

— C'est moi qui l'ai trouvé dans le scrub, au bord d'une mare, dit l'Anglais. Je l'ai offert à miss Lilian, qui l'a dressé en peu de temps.

— C'est un mammifère surprenant, dit Lecrapon. Avec l'échidné, son camarade ornithodelphe, il représente une mystification, une farce de la nature…

— Ou une transition entre les ovipares et les mammifères, dit Fred Milton. Car il pond des œufs, mais nourrit ses petits à la mamelle… Mais vous aurez le temps de faire plus ample connaissance avec Jimmy… Venez.

Après le verger, s'étendait un champ. Un homme guidait une charrue primitive, en bois durci, tirée par un placide cheval blanc.

— Patrick O'Brien, annonça Fred Milton.

Patrick O'Brien paraissait âgé d'une soixantaine d'années. Grand, maigre, un peu voûté, il avait une apparence ascétique. Des rides profondes barraient son front de penseur, et creusaient ses joues de chaque côté de la bouche

aux lèvres minces. Ses yeux étaient naïfs, un peu égarés. Il portait longs ses cheveux de neige, et était simplement vêtu d'un large pantalon et d'une blouse à la russe en toile grossière.

— Mais, c'est Cincinnatus !… murmura Lecrapon.

Fred Milton s'adressa respectueusement au vieux laboureur.

— Maître, dit-il, je vous amène les deux nouveaux colons, Jacques de Saint-Maigrat et Anatole Lecrapon.

— Onésime !… Onésime !… rectifia ce dernier. Vous vous obstinez à estropier mon nom !…

La poignée de main de Patrick O'Brien fut cordiale.

— Messieurs, dit-il, je vous accueille avec joie parmi nous. Vous éprouverez peut-être quelques surprises, dont quelques-unes désagréables, mais je suis persuadé que vous vous habituerez à nos défauts comme à nos qualités… Toute notre loi tient en deux mots : Soyez bons.

— Il n'y a pas de plus belle doctrine, dit Jacques.

— Ni de plus difficile à mettre en pratique, reprit le vieillard. J'en viens à croire que la bonté n'est pas un sentiment naturel… Mais je bavarde, et vous avez certainement faim. Le déjeuner nous attend. Vous me ferez l'amitié de prendre vos repas chez moi jusqu'à ce que vous ayez bâti votre demeure.

— Bâtir notre demeure ! grommela Lecrapon. Évidemment, cette perspective lui souriait peu. Déjà Fred Milton dételait le cheval. Patrick O'Brien, précédant ses hôtes, se dirigea vers le bungalow.

— Que pensez-vous de la Sunbeam Valley ? demanda-t-il en marchant.

— J'ignore par quel prodige vous avez triomphé des éléments, dit Jacques, mais les résultats obtenus sont prodigieux.

— Prodigieux est un qualificatif convenable, dit le vieillard avec une soudaine fierté. J'ai lutté, j'ai vaincu.

— Comment ?… interrogea Lecrapon.

— Parce que j'ai à ma disposition une force incommensurable, dit Patrick O'Brien.

Et d'un geste inspiré, dont ils ne comprirent pas la signification, il montra le soleil qui resplendissait au zénith.

— Il m'a l'air un peu fou, chuchota Lecrapon à Jacques.

— Taisez-vous donc !… répliqua Jacques à voix basse.

La salle à manger était vaste et confortable. Son buffet rustique supportait des poteries aux enluminures naïves, probablement modelées et cuites dans la vallée, mais les assiettes étaient en porcelaine, les verres en cristal, et l'argenterie était de la meilleure marque anglaise.

— Nous allons d'abord déjeuner, dit O'Brien. Ensuite vous ferez votre toilette tout à loisir.

Jacques, qui songeait à miss Lilian, eut honte de ses vêtements déchirés.

— Peut-être pourrions-nous…, commença-t-il en rajustant les lambeaux de sa veste.

— Non, non !… coupa l’amphitryon. Pas de vaine coquetterie ; nous ne sommes pas à une réception mondaine d’Europe ou d’Amérique. Votre estomac d’abord !…

— Je n’ai pas le courage d’insister, dit Lecrapon. Je suis incapable de résister à ces hors-d’œuvre…

Il n’y avait que quatre couverts sur la table. Jacques éprouva une assez vive déception à l’entrée de Fred Milton, qui avait sans doute conduit le cheval à l’écurie.

— Nous sommes au complet, dit O’Brien. Messieurs, faites honneur au repas…

Fred Milton parut également déçu :

— Miss Lilian ne nous tient pas compagnie ?…

— Elle a déjeuné, expliqua O’Brien. Il est près de trois heures et on l’attendait à l’infirmerie.

L’Anglais eut une furtive moue de dépit qui n’échappa point à Jacques.

Le service de table était assuré par une Australienne toute jeune, dont la courte robe bleue découvrait des jambes grêles et cagneuses.

Mais les hôtes avaient mieux à faire qu’à reconnaître chez la servante les caractères de sa race. Ils attaquèrent les plats avec un appétit pantagruélique et savourèrent successivement des légumes en salade, une omelette, et un gigot de mouton admirablement cuit au four. Le pain était un peu bis, mais d’une légèreté remarquable ; quant au vin, il ressemblait à l’aramon.

— Il y a longtemps, dit Lecrapon avec une satisfaction complète, que nous n'avions fait un aussi somptueux festin !…

— Il y a quelques heures, dit Jacques, nous agonisions… Messieurs, nous vous devons la vie !…

— Ne nous remerciez pas, dit Fred Milton, car le hasard est pour beaucoup dans ce sauvetage.

— Racontez-moi cela, dit O'Brien.

Jacques de Saint-Maigrat fit alors succinctement le récit de leurs aventures.

— Ainsi, dit ensuite le vieillard, vous cherchiez de l'or ? La richesse vous intéresse donc ?…

— Pas comme but, mais comme moyen, dit Jacques.

O'Brien approuva fort cette réponse.

— Parfait, s'écria-t-il. Moi aussi j'ai cherché de l'or, jadis, et j'en ai trouvé… C'est même grâce à lui que j'ai pu réaliser mon rêve…

— Grâce à lui, interrompit Fred Milton, mais bien davantage encore, grâce à votre science et à votre volonté.

Le vieillard sembla n'avoir pas entendu.

— Et maintenant, acheva-t-il, nous pouvons nous passer d'or, ne faire aucun cas de la fortune… Ici, nous n'avons pas une pièce de monnaie en circulation…

— Vous avez fondé une sorte de phalanstère ? dit Lecrapon.

— Pas du tout, dit O'Brien avec une exaltation mystique. Mon ambition n'est pas de marcher sur les traces de Fourier, cet utopiste qui se faisait de la sociologie une conception absurde… Nous sommes réunis dans cette vallée soit par dégoût de l'humanité ordinaire, soit parce que le destin nous a éloignés de nos patries respectives… Mais, tous, nous avons délibérément rompu avec le reste du monde, pour nous affranchir des souffrances et des soucis que la science permet d'éviter… Vous trouverez parmi nous des hommes et des femmes de tous les rangs, de toutes les classes… Il y a des intellectuels et des illettrés, des gens dont la vie a toujours été régulière, et des aventuriers… Leur passé m'indiffère, je ne m'occupe que de leur présent et de leur avenir.

« Chacun possède en propre sa maison, ses terres, ses bois. Il exploite sa propriété à sa guise ; elle est toujours assez fertile pour lui permettre de vivre sans beaucoup travailler. D'ici à quelques années, les récoltes pousseront et mûriront sans exiger aucun soin…

— Vraiment ? dit Lecrapon, visiblement incrédule.

— Vraiment, dit O'Brien. Oui, monsieur, il suffira de semer ou de planter… D'ailleurs, vous serez là, puisque nous ne devons jamais plus nous quitter.

— J'attendrai, dit Lecrapon, j'ai déjà vu des choses extraordinaires.

— Vous verrez également celle-là, dit O'Brien. Et, frappant sur la table :

— Je déteste les sceptiques !… Il vous suffit de jeter un coup d'œil autour de vous, sur ce désert que j'ai transformé, pour apprécier de quoi je suis capable !…

L'Australien fit le tour de la table avec une corbeille de fruits splendides.

— C'est moi qui ai fait pousser cela ! s'écria O'Brien. N'est-ce pas une preuve suffisante ?

Puis, d'une voix calmée, il reprit :

— Je disais donc que chacun est libre d'arranger sa vie à sa guise, sous la réserve de consacrer chaque semaine quelques heures à la collectivité… C'est une sorte d'impôt en nature…

— Des prestations, dit Jacques.

— C'est cela. Au début, ces corvées étaient pénibles… nous n'étions pas encore adaptés, il faisait chaud…

— Cette vallée est pourtant drainée par un agréable courant d'air, dit Lecrapon.

— Ce petit vent, c'est moi qui le fais souffler, dit O'Brien.

Les deux Français le regardèrent, partagés entre l'étonnement et l'inquiétude.



O'Brien insista :

— Ce petit vent, si je voulais, je pourrais le transformer en tempête…

Lecrapon écarquilla les yeux :

— Vous commandez au vent ?…

— À ma guise, dit O'Brien.

— Je tiens à vous faire remarquer, dit Lecrapon avec un sourire pincé, que je ne mets pas vos paroles en doute.

— Vous auriez tort, dit Fred Milton. Le Maître ne ment pas… il est plus fort que les éléments.

Et il se leva, afin que les Français l'imitassent.

— Je vais vous montrer votre chambre, dit-il.

— Allez ! dit O'Brien. Nous poursuivrons cette conversation demain. Je vous apprendrai des choses qui vous étonneront, et vous prouveront que Patrick O'Brien possède un pouvoir formidable...

Ils sortirent en silence. Dans le couloir, Fred Milton dit à Lecrapon :

— J'ai oublié de vous prévenir. Il ne faut jamais contrarier le Maître, il est d'une susceptibilité extrême…

— Oh ! je suis prêt à répondre *amen* à tout ! fit aigrement le précepteur.

— Bravo !… dit Fred Milton, imperturbable. Voici votre chambre, je vous laisse…

Des moustiquaires étaient tendues autour de deux lits à l'européenne. Deux costumes blancs, du linge, étaient rangés sur une chaise longue… ainsi que des casques de liège.

— Nous allons être mis comme des princes !… dit Jacques. Lecrapon exultait !

— Et il y a un cabinet de toilette !... un appareil à douches…

— Nous sommes dans le royaume d'Aladin !…

— Hum !… dit Lecrapon. Un Aladin qui serait peut-être à sa place dans un asile d'aliénés !…

— Attendons de le mieux connaître pour le juger, dit Jacques.

Le précepteur s'assit sur un des lits. Puis, pour apprécier d'une façon plus certaine l'élasticité du sommier, il s'y étendit tout de son long. Il bâilla, et, presque aussitôt, ses yeux se fermèrent. Jacques le regarda en riant.

— Mon cher maître, dit-il, je crois que l'étrangeté de notre situation ne vous ôte pas le sommeil.

Lecrapon, pour toute réponse, souleva un bras qui retomba immédiatement : il dormait déjà.

— Ma foi, se dit Jacques, pourquoi ne l'imiterais-je pas ? La dernière nuit a été courte, l'étape de ce matin assez dure, et, puisque nous sommes ici pour le reste de notre vie, il n'est nullement urgent de visiter les domaines de ce vieux sorcier…

Quelques instants après, tous deux dormaient profondément…

# CHAPITRE VI

# UNE VISITE IMPRÉVUE

Un bruyant carillon retentit dans la chambre. Jacques et Lecrapon sursautèrent, et ce dernier fit même un tel bond qu'il renversa la moustiquaire qui recouvrait son lit.

— Qu'est-ce que c'est ?… demanda-t-il avec un effarement comique.

Jacques se sentait reposé par un bon sommeil sur un moelleux matelas de laine, et était d'excellente humeur. Il s'égaya de l'agitation de son vieil ami :

— Voilà un bruit que nous n'avions pas entendu depuis longtemps, hein ?…

— Mais que signifie-t-il ?…

— Sans doute qu'il est tard, et que nous avons assez dormi.

— Au fait, quelle heure est-il ? Sommes-nous au soir ou au matin ?…

Le carillon retentit de nouveau. Ils cherchèrent du regard le timbre qui résonnait ainsi, et l'aperçurent au-dessus d'un volet carré découpé dans la paroi.

— Ouvre !… dit Lecrapon, intrigué.

Jacques tira un petit verrou. Une planchette se rabattit aussitôt, et un minuscule chariot automatique roula sur deux rails. Il portait deux tasses de café au lait crémeux, et des galettes croustillantes.

— Voici, dit Lecrapon, la réponse à ma question de tout à l'heure. Évidemment, si l'on nous porte notre petit déjeuner, c'est que nous sommes au matin.

Jacques cependant s'émerveillait :

— On se croirait dans un palace de New-York !

Lecrapon examina le mécanisme, d'un air de connaisseur :

— C'est ingénieusement agencé… On cherche à nous épater.

— Je ne le pense pas, répondit le jeune homme. Ce n'est pas pour nous qu'on a établi cela… Du reste, l'installation électrique de cette maison est très complète, et cela m'avait frappé dès hier. Il est stupéfiant de trouver des appareils aussi perfectionnés au cœur du désert australien.

— Si j'en crois la hauteur du soleil, dit Lecrapon, après avoir jeté un coup d'œil à la fenêtre, il doit être environ 7 heures du matin… Mes souvenirs, quoiqu'un peu confus, me rappellent que je me suis étendu sur mon lit vers 4 heures de l'après-midi : cela représente une quinzaine d'heures de sommeil…

— Ce n’était pas de trop, fit Jacques ; mais cela représente aussi plus de quinze heures sans manger ; faisons donc honneur au petit déjeuner qu’on nous offre.

Installés de part et d’autre d’un guéridon, ils savouraient leur café au lait, quand on frappa à la porte de la chambre.

— Entrez ! dit Jacques.

C’était Fred Milton qui venait leur rendre visite.

Un peu moqueur, il constata :

— Vous êtes bien paresseux, messieurs les Français !

— Vous nous excuserez, dit Lecrapon, mais après les angoisses des jours précédents, nous nous sommes crus autorisés à faire la grasse matinée.

— Vous avez raison, approuva Fred Milton. L’habitude ici est de se lever tôt ; mais vous avez le droit de vous reposer aujourd’hui.

— Nous allons être vite prêts, dit Jacques ; une demi-heure nous suffira.

— Eh bien ! fit l’Anglais, vous me trouverez dans le jardin de Patrick O’Brien, et, si vous le voulez bien, nous ferons ensemble une petite promenade… En attendant, je veux vous annoncer une nouvelle qui vous fera sans doute plaisir : vous n’aurez pas à construire votre maison.

Jacques attendait la suite.

— Un chalet des plus agréables se trouve libre, par hasard… Vous l’occuperez dès qu’il sera nettoyé, après-demain sans doute…

Jacques n'était pas enchanté, car il se trouvait fort bien sous le toit de Patrick O'Brien. Néanmoins, il remercia, ainsi que Lecrapon, avec toute la chaleur convenable.

Une demi-heure plus tard, les deux Français, à l'aise dans leurs vêtements neufs, descendirent dans le jardin.

Comme la veille, il faisait un temps splendide, la température était d'une vingtaine de degrés centigrades, et une légère brise soufflait de l'Ouest, aussi régulière que si elle fût sortie de la bouche d'un ventilateur.

Ils trouvèrent Fred Milton fort occupé à examiner une plantation d'arbustes disposés en lignes régulières.



— Savez-vous ce que c'est ? demanda-t-il aux deux arrivants.

— Il me semble reconnaître des caféiers, fit Lecrapon, mais je n'en suis pas parfaitement sûr.

— Vous ne vous trompez pas. C'est un essai que nous faisons, mais l'intérêt de cette culture réside moins dans le choix de la plante que dans le moyen employé pour la développer. Regardez…

— Je ne vois rien de particulier, dit Jacques.

— Ce fil de fer qui s'enfonce dans le sol, jouerait-il un rôle quelconque ? demanda Lecrapon.

— Un rôle des plus importants, répondit Milton. Je vous ai dit que dans la Sunbeam Valley tout marche électriquement ; le courant électrique remplace même les engrais, et les remplace avantageusement. Ces fils que vous voyez sont en communication à leur partie supérieure avec le circuit de distribution générale, et s'enfoncent sous la terre où ils forment un réseau très divisé. Ils produisent une électrisation du sol dont ils décomposent lentement un certain nombre d'éléments et le résultat est une croissance beaucoup plus rapide des plantes que nourrit ce sol.

— Mais je connais cela ! s'écria Lecrapon. Des expériences du même genre ont eu lieu en France, et j'ai même entendu raconter que celui qui les avait faites dans son verger, ayant des fruits beaucoup plus gros que ceux de ses voisins, avait été considéré comme un sorcier. Une nuit, les habitants du village avaient même saccagé sa propriété.

— Nous sommes heureusement plus civilisés dans le scrub australien, dit Fred Milton. Le champ de blé que vous avez vu hier n'avait de si beaux épis qu'à cause des fils électriques qui le sillonnent, et personne ne songe à le détruire.

— Autant que j'ai pu juger le caractère de Patrick O'Brien, fit observer Jacques, il ne supporterait pas aisément des déprédations de ce genre.

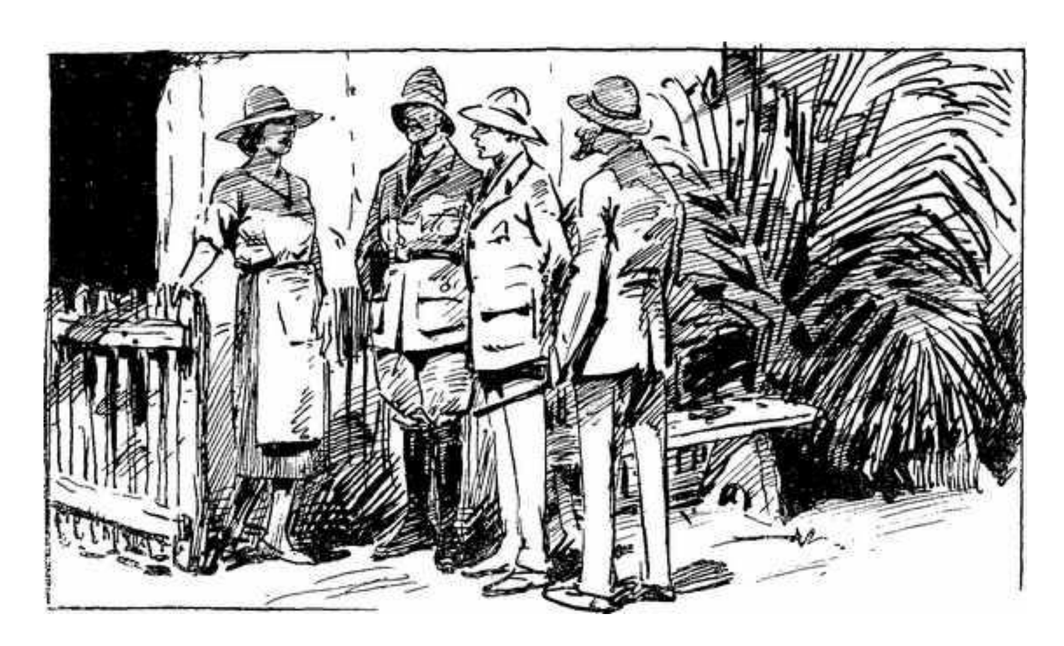
Fred Milton sourit et ne répondit pas.

— Voulez-vous, demanda-t-il, que nous allions faire un tour ? Je vous conduirai chez des gens dont la seule vue vous montrera qu'on peut être fort heureux ici.

Quelques instants après, ils arrivaient devant la maison d'où, la veille, ils avaient vu sortir un jeune ménage d'apparence si prospère.

Fred Milton appela :

— Giacomo !



Ce fut la jeune femme qui parut sur le seuil.

— Giacomo soigne les bêtes, dit-elle ; vous le trouverez à l'étable, de ce côté.

Elle parlait un anglais correct, mais avec un accent italien très prononcé.

— Depuis combien de temps êtes-vous en Australie ? demanda Jacques.

— J'ai oublié, répondit-elle… Nous avons eu une vie très dure, jadis ; nous avons souffert longtemps ; mais depuis deux ans que nous sommes ici, nous n'avons plus rien à désirer, et il semble que tout ce qui a précédé notre arrivée n'ait jamais existé.

— Que faisiez-vous avant d'y venir ?

— J'ai oublié, répéta la jeune femme…

Un cri d'enfant se fit entendre, et elle rentra dans la maison. Ils traversèrent un jardin fleuri, admirablement soigné.

— Voici Giacomo Turri, dit Fred Milton.

L'homme sortait d'un hangar qui devait abriter son bétail pour la nuit. Il avait la forte charpente et le regard tranquille de ces Piémontais qui apportent dans tous les pays du monde leurs bras solides et leur acharnement au travail.

— Quoi de nouveau ? lui demanda l'Anglais.

— Rien, répondit l'autre… Les jours sont pareils, et chacun amène ses joies.

— Êtes-vous content de votre terre ?

— Elle est fertile, plus grande qu'il ne m'est nécessaire, et j'ai hâte d'avoir de nombreux enfants pour la cultiver avec moi.

— Votre idéal est donc de demeurer ici ? questionna Jacques à son tour.

— Pourquoi penserais-je à m'en aller ? répliqua l'Italien. Partout je n'ai trouvé que de la peine, jusqu'au jour où ma bonne étoile m'a conduit dans la Sunbeam Valley. Je ne désire rien de plus que ce que j'ai.

— Continuez, Giacomo, dit Fred Milton, en lui serrant la main. Ce sont des hommes comme vous que le Maître désire avoir autour de lui.

Quand ils se furent un peu éloignés, Jacques demanda :

— Vos colons sont-ils tous du même genre ?

Fred Milton devint soucieux.

— Non, dit-il, je dois avouer que certains ne savent pas jouir de leurs éléments de bonheur, les mêmes pourtant que ceux de Giacomo Turri… Plusieurs ont oublié dans quelles conditions misérables ils nous sont arrivés, et regrettent, on ne sait pourquoi, les villes ou les villages où ils ont passé, jadis, des années de souffrances et de privations…

Son regard se durcit subitement.

— Mais, acheva-t-il, on saura bien les convaincre…

À ce moment, ils aperçurent un homme assis à l'ombre dans un champ, et qui les regardait sans que son visage exprimât aucun sentiment.

— Eh bien ! Brown, demanda Fred Milton, que faites-vous aujourd'hui ?

L'homme ne répondit pas.

— Votre terre n'a-t-elle pas besoin de soins ? insista Fred Milton. Le Maître ne sera pas content de vous !…

Un haussement d'épaules montra que Brown était tout à fait indifférent à l'opinion qu'on pouvait avoir de lui.

— N'oubliez pas, dit l'Anglais d'un ton de menace, que nous avons des moyens de vous forcer à travailler.

Des pas pressés se firent entendre. C'était Nagary qui arrivait. Il dit, en australien, quelques mots à Fred Milton dont les traits marquèrent aussitôt une vive contrariété, mais qui reprit aussitôt le contrôle de lui-même.

— Excusez-moi, dit-il, une affaire importante m'appelle. J'aurais voulu vous montrer ce matin votre future demeure… Mais je vous rejoindrai bientôt, je l'espère. Jusque-là, Nagary va vous accompagner et vous faire voir notre usine de pompage.

Il s'éloigna en hâte, et, dès qu'il fut sorti du couvert des arbres, les deux Français le virent s'arrêter et regarder le ciel avec inquiétude.

Toujours souriant, l'Australien conduisit Lecrapon et Jacques vers un bâtiment de planches qu'on distinguait à peine au milieu des arbres bordant le petit lac.

Deux pompes de dimensions imposantes y étaient installées.

L'une d'elle ronronnait avec le bruit caractéristique des moteurs électriques.

Lecrapon avisa au mur un tableau portant plusieurs barres de métal.

— Voici l’arrivée du courant, dit-il… Tout cela est fort simple, l’usine de pompage n’a même pas besoin de surveillant ; il suffit que quelqu’un vienne tourner ce commutateur quand la pompe a fonctionné assez longtemps… Mais d’où peut venir ce courant ?

Nagary qui avait compris la question indiqua d’un geste la direction de l’Est.

— C’est par là, demanda Jacques, qu’est l’usine électrique ?

— Oui, répondit l’Australien.

— Peux-tu nous y conduire ?

Nagary secoua la tête.

— Non ! dit-il, sans cesser de sourire.

— Tant pis, dit le jeune homme… Du reste, en ma qualité d’ignorant, la vue de quelques machines, même perfectionnées, ne m’avancerait pas à grand’chose ; et il faudra bien, à un moment ou à un autre, que Fred Milton ou Patrick O’Brien nous donne le mot de l’énigme.

— J’ai vraiment hâte de savoir, fit Lecrapon, comment les maîtres de cette vallée arrivent à produire assez d’électricité pour alimenter ces machines qui semblent puissantes, suffire à tous les besoins domestiques et en avoir encore assez pour la répandre dans le sol.

— Vous oubliez, ajouta Jacques, la production du vent, puisque le vent lui-même, d’après O’Brien, sort de ses usines…

— Nous ne sommes pas obligés de le croire, fit Lecrapon. Pour ma part, je demande des preuves…

— Moi, déclara Jacques, je suis moins exigeant : je demande une occupation. Je voudrais avoir un champ à cultiver, une maison à construire, enfin quelque chose à faire. Je ne me crois pas né, je l'avoue, pour le bonheur tranquille qui semble l'idéal de Patrick O'Brien…

Ils firent quelques pas, suivis de Nagary qui se tenait derrière eux à distance respectueuse, mais sans les perdre de vue.

— Je pense, remarqua Lecrapon, que ce sympathique indigène nous accompagne plutôt comme surveillant que comme guide…

Tout à coup, Jacques saisit le bras de son compagnon.

— Écoutez, dit-il…

On entendait, lointain encore, mais très net, le bourdonnement d'un moteur à pétrole.

— Ah çà, il y a donc des autos ici ? demanda Lecrapon.

Le bruit se rapprochait. C'était la note grave, soutenue, d'un moteur de grande puissance.

— Ma parole, murmura Jacques, on dirait…

Il n'acheva pas, tant la supposition paraissait invraisemblable. Et pourtant…

— Mais oui ! s'écria-t-il. C'est un avion… Le voilà…

Au-dessus des collines, dans la direction du Sud-Ouest, sa vue perçante venait de distinguer un point noir qui grossissait peu à peu.

— Un avion ! répétait Lecrapon abasourdi… Un avion ! Que vient-il faire ici ?

— Je serais surpris, opina Jacques, que Fred Milton fût enchanté de cette visite inattendue…

La distance de l'avion diminuait rapidement. Il paraissait se diriger tout droit sur l'oasis qui, vue d'en haut, devait présenter un contraste si frappant avec l'aridité environnante.

— C'est un monoplan, dit Jacques qui ne le quittait pas des yeux… Un appareil de grand raid… Sans doute, quelque aviateur qui aura voulu traverser le désert australien… Mais qu'est-ce qu'il y a ?



Brusquement, le bruit du moteur venait de cesser.

— Va-t-il donc descendre ici ?

Au moment où le moteur s'était arrêté, l'avion avait pris une forte inclinaison et perdu un peu de hauteur ; puis le pilote avait rétabli l'équilibre, et l'appareil, maintenant, planait en commençant à décrire une large courbe, et en s'abaissant progressivement.

— Ou je me trompe fort, dit Jacques, ou c'est une panne dont il s'agit… Il n'aurait pas stoppé à cette altitude, sans avoir reconnu un terrain d'atterrissage…

En effet, le pilote de l'avion paraissait s'efforcer de rendre sa descente aussi lente que possible, évidemment pour se donner le temps de choisir l'endroit où il se poserait.

Sans doute n'en découvrait-il pas de convenable dans la vallée, car on le vit s'écarter, tout en continuant de descendre, vers les montagnes qui fermaient l'horizon.

— Courons ! dit Jacques.

Mais déjà Nagary s'interposait.

— Pas aller là, dit-il, toujours souriant, mais d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Lecrapon se révolta.

— C'est inadmissible ! fit-il en se tirant de toute sa force le nez. Je me plaindrai à qui de droit.

— Qui appelez-vous « qui de droit » ? demanda Jacques ironique.

— Mais… O'Brien… Milton…

— Ce sont eux qui nous ont confiés à ce gardien. Taisons-nous, c'est ce que nous avons de mieux à faire pour le moment… Il y a du mystère autour de nous…

Il se tut un instant, puis reprit :

— Comment une maison s'est-elle brusquement trouvée libre pour nous ?… Que faisait Fred Milton quand nous l'avons rencontré, en plein désert, à quarante ou cinquante kilomètres de l'endroit où il vit ?… Attendons d'y voir clair. Alors, nous pourrons parler, et, ce qui vaut mieux, agir.

L'avion avait disparu derrière les crêtes découpées au sud de la vallée. Les deux Français restèrent silencieux quelques instants.

— À quoi penses-tu ? demanda Lecrapon à son disciple, en lui frappant sur l'épaule.

— À cet aviateur qui doit être en train d'atterrir là-bas. Et à la manière dont son moteur s'est stoppé, d'un seul coup, sans avoir eu un raté auparavant…

— Tu vois du mystère partout, dit Lecrapon. Quoi de plus naturel qu'une panne de moteur ? Et, après tout, cet avion se proposait peut-être de nous rendre visite.

— Nous verrons bien, dit Jacques…

# CHAPITRE VII

# LES COLONS

— Voici votre bungalow, dit Fred Milton.

L'édifice s'élevait au milieu d'un jardin assez vaste, mais fort négligé. L'herbe y avait envahi les allées, et, dans les plates-bandes, une végétation luxuriante étouffait les plantes à fleurs. L'édifice, construit en bois, ne comprenait qu'un rez-de-chaussée, surmonté d'une vaste terrasse. Devant, donnant sur la véranda, une pièce qui occupait toute la largeur servait à la fois de salon et de salle à manger ; derrière, deux chambres, claires et spacieuses, séparées par un cabinet de toilette commun ; l'ameublement, très simple, ne manquait pas de confort. La cuisine, exiguë, était garnie d'un four électrique. Tout près de la maison, un appentis était destiné, ainsi que l'expliqua Fred Milton, à loger Nagary et une de ses nièces, qui devaient servir de domestiques aux deux Français.

Ceux-ci louèrent comme il convenait l'agrément de leur nouvelle demeure, et déclarèrent qu'ils s'y trouveraient certainement aussi bien que possible. Mais ce qui les intriguait surtout, c'était de savoir pour quelles raisons elle s'était brusquement trouvée libre au moment même de leur arrivée.

— Il y avait donc deux personnes, ici, avant nous ? demanda Jacques à Fred Milton.

— Oui, répondit l'autre. Ce sont, même, elles qui avaient construit le bungalow…

— Et… pourquoi n'y sont-elles plus ?

L'Anglais feignit de ne pas entendre cette question.

— Je crois, dit-il, que rien d'essentiel ne vous manque. Bien entendu, si vous avez besoin de quelque chose, vous n'aurez qu'à le demander. Quant à votre terre, elle va jusqu'à ce rideau d'arbres. Si elle ne vous suffisait pas, on vous en trouverait aisément une autre…

— Je crois, dit Jacques, que nous en aurons largement assez…

— D'autant plus, reprit Fred Milton, que depuis plusieurs mois elle a été très mal soignée… Je compte fermement que vous ne tarderez pas à la remettre en culture. On vous aidera, bien entendu.

— Et c'est ici, fit Jacques, que nous sommes destinés à finir nos jours !

Cette perspective ne répugnait nullement à Lecrapon.

— Ici ou ailleurs ! dit-il, avec indifférence. Du moment que la vie matérielle nous est assurée et que la bibliothèque d'O'Brien est à ma disposition, je ne vois pas grand'chose à désirer !… Allons visiter notre propriété.

En passant, ils constatèrent que la nièce de Nagary, une jeune Australienne fort laide, mais de mine éveillée, avait dé-

jà pris possession de la cuisine et, aidée de son oncle, tirait d'un panier une quantité respectable de victuailles.

Le champ qui s'étendait derrière la maison avait une superficie d'un hectare environ. Une petite partie avait servi de jardin potager ; le reste était couvert d'herbes si hautes qu'on ne pouvait même pas se rendre compte de la culture qui y avait été entreprise.

— Je crois, fit Lecrapon, que nous succédons à de fameux paresseux !

— C'est tout ce que nous en savons, dit Jacques. Je suis vraiment bien curieux d'en apprendre davantage…

Arrivés aux arbres qui formaient la limite de leur terre, ils reconnurent, de l'autre côté, le champ qui appartenait à ce Brown auquel Fred Milton avait adressé devant eux un si sévère avertissement.

— Voilà un voisin, remarqua Jacques, qui ne paraît pas s'intéresser beaucoup plus à sa terre que ne le faisaient nos prédécesseurs. Il faut croire que la forme de bonheur qui est l'idéal d'O'Brien n'enchante pas également tous les colons de la Sunbeam Valley…

Comme ils revenaient vers leur maison, des cris attirèrent leur attention. Ils s'approchèrent et virent deux hommes se battre avec acharnement, sous les yeux d'un troisième qui les regardait sans intervenir. Jacques crut d'abord qu'il s'agissait d'un match de boxe, mais il reconnut vite son erreur. Les combattants se donnaient autant de coups de pieds que de coups de poings ; la haine se lisait sur leurs visages. Le plus petit s'élança sur son adversaire, et lui décocha un tel coup de tête que l'autre s'écroula, le visage ensanglanté.

Soudain, celui qui avait le dessus hurla, en anglais :

— Il m'a mordu !…

Et il s'acharna du talon, sauvagement. L'autre se mit à gémir, *en français :*

— Au secours ! au secours !…

En entendant cet appel dans sa langue, Jacques de Saint-Maigrat bondit. Mais Nagary, subitement, surgit devant lui et s'interposa :

— Rester tranquille ! dit-il.

— Tu ne vois donc pas qu'il le tue ! fit Jacques.

Nagary eut un méchant rictus.

— Pas avoir peur ! Coquins pas mourir si facilement.

— Mais qui sont ces coquins ?

— Colons ! expliqua l'Australien avec un dédain indicible.

Quel genre de colons était-ce donc pour qu'un indigène pût leur manifester un pareil dédain ?

La lutte avait pris fin. Nagary retourna vers la maison.

Assis par terre, l'homme qui avait été terrassé reprenait haleine ; son vainqueur riait, et le spectateur du combat restait toujours indifférent. Il regarda Jacques et celui-ci le reconnut : c'était l'apathique Brown.

— Qu'est-ce qui se passe ? lui demanda-t-il.

L'autre haussa les épaules.

— Ils n'en savent rien eux-mêmes, répondit-il ; ils se sont battus pour s'occuper ; les distractions n'abondent pas ici…

Il parlait lentement, d'une voix presque dénuée d'inflexions, et un pli amer aux lèvres.

Celui qui avait terrassé son adversaire s'approcha.

— Nous étions venus, expliqua-t-il, pour vous offrir nos services ; quand voulez-vous que nous vous aidions à commencer le défrichement de votre terre ?

C'était un petit homme brun, solidement musclé, d'un type évidemment méridional.

— De quel pays êtes-vous ? lui demanda Jacques sans répondre à sa question.

— Je m'appelle Burgos et je suis né en Espagne ; et vous ?

Jacques déclina son nom et celui de son compagnon.

— Des Français ? s'écria l'homme qui était resté par terre. Mais alors, on est des copains ! Moi aussi je suis un Français, né à Paris, et quand vous voudrez m'appeler je répondrai au nom de Grouillard.

Il parlait avec un accent faubourien, qui, joint à son allure souple et à son regard indirect, évoquait certains personnages que les honnêtes gens préfèrent ne pas voir de trop près.

S'étant relevé, il tendit à ses compatriotes une main que ceux-ci ne prirent qu'avec répugnance.



— Alors, dit-il, deux de perdus, deux de retrouvés ! Le troupeau est de nouveau au complet !

— Quel troupeau ? demanda Jacques. Que voulez-vous dire ?

Grouillard se mit à rire.

— Le troupeau du père O'Brien, parbleu ! des heureux habitants de ce Paradis terrestre !

— Il est même plus que complet, remarqua Burgos, puisqu'un nouveau pensionnaire est arrivé hier. Si cela continue, la vallée va devenir trop petite.

— C'est l'aviateur dont vous voulez parler ? questionna Lecrapon.

— Où donc est-il ? fit Jacques. Je ne l'ai pas encore aperçu.

Brown pointa le bras dans la direction de l'Est.

— Il est sous bonne garde, répondit-il. Celui-là n'est pas un colon de bonne volonté !…

Jacques demanda encore :

— Et ceux qui étaient ici avant nous ?

— Madison et Griffith ? fit Grouillard. Deux braves types… ils avaient été de bonne volonté, comme nous tous…

— Mais, continua l'Espagnol, ils en ont eu assez comme nous tous, au bout de quelque temps !

Ce fut Brown qui acheva :

— Seulement ils ont eu plus de courage que nous ; ils sont partis.

— Ils se sont évadés ? s'écria Lecrapon.

Les trois hommes firent un signe affirmatif.

— Mais, fit Jacques, ils ont dû mourir de faim dans le désert ?

— À moins, continua Burgos, que le doux Milton ne leur ait fait un autre sort… Quand il vous a ramenés, c'était eux qu'il cherchait depuis deux jours, avec sa meute de sauvages, et s'il a mis la main dessus…

Un geste expressif compléta sa pensée.

— C'est bien pour cela, dit Brown, qu'on n'ose pas les imiter ! Et pourtant…

Une voix sèche se fit entendre :

— Monsieur de Saint-Maigrat, Monsieur Lecrapon, voulez-vous venir, je vous prie ?

C'était Fred Milton qui les appelait ainsi. Le jeune Anglais, immobile à quelques pas d'eux, tenait un cheval par la bride. Ils se rendirent à son appel.

— Je m'excuse d'avoir troublé votre conversation, dit-il d'un ton où perçait la raillerie. Vous êtes naturellement libres de choisir vos fréquentations ; cependant il est bon que vous sachiez que votre compatriote, ce Grouillard avec qui vous causiez à l'instant, est un forçat évadé de la Nouvelle-Calédonie, où il avait été envoyé pour avoir assommé une vieille femme afin de la voler. Quant aux deux autres, ce sont les amis de Grouillard, et cela me suffit pour les juger…

— Cette information est en effet utile, dit Jacques ; mais les trois hommes que vous avez vus avec nous étaient venus nous proposer leur aide pour les travaux de notre champ : il nous était difficile de les renvoyer.

— Ce n'est pas eux qui doivent vous aider, répondit Fred Milton ; ils ont assez à faire sur leurs propres terres, qu'ils sont loin de cultiver d'une manière satisfaisante. Ce sont des indigènes qui viendront se mettre à vos ordres, sous la conduite de Nagary, dès qu'il vous sera possible de les utiliser.

Rien dans ses paroles ne pouvait froisser les deux Français ; mais le ton de commandement sur lequel elles étaient prononcées choqua Jacques. Il allait répondre, quand il aperçut à la porte du jardin un autre cheval arrêté, sur lequel se tenait une gracieuse amazone. Il reconnut aussitôt Miss Lilian, qui attendait évidemment Fred Milton pour aller faire une promenade avec lui.

Cette vue raviva encore chez Jacques l'impression d'une déchéance aussi pénible qu'injustifiée. La belle jeune fille appartenait, comme Fred Milton, au clan de ceux qui com-

mandaient. Il était classé, lui, avec Lecrapon, parmi ces colons que Nagary lui-même considérait comme des êtres inférieurs. Qu'avaient-ils fait, cependant, pour mériter cette humiliation ?

Ce fut d'un ton aussi sec que celui de Fred Milton que Jacques répondit :

— Nous vous remercions de l'avertissement, mais vous trouverez naturel, sans doute, que nous soyons sensibles aux marques d'intérêt qui nous viennent, quelle qu'en soit l'origine…

Il salua la jeune fille et ramena Lecrapon vers le groupe des trois hommes qui, de loin, les regardaient curieusement.

— Eh bien ! demanda Grouillard ; il n'est pas commode le petit Anglais ? Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

Cette appréciation répondait exactement aux sentiments de Jacques ; pourtant, il lui fut désagréable de l'entendre émettre par cet homme qui ne pouvait plus, maintenant qu'il connaissait son histoire, lui inspirer que de l'aversion, sinon du mépris.

Ce fut bien pis encore quand Burgos, clignant de l'œil dans la direction où les cavaliers s'éloignaient, ajouta :

— Et la belle Lilian ! Elle fait le garde-chiourme, elle aussi, avec son revolver à la ceinture et ses deux dogues toujours prêts à mordre. Elle et Milton, le père O'Brien pourra bien les marier un de ces jours ; ils feront une belle paire !…

Jacques eut grand'peine à ne pas relever ces paroles qui le révoltaient.

— Excusez-nous, dit-il, mais il faut que nous nous occupions de notre installation… Pour la culture, nous irons certainement vous demander des conseils lorsque nous en aurons besoin.

Instinctivement, il avait parlé d'un ton de maître, le ton que Fred Milton employait avec lui.

Brown fit entendre un sifflement d'admiration ironique.

— Allons-nous-en, dit-il à ses compagnons, nous n'avons rien à faire ici ; ces Messieurs ne sont pas de la même espèce que nous…

— Ah ! dit Burgos, vous êtes de la première classe ?

— De la première classe ? répéta Lecrapon étonné.

— Cela se reconnaît tout de suite, fit l'Espagnol. On vous a laissé vos armes, n'est-ce pas ?…

— Oui, je crois, répondit le précepteur.

— Eh bien ! c'est la plus grande marque de confiance qu'on puisse vous donner. Nous autres, nous n'en avons pas. Madison et Griffith n'en avaient pas non plus… Nous sommes de la seconde classe, et nous vous présentons nos respects !

Jacques pensa qu'il y avait intérêt à ne pas rompre définitivement avec ces hommes à qui, en somme, ni lui ni Lecrapon n'avaient rien à reprocher personnellement. Peut-être auraient-ils besoin d'eux plus tard ; et puis, O'Brien n'avait-il pas affirmé que la bonté devait gouverner la vallée ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, fit-il. Nous sommes, comme vous, sous l'autorité d'O'Brien, et, je

pense, de son lieutenant Milton qui, en effet, n'a pas l'air commode… Mais enfin, n'avez-vous pas dit, tout à l'heure, que vous étiez venus ici de bonne volonté ?

— Et puis, ajouta Grouillard, cela n'est rien… Ce que nous reprochons à O'Brien et à son paradis, c'est qu'on s'y ennuie. Bien sûr ! on a à manger, on dort sous un toit, on n'a ni trop froid ni trop chaud ; mais on ne sait que faire de son temps !…

Burgos étendit le bras vers l'horizon.

— Derrière ces montagnes, fit-il, on trouve le désert, et c'est quelque chose d'horrible : je ne l'ai pas oublié… Mais au-delà du désert, il y a les villes… les petites villes et les grandes…

— Dans les villes, on peut acheter du plaisir, le plaisir qu'on préfère, en échange de l'or qu'on a gagné…

— Ah ! s'écria l'Espagnol, redevenir chercheur d'or, comme nous l'avons été jadis !…

— Comment, demanda Lecrapon stupéfait, vous regrettez ce métier ?

— On était libre, prononça Burgos.

Les deux autres répétèrent à mi-voix :

— Libre !…

Et l'Espagnol conclut :

— Voyez-vous, ce soir même j'enverrais promener avec joie tout le bric-à-brac du père O'Brien, si je pouvais me retrouver devant un bon filon et remplir mon sac de pépites que je dépenserais ensuite à Sydney ou à Melbourne…

Et, la tête basse, chacun se dirigea lentement vers sa maison.

# CHAPITRE VIII

# LE SECRET

Lecrapon et Jacques faisaient les cent pas devant la maison d'O'Brien, en attendant l'heure du déjeuner, quand ils virent Fred Milton arriver à cheval, tout couvert de poussière. Descendu de sa monture, le jeune Anglais vint droit à eux.

— Eh bien, s'empressa de lui demander Jacques ; et cet aviateur ? a-t-il atterri dans de bonnes conditions ?

— Ah ! vous savez déjà ? répliqua Milton. Oui, il est sain et sauf.

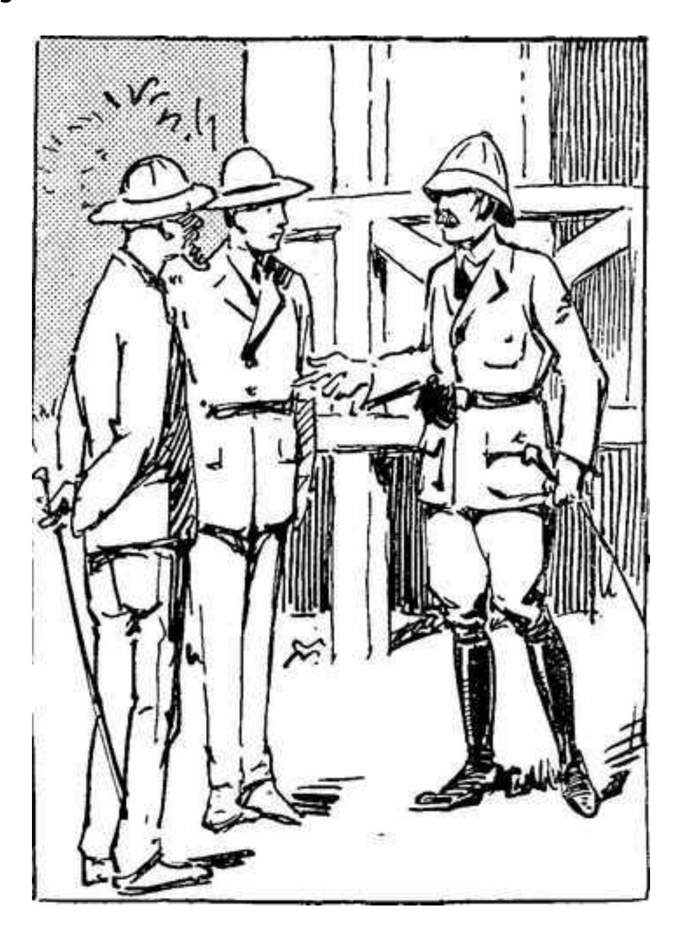
— Qui est-ce ?

— Je ne pense pas que cela vous intéresse le moins du monde, fit l'Anglais d'un ton courtois, mais qui n'admettait pas de réplique.

Et il entra dans la maison, laissant ses deux interlocuteurs un peu froissés de cette réponse.

Quand Fred Milton sortit, au bout de quelques minutes, il avait l'air fort soucieux.

— Le Maître vous attend, dit-il. Je vous laisse… Mais je désire vous donner un conseil : occupez-vous le moins possible de ce qui ne vous concerne pas personnellement. C’est le meilleur moyen d’être en bons termes avec tout le monde.



— Par exemple, questionna Lecrapon, vous nous engagez à ne pas parler de l’avion qui vient d’arriver ?

— Je vous y engage, en effet, très vivement.

— Et si nous n’obéissons pas à… à cet ordre ? demanda Jacques.

Fred Milton haussa légèrement les épaules.

— Oh ! fit-il, évidemment, vous pouvez agir contrairement à mes désirs… Mais il y a deux catégories de colons dans cette vallée : il y a ceux qui jouissent de notre confiance, après l’avoir méritée, et ceux qui s’en sont montrés

indignes ou qui l'ont repoussée, ce qui revient au même. Je ne crois vraiment pas que vous ayez le moindre intérêt à vous ranger dans la seconde catégorie, au contraire…

Il remonta sur son cheval, et s'éloigna au grand trot…

Restés seuls, les deux Français n'eurent pas le temps d'échanger leurs impressions sur ce singulier avertissement : la jeune Australienne qui les avait servis la veille venait les chercher pour les conduire à table.

Ils trouvèrent, dans la salle à manger, Patrick O'Brien et sa fille. De part et d'autre de celle-ci les deux dogues se tenaient immobiles comme deux puissants gardes du corps.

— Eh bien ! demanda le Maître, avez-vous vu ce matin des choses intéressantes ?

Jacques fut sur le point de parler de l'avion, mais il se retint pour ne pas faire naître un conflit inutile. Du reste, Lecrapon prenait la parole :

— J'espère, répondit-il, tout en se servant abondamment d'un pâté de gibier à l'odeur succulente, j'espère que des explications d'un caractère plus scientifique me permettront de comprendre ce que vous avez réalisé dans cette vallée. Pour l'instant, je suis réduit à constater, et je souhaite vivement des éclaircissements supplémentaires.

— Vous les aurez, promit O'Brien. Je vous conduirai moi-même tout à l'heure à l'endroit où vous verrez naître les forces naturelles que j'utilise… Mais, dites-moi, vous qui venez d'un pays civilisé, ou qui se prétend tel, l'électricité y a-t-elle fait beaucoup de progrès ? Ne commence-t-elle pas à remplacer le travail manuel ?…

— Vous seriez surpris, répondit Jacques, de voir qu'il n'y a pas de ce côté de bien grands changements. L'électricité, dont on attendait tant, il y a 20 ou 30 ans, n'a pas modifié profondément les conditions de l'existence. La création du moteur à pétrole a certainement plus d'effets, par le développement de l'automobilisme et de l'aviation...

Il appuya sur ce dernier mot, mais O'Brien ne parut pas saisir l'allusion.

— Du reste, reprit le jeune homme, à mesure que les nouvelles découvertes mettent de plus grands moyens à la disposition des hommes, leurs besoins s'accroissent en même temps.

— C'est, dit gravement Patrick O'Brien, que l'homme n'a pas encore appris à limiter ses désirs. Ici chacun a ce qu'il lui faut, au prix d'un travail modéré ; il suffit qu'il ne demande pas l'inutile pour être parfaitement heureux.

— Mais, s'écria chaleureusement le jeune homme, l'inutile n'est-il pas ce qu'il y a de plus précieux dans l'existence ? Se contenter de manger, de dormir, de construire sa maison et de pourvoir, en somme, aux nécessités de la bête humaine, c'est vivre d'une vie semblable à celle des animaux ; il est permis d'avoir d'autres aspirations…

— L'esprit peut vivre, dit O'Brien, hors de la vaine agitation où se complaisent les habitants des villes !

Lecrapon intervint.

— Je n'apprécie guère, dit-il, cette agitation, mais le voisinage et la fréquentation de mes semblables me sont utiles, et même, jusqu'à un certain point, nécessaires. Comment la science progresserait-elle si les hommes vivaient isolés ?

— Je crois, répondit O'Brien, que ce que vous verrez tout à l'heure répondra justement à cette question. Je me flatte d'avoir réalisé en ce désert une installation telle qu'il n'en existe d'équivalente nulle part.

Le silence régna quelques instants, puis, Jacques, se tournant vers la jeune fille, la complimenta de la simplicité de goûts qui lui permettait d'être heureuse dans le domaine étroit où elle vivait.

— Oh ! répondit-elle, je n'y ai guère de mérite, je n'avais guère plus de dix ans quand je suis venue ici, et dans mes souvenirs d'enfance je ne trouve rien qui m'inspire des regrets…

Le regard qu'elle échangea avec O'Brien exprima une tendresse mutuelle, dont la sincérité ne pouvait faire aucun doute.

— D'ailleurs, dit le vieillard, ne croyez pas qu'elle demeure oisive. Elle s'est faite l'infirmière de la vallée, et bien que la santé de tous soit généralement excellente, il y a pourtant des cas de maladies, d'accidents, où son intervention est nécessaire… Et puis, si loin que nous soyons du monde, nous ne l'ignorons pas entièrement. Avec le matériel qui m'était indispensable, j'ai fait transporter ici, en m'y établissant, une bibliothèque assez complète ; vous n'y trouverez pas de romans modernes, mais la plupart des chefs-d'œuvre de l'esprit humain y sont représentés, et c'est de quoi alimenter nos réflexions, même pour une vie plus longue que la vie normale.

Le visage de Lecrapon exprima une vive satisfaction.

— Je serai ravi, dit-il, de faire connaissance de vos livres. Entre la lecture et les explorations botaniques, entomologiques et géologiques que je me promets de commencer bientôt, je suis sûr de ne pas m'ennuyer de longtemps.

La jeune Australienne qui servait à table lui présenta à ce moment un plat des plus appétissants.

— Et, ajouta-t-il, la bonne chère aidant, je me sens tout disposé à trouver que la rencontre de notre ami Fred Milton a marqué le jour le plus heureux de mon existence.

Le déjeuner s'acheva dans une atmosphère d'excellente humeur. Quand ils eurent bu leur café, ils se levèrent et sortirent du bungalow. Miss Lilian prit congé de ses hôtes et, flanquée de ses deux inséparables gardiens, se dirigea vers le fond du jardin.

— Venez, dit Patrick O'Brien aux Français. Nous n'avons que quelques kilomètres à faire et vous aurez bientôt le mot de l'énigme qui vous intrigue si fort.

Ils marchèrent quelque temps en silence. L'éternel vent d'Ouest était chargé d'un parfum de fleurs. Deux hommes qu'ils rencontrèrent firent à O'Brien un salut respectueux.

Jacques ne pensait pas à grand'chose, satisfait du beau temps, du paysage riant, et de l'arôme du cigare (du tabac poussé dans la vallée, lui avait dit Miss Lilian en le lui offrant) dont il tirait de voluptueuses bouffées. Mais Lecrapon suivait toujours son idée.

— Ce qui me surprend, dit-il, c'est que vous produisiez du courant électrique en quantité probablement très grande, sans avoir à votre disposition ni charbon, ni pétrole, ni chute d'eau ; et, quand vous nous aurez dit votre secret, je

m'étonnerai encore que vous ayez pu trouver une oasis aussi favorisée de la nature au milieu du terrible désert qui l'entoure.

— L'oasis ! dit O'Brien avec fierté, c'est moi qui l'ai faite ! C'est, comme tout le reste, un produit de l'électricité ; et quant à la force naturelle que j'ai pu asservir, elle est pratiquement infinie et inépuisable ; c'est la chaleur du soleil.

Lecrapon éclata de rire.

— Parbleu ! s'écria-t-il, ce n'est pas une invention ! Toutes les forces dont nous nous servons sur la terre ne viennent-elles pas de la même source ? Le soleil fait pousser l'herbe dans nos prés, et le cheval qui se nourrit de cette herbe, lorsque ensuite nous l'attelons à notre voiture, n'est que l'agent inconscient d'une transformation d'énergie qui s'est faite sous nos yeux, sans que nous y prenions garde… En vérité, c'est la chaleur solaire qui, sous une forme incompréhensible au vulgaire, traîne tous nos véhicules, jusqu'à la locomotive dont le charbon provient d'anciennes forêts fossiles, nourries par le soleil il y a des millions d'années, en passant par le moteur à pétrole dont le combustible, lui aussi, est un résidu de réactions chimiques, où la chaleur joue le principal rôle… Notre force physique, à nous aussi, vient du soleil ; c'est le soleil qui détermine le mouvement des marées, le cours des fleuves, la pluie, le vent, tous les phénomènes qui accompagnent, qui favorisent ou qui gênent la vie, sous toutes ses formes, à la surface terrestre… Nos ancêtres du temps de l'âge de pierre, plus semblables à des bêtes qu'à des hommes, utilisaient déjà, tout ignorants qu'ils étaient, la puissance du soleil. Si c'est là tout ce que vous avez inventé, monsieur O'Brien, vous me permettrez de vous demander si vous ne vous moquez pas de moi ?…

O’Brien avait laissé le précepteur épancher sa verve, à grand renfort de gestes, sans tenter de l’interrompre. Ce discours fini, il sourit. Montrant du geste un verger qu’ils longeaient à ce moment, et aux arbres desquels pendaient des pommes d’une grosseur extraordinaire, il dit :

— Croyez-vous, vraiment, que sans moi ces arbres porteraient de tels fruits ?…

— Vous avez profité, sans doute, repartit Lecrapon, de circonstances favorables…



— Non, Monsieur, je les ai créées, ces circonstances ; car j’ai inventé la transformation immédiate des rayons solaires en énergie et leur utilisation directe.

— On l’a essayé souvent, fit observer Lecrapon, mais sans obtenir jamais un rendement convenable.

— Je sais, dit O’Brien, que j’ai eu des précurseurs, à commencer par Archimède qui, à Syracuse, 212 ans avant la naissance du Christ, enflammait la flotte romaine au moyen de rayons réfléchis par des miroirs.

— Prouesse qui fut niée pendant longtemps, dit Lecrapon, et qui le serait peut-être encore si, en 1747, Buffon n'avait convaincu les incrédules par une expérience restée fameuse. Ayant disposé cent vingt glaces à des angles convenables, il réussit à brûler, à cinquante mètres de distance, une planche de sapin goudronnée… Mais je ne pense pas que vous usiez de moyens aussi rudimentaires…

— Plus d'un siècle, auparavant, reprit O'Brien, Salomon de Caux avait décrit dans son livre : « Raison des forces mouvantes », publié en 1615, la première machine élévatoire fonctionnant par l'action directe du soleil.

— On pourrait citer encore, fit Lecrapon, le Français Andraud, et le Suédois Aricsson… Mais c'est un autre Français qui dans la seconde moitié du siècle dernier a mis l'invention au point…

— Vous ne m'apprendrez pas son nom, interrompit O'Brien : c'est Augustin Mouchot, né à Semur en 1825. J'ai lu tout ce qu'il a écrit, j'ai reconstruit moi-même ses appareils, et je lui dois beaucoup… Songez que, dès 1865, il avait réalisé une chaudière dans laquelle le foyer était remplacé par un entonnoir dont l'ouverture mesurait 20 mètres carrés de superficie, et que la chaleur reçue du pâle soleil parisien suffisait à faire marcher, par l'intermédiaire de cette chaudière, une pompe qui donnait deux mètres cubes d'eau par minute !

En disant cela O'Brien regardait fixement Jacques de Saint-Maigrat.

— Vraiment ! fit celui-ci avec la plus grande politesse.

Évidemment ce que disaient les deux interlocuteurs n'avait pour lui qu'un sens assez peu précis.

— C’est exact, dit Lecrapon. Mais Mouchot voulut encore perfectionner son invention. Il trouva des capitalistes pour la mettre en pratique. Chargé de mission officielle, il se rendit en Algérie pour continuer ses expériences dans des conditions plus favorables, mais en ramena une ophtalmie, et il mourut presque aveugle, dans un état voisin de la misère, sans avoir jamais obtenu un progrès bien sensible sur ses premières expériences.

— C’est qu’il cherchait dans une mauvaise voie, expliqua O’Brien… Et pourtant, de quelle quantité infinie d’énergie ne disposait-il pas ! Songez que les rayons solaires sont assez puissants pour élever de deux degrés, en une minute, la température d’une couche d’eau d’un centimètre d’épaisseur, exposée perpendiculairement à eux.

Jacques, qu’O’Brien semblait prendre à témoin de l’importance de cet effet, se contenta de hocher la tête. Deux degrés de plus ou de moins ne lui semblaient pas une affaire, mais il n’osa pas énoncer son appréciation.

— Deux degrés en une minute, reprit l’Irlandais, cela représente cent degrés en cinquante minutes, c’est-à-dire que la couche d’eau en question entre en ébullition en moins d’une heure.

— Ce n’est pas un moyen rapide de faire du thé, pensa Jacques ; mais, prudemment, il ne dit rien, et se contenta d’approuver de la tête, avec un air entendu.

— Suivez-moi bien, continua O’Brien. Ce rayonnement perpendiculaire répand sur la surface qui y est exposée 4/10 de calorie par seconde et par mètre carré. Savez-vous ce que cela représente par hectare ?

— Je ne m’en doute pas, répondit Jacques avec sincérité.

Ce fut Lecrapon qui énonça le chiffre :

— Cela représente, dit-il, 22.500 chevaux-vapeur. Tout le monde sait cela depuis les mesures qu’Herschell a prises au cap de Bonne-Espérance en 1834 ; mais tout le monde sait aussi que cet énorme chiffre ne correspond pas à une réalité tangible. Il suppose, en effet, des rayons tombant perpendiculairement sur la surface chauffée ; or ceux que le soleil nous envoie sont obliques ; leur obliquité change à toutes les heures du jour et dépend de la latitude. Pratiquement, nous sommes fort loin de recevoir les 22.500 chevaux dont vous parlez.

— Nous en sommes loin, en effet, concéda O’Brien ; mais le rendement n’est pas si mauvais que vous semblez le croire. À condition de s’installer sous les tropiques, comme je l’ai fait ici, et dans un pays tel que le désert australien où la pluie est à peu près inconnue, où les nuages eux-mêmes ne voilent presque jamais le soleil, on arrive à recevoir pratiquement, efficacement une moyenne de 12.000 chevaux par hectare, c’est-à-dire plus d’un million de chevaux-vapeur par kilomètre carré, entre sept heures du matin et cinq heures du soir… Comprenez-vous maintenant qu’avec une telle puissance, on puisse produire des effets extraordinaires ?

Mais Lecrapon n’était pas encore convaincu.

— Reste à savoir, dit-il, comment vous recevez cette puissance et comment vous la rendez utilisable.

— C’est là, dit O’Brien, ma véritable invention. Regardez.

Depuis quelques instants, ils étaient sortis de la région où se groupaient les maisons et les cultures. Ils gravirent un tertre d'une vingtaine de mètres de hauteur et, parvenu au sommet, O'Brien, d'un geste large, leur montra le paysage qui s'étendait devant eux.

Au loin, les montagnes qui fermaient la vallée dessinaient leur crête, d'un trait net, sur le ciel bleu ; en deçà s'étendait la sombre masse de la forêt ; mais, sur une étendue qui paraissait large d'un kilomètre et longue de deux, on n'apercevait aucune végétation ; on y voyait seulement des taches régulières, de couleur sombre, qui faisaient penser à d'innombrables châssis juxtaposés pour quelque gigantesque culture maraîchère.

— Eh bien ! dit O'Brien.

Lecrapon, plongé dans ses réflexions, tirait obstinément sur son appendice nasal.

— Expliquez, dit-il.

— Avez-vous entendu parler, demanda O'Brien, des piles thermo-électriques ?

Jacques, pour éviter de dire qu'il n'en connaissait même pas le nom, se dissimula derrière son ancien précepteur. Mais celui-ci répondait sans hésitation :

— Une pile thermo-électrique consiste en deux pièces de métaux différents, réunis par une soudure. Quand cette soudure est chauffée, il naît dans le circuit une force électromotrice.

— Chacune des taches que vous apercevez, dit O'Brien, est une plaque d'une substance minérale que je ne saurais définir exactement, mais qu'on trouve abondamment dans ce

pays. Son nom du reste importe peu. Elle joue le rôle de pôle négatif d'une pile thermo-électrique dont le pôle positif est constitué par un très vaste gisement métallique qui se trouve au-dessous, à une assez grande profondeur. La force électromotrice d'une telle pile est proportionnelle à la différence de température entre ses électrodes. Or, ici, la différence est fort grande…

— Pas assez, cependant, interrompit Lecrapon, pour produire autre chose qu'un voltage infime.

— Pour chaque élément, en effet, le voltage est faible, mais le nombre des éléments est énorme, et pratiquement j'arrive, à midi, à dépasser 500 volts.

Lecrapon ne se rendait pas.

— À midi, je le veux bien, dit-il ; mais le reste du temps ?

— Le reste du temps, j'ai des chiffres moins élevés ; mais mon installation est double. La gigantesque batterie de piles que vous avez sous les yeux correspond à des accumulateurs logés dans le grand bâtiment que vous voyez près d'ici. Ces accumulateurs se chargent aux heures chaudes du jour, et restituent, la nuit, l'énergie qu'on leur a confiée. Ainsi je dispose d'un débit parfaitement régulier, et d'une puissance qui, à aucun moment, n'est inférieure à 500.000 chevaux.

— 500.000 chevaux ! répéta Jacques, que ce chiffre intimidait quelque peu.

— Oh ! fit O'Brien, je pourrais en produire bien davantage ; mais c'est de quoi suffire largement à tous nos besoins.

— Je ne puis qu'admirer, fit Lecrapon. J'avoue que bien des objections théoriques se présentent à mon esprit, mais il faut bien s'incliner devant les constatations de

l'expérience… Cependant, ajouta-t-il, tout cela ne m'explique pas encore le changement de climat que vous prétendez avoir produit ici.

— C'est pourtant bien simple, répondit O'Brien. Du moment que je dispose d'une puissance assez grande, je peux en utiliser une partie à produire du froid. De fortes pompes qui se trouvent dans cet autre bâtiment compriment de l'air qui, brusquement détendu ensuite, refroidit un vaste espace autour de lui ; il en résulte, par rapport à l'air chaud des environs, une différence de pression qui produit un déplacement de molécules, c'est-à-dire, pour parler vulgairement, un vent à peu près régulier, transportant du froid à distance ; ainsi la chaleur du soleil me sert-elle à tempérer sa propre ardeur.

— Cela, par exemple !… murmura Jacques.

Mais O'Brien, lancé, ne s'arrêtait plus.

— Les rayons du soleil mis en réserve pendant le jour m'éclairent pendant la nuit ; ce sont eux qui creusent la terre quand j'ai besoin d'y chercher de l'eau ; ce sont eux qui la fécondent ; grâce à eux, je dispose d'une force illimitée ! Cette force, je pourrais m'en servir pour nuire, pour dominer mes semblables et les asservir… Mais je ne veux l'employer qu'à faire leur bonheur, et je le ferai, fut-ce malgré eux…

Enivré, il semblait maintenant parler pour lui seul ; puis son exaltation tomba d'un seul coup. Jusqu'au bungalow, il parut plongé dans un rêve intérieur. Il laissa les deux Français sur le seuil sans même les saluer.

Miss Lilian, toujours flanquée des redoutables Spark et Frog, qui ne la quittaient pas plus que son ombre, lisait au pied d'un arbre, dans le verger.



Jacques s'approcha, mû par une sympathie instinctive.

— Quelle est votre impression ? demanda-t-elle.

— Je suis émerveillé… Votre père est un génie !…

Le frais visage de la jeune fille exprima une indicible tristesse.

— Cela ne le rend pas plus heureux, dit-elle.

Jacques jugea le moment favorable pour poser une question qui lui brûlait les lèvres :

— Pourtant, tout marche à souhait autour de lui… autour de vous ?

Miss Lilian ne répondit pas.

— Vous semblez soucieuse ?… Que craignez-vous donc ?…

— Rien de précis, fit-elle. Mais il y a trop d'événements ces jours-ci, dans la vallée… Je crains que notre bonheur tranquille ne soit menacé…

— Par qui ? demanda Jacques.

La jeune fille éluda encore cette interrogation trop précise.

— Je ne sais ce que j'éprouve aujourd'hui, dit-elle. Je vis trop seule…

Elle caressa ses deux molosses.

— Spark et Frog devraient pourtant m'inspirer confiance.

— Mademoiselle, dit gravement Jacques, je suis persuadé que nul danger ne vous menace… Vous ne manqueriez du reste pas de bras pour vous défendre, le cas échéant… Mais si, un jour, vous avez besoin de moi, ma vie vous appartient.

La jeune fille fixa sur lui un regard d'une expression profonde. Il crut qu'elle allait parler, lui expliquer ses appréhensions.

Mais elle garda le silence et se retira, suivie de près par Frog et Spark, qui se retournaient d'un air menaçant vers Jacques immobile.

# CHAPITRE IX

# L'HOMME TOMBÉ DU CIEL

— Oh ! assez, s'écrie Jacques, assez. Arrêtez-ça !

« Ça », c'était une danse ultra-moderne dont la mélodie bruyante et fortement rythmée sortait du haut-parleur d'un appareil de T.S.F.

Lecrapon leva les yeux du livre qu'il lisait, et tourna un commutateur. L'appareil se tut.

Ils étaient assis dans de confortables fauteuils du salon de leur bungalow. Les grandes baies largement ouvertes laissaient voir au dehors la silhouette obscure des grands arbres qui se détachaient sur le ciel plus clair.

La musique interrompue, ce fut, dans la maison comme au dehors, le plus complet silence.

Jacques de Saint-Maigrat se leva et se promena de long en large en mâchonnant un cigare.

— Je vous demande pardon, dit-il, d'être si nerveux, mais je commence à croire que Grouillard et les autres avaient raison. On s'ennuie trop ici !

— Pourtant, observa Lecrapon, tu as travaillé toute la journée dans le champ, d'une manière qui a provoqué mon admiration, et le concert qu'on t'offre à domicile devrait être pour toi un repos agréable.

— Ce concert m'horripile, au contraire, répondit le jeune homme. En l'entendant, je pense que ces sons qui frappent mes oreilles sont émis de l'autre côté du désert, à 3.000 kilomètres d'ici, dans une salle où je pourrais être…

Lecrapon leva la main et la laissa retomber en signe d'impuissance.

Brusquement Jacques s'arrêta devant lui.

— Qu'est-ce que vous lisez ? demanda-t-il.

— Un livre bien intéressant, répondit l'ex-précepteur : *La chaleur solaire et ses applications industrielles*, par Augustin Mouchot.

— Mouchot ? répéta Jacques, à qui ce nom ne rappelait rien.

— Mais oui, tu sais bien, l'inventeur de la première machine actionnée par les rayons du soleil, le précurseur de Patrick O'Brien !

— Ah ! fit Jacques, il aurait bien pu se tenir tranquille !

— Dis-toi que si Mouchot n'avait pas imaginé sa chaudière, Patrick O'Brien n'en aurait pas moins inventé sa pile thermo-électrique ; il lui doit, en somme, fort peu de chose, et c'est lui le vrai génie.

— Vraiment ? dit Jacques d'un ton qui exprimait autant de politesse que d'indifférence.

Lecrapon avait posé son livre.

— Écoute-moi, dit-il. Cela va te rappeler l'époque déjà lointaine où j'essayais de verser dans ton cerveau des données scientifiques, dont je crains, du reste, que tu n'aies conservé qu'une faible partie…

Docile, Jacques se rassit.

Un doigt levé, Lecrapon parlait maintenant avec lenteur, en choisissant ses mots, comme un professeur dans sa chaire :

— Ce qui fait la nouveauté des installations électriques créées par O'Brien, c'est qu'elles reposent sur un principe bien rarement utilisé par les hommes, tandis que la nature l'applique continuellement.

Cette idée générale ne parut pas produire une très forte impression sur Jacques, qui attendit patiemment la suite.

Après un temps, Lecrapon reprit :

— Dans les usines, on trouve des machines où les ingénieurs se sont efforcés de faire tenir le plus de puissance qu'il leur était possible d'accumuler dans un espace restreint. Plus elles sont modernes, plus elles travaillent sous de fortes pressions, de hauts voltages, de grandes différences de température. Pour tout dire en un mot, nous augmentons continuellement le potentiel et nous allons dans cette voie jusqu'à l'extrême limite compatible avec la résistance des matériaux dont nous disposons. Ainsi, nos machines électriques qui étaient naguère de quelques centaines de volts atteignent maintenant plusieurs dizaines de milliers de volts.

— Je sais cela, dit Jacques.

— Eh bien ! reprit Lecrapon, la machine animale est toute différente. Elle juxtapose des éléments semblables et généralement très petits, mais elle n'hésite pas à en employer un nombre considérable. Ainsi, les cellules qui constituent un éléphant ne sont pas plus grosses que celles dont est formée une souris, mais elles sont infiniment plus nombreuses.

Jacques réfléchissait.

— Il me semble, dit-il, non sans hésitation, que nous aussi nous procédons quelquefois de même : avec des briques identiques en dimensions, on peut bâtir une cahute ou un palais, suivant la quantité qu'on en utilise.

Lecrapon leva les bras au ciel d'un air étonné et ravi.

— Bravo ! fit-il ; voilà une remarque parfaitement judicieuse et qui fait honneur à ton esprit.

— Vous verrez, dit Jacques malicieusement, que sur mes vieux jours je finirai par devenir un excellent élève.

— Je n'en désespère pas, fit le professeur… Mais où donc en étions-nous ?… Ah ! oui… Ta remarque au sujet des briques est excellente ; mais la construction des édifices est un des arts où les progrès industriels sont le moins sensibles. La nature, elle, ne se pique pas de transformer ses procédés tous les vingt ans ; elle nous montre continuellement de nouveaux exemples analogues, accumulant de petites forces qui finissent par produire une énorme somme d'énergie. Ainsi, tu as entendu parler quelquefois de ce poisson bizarre qu'on appelle la torpille ?

— Vaguement, dit Jacques.

— Elle possède un organe électrique formé de cinq cents prismes hexagonaux, accolés à peu près comme les gâteaux de cire que les abeilles fabriquent dans leurs ruches. Chacun de ces prismes est divisé par des lamelles membraneuses en deux mille disques superposés. Or, chaque disque est un petit élément de pile électrique : il y a donc environ un million d'éléments semblables dans chaque organe de la torpille, et celle-ci possède deux organes identiques. Même avec un voltage infime pour chaque élément, on comprend que cette superposition soit capable de donner les secousses très violentes et même mortelles, qu'ont subies des imprudents au contact de ce curieux animal.

— Je veux bien, dit Jacques, mais je ne vois pas le rapport de votre torpille avec Mouchot ou O'Brien…

— Un peu de patience… Quand Volta inventa sa première pile, c'est l'organe de la torpille qu'il voulut imiter. Il mit les uns sur les autres plusieurs centaines de disques de cuivre et de zinc, alternés et séparés par des rondelles de drap mouillé ; c'est même cette disposition d'empilement qui a donné son nom à la pile électrique, dont l'aspect est aujourd'hui si différent.

— Tiens, dit Jacques, je n'avais pas pensé à cela…

— O'Brien, reprit Lecrapon, est parti d'une idée analogue à celle de Volta. Lui aussi accumule des éléments très faibles individuellement, et qui deviennent puissants par leur nombre. C'est là qu'est la grande originalité de son invention, qui n'est pratique, du reste, qu'à la condition d'utiliser directement une force inépuisable empruntée à la nature, sans avoir à tenir compte de considérations d'économies… Cela paraît très simple, et pourtant il fallait du génie pour le trouver.

Mais Jacques était peu disposé à apprécier le génie d'O'Brien.

— C'est très bien, dit-il ; mais pourquoi n'avoir pas réalisé cette invention dans un pays civilisé ?

— Je te répondrai, fit Lecrapon, que c'est son affaire et non la tienne… Puis j'ajouterai que, l'autre jour, nous avons été bien heureux de trouver dans le désert une oasis créée par cet homme étonnant… Si elle n'avait pas existé, nous ne serions certainement pas occupés, à l'heure qu'il est, à philosopher sur des principes scientifiques. Et n'est-ce pas déjà un précieux avantage de pouvoir causer ainsi ?…

— Certes, dit Jacques, quoique l'avantage en question lui parût assez mince.

— Tout le monde ne l'a pas, poursuivit Lecrapon. Ainsi, ce malheureux pilote d'avion…

— Vous l'avez vu ? demanda vivement Jacques, soudain intéressé. Où est-il ?

— Il est logé provisoirement dans le petit bâtiment qui se trouve à côté des pompes de compression. Je l'ai aperçu cet après-midi, en allant voir de plus près la disposition des circuits électriques. Il était seul et paraissait s'ennuyer beaucoup.

— Vous ne lui avez pas parlé ?

— Non, avoua Lecrapon. À ce moment j'écoutais les explications de Morris, un Anglais qui remplit là-bas les fonctions d'ingénieur électricien, secondé par trois ou quatre ouvriers d'élite…

Mais Jacques ne s'intéressait plus à ce que Burgos, irrévérencieusement, avait appelé le « bric-à-brac électrique du père O'Brien » !

— Pensez-vous, demanda-t-il, qu'il soit défendu de l'approcher ?

— Qui ? Morris ?

— Mais non, fit Jacques avec impatience ; l'aviateur !…

— Je ne sais, dit Lecrapon, mais cette idée me semblerait absurde. Puisque, pratiquement, personne ne peut sortir de la Sunbeam Valley, je ne vois pas quel intérêt il pourrait y avoir à empêcher ceux qui y vivent de communiquer entre eux…

Jacques se leva brusquement.

— Je vais le voir, dit-il.

— À une heure pareille ! s'écria Lecrapon.

— Il n'est pas tard, dit Jacques : dix heures à peine ! Ici on se couche comme les poules, sans doute, parce qu'on n'a rien à faire de mieux ; mais vous savez que je n'ai jamais eu cette habitude.

— Eh bien ! je t'accompagne !

— Ne faites pas ça ! Il peut y avoir des passages difficiles, des gardiens, que sais-je ? Vous avez beau être agile, vous risqueriez tout de même plus que moi.

— Au moins, sois prudent, recommanda le précepteur.

Le jeune homme fit un signe de la tête. Il glissa un revolver dans sa ceinture, et, s'étant assis sur le bord d'une fenêtre, sauta légèrement dehors.



Il n'y avait pas de lune, mais d'innombrables étoiles brillaient au ciel. Dès que ses yeux furent habitués à l'obscurité, il distingua sans peine son chemin. Sorti du jardin, il gagna par un étroit sentier le chemin qu'il avait suivi l'avant-veille, en compagnie d'O'Brien et de Lecrapon. Il s'efforçait de faire le moins de bruit possible, afin de ne pas éveiller l'attention.

Tout, d'ailleurs, semblait dormir. Les quelques maisons devant lesquelles il passa avaient éteint leurs lumières, et l'éternel vent d'Ouest qui soufflait inlassablement durant le jour ne se faisait plus sentir.

Évidemment, on arrêtait les pompes de compression le soir, la réfrigération devenant inutile dès que le soleil couché n'échauffait plus l'atmosphère.

Sorti de la zone habitée, Jacques eut, à plusieurs reprises, la conviction d'être suivi. Il s'arrêta, et n'entendit rien.

— Je me trompe, se dit-il en haussant les épaules et reprenant sa route.

Un peu plus loin, un frôlement de feuilles, puis le bruit d'une fuite dans les branches, l'immobilisèrent. Le bruit cessa aussitôt, et il vit, dans un arbre voisin, deux paires d'yeux brillants fixés sur lui. C'était un couple de koalas, marsupiaux grimpeurs particuliers à l'Australie, avec une tête de singe et le corps d'un petit ours gris, qui le regardaient curieusement.

— Drôles de bêtes, se dit Jacques. Du reste, elles ne semblent pas avoir peur de moi ; tandis que j'ai manqué avoir peur d'elles…

Une centaine de pas plus loin, il sortit du couvert des arbres et aperçut des lumières à quelque distance.

— Sans doute l'usine, se dit-il.

Il marcha dans cette direction, et, au bout de peu de temps, distingua la silhouette du bâtiment qui renfermait les pompes. Deux lampes à arc répandaient tout autour une vive clarté, qui faisait paraître plus noire l'ombre environnante.

Jacques s'approcha en redoublant de précautions, mais là encore tout dormait.

Si Lecrapon ne s'était pas trompé, l'aviateur devait être tout près. Mais Jacques n'était pas encore venu dans ces parages. Anxieux, il s'arrêta, ne sachant où aller. Alors, non loin de lui, une voix demanda en anglais :

— Qui est là ?

— Ami, répondit Jacques, sans hésiter.

Ayant fait quelques pas dans la direction d'où venait la voix, il aperçut une petite maison à demi cachée dans les arbres, et, dans le cadre d'une fenêtre obscure, une forme claire penchée vers lui.

— Qui êtes-vous ? demanda encore la voix.

— Ami, répéta Jacques. Et vous ? Êtes-vous bien l'homme tombé du ciel ?...

— Oui. Venez.

La forme claire disparut, puis une porte s'ouvrit et Jacques entra dans la maison sans mot dire.

L'inconnu le guida vers un petit salon, le fit asseoir et s'assit lui-même en face de lui. Dans l'ombre, chacun commençait à distinguer les traits de l'autre.

Jacques vit que l'aviateur était très jeune et souriait.



— Procédons par ordre, dit-il : je me présente d'abord.

Il déclina son nom, et raconta en quelques mots les événements qui l'avaient amené dans la vallée.

Dès qu'il se fut tu, l'aviateur prit la parole :

— Je m'appelle John Bransfield, citoyen américain, pilote d'avion, en voyage d'études à travers l'Océanie. Je suis parti hier matin de Port-Hedland, sur la côte occidentale, à 700 kilomètres d'ici, pour tenter la traversée de l'Australie, de l'Ouest à l'Est, vers Brisbane ou Rockhampton…

— Mais c'est une traversée immense, s'écria Jacques.

— Oh ! fit modestement Bransfield, on a fait mieux : cela ne représente que 4.000 kilomètres… Je marchais sans encombre depuis trois heures quand, subitement, mon moteur s'est arrêté et j'ai dû atterrir au pied des collines qui entourent cette vallée. Et j'étais à peine posé sur le sol, que je voyais arriver au grand galop une troupe de cavaliers indigènes, conduits par un blanc.

— Fred Milton ? demanda Jacques.

— C'est son nom, en effet, répondit Bransfield. Il m'assura qu'il venait à mon secours et que je trouverais en le suivant toute l'assistance possible… Je répondis en le remerciant, mais déclarai que la seule chose qui m'intéressât était de repartir dès que je me serais rendu compte de l'incident qui avait arrêté mon moteur.

— Alors, il vous dit qu'on ne sort plus d'ici quand on y est entré ?

— Bien mieux ! Quand j'eus parlé de mon moteur, il eut un sourire qui me renseigna immédiatement. La panne dont j'étais victime, c'était lui qui l'avait provoquée !

— Comment cela ? s'écria Jacques.

— Vous avez entendu parler, reprit l'aviateur, d'ondes électriques analogues à celles de la T.S.F. et capables d'agir à distance pour arrêter le fonctionnement d'une magnéto ?

Le jeune Français fit un signe affirmatif.

— Vous vous souvenez peut-être qu'il a été question plusieurs fois d'appliquer cette invention pour arrêter les incursions d'avions ennemis… Je croyais qu'elle n'avait pas été mise au point, mais je m'aperçois qu'ici on en possède le secret et qu'on sait l'utiliser.

— Alors, fit Jacques, c'est exprès qu'il vous a fait descendre ? Pourquoi ?…

— Il ne me l'a pas caché, répondit Bransfield. Personne ne doit, paraît-il, soupçonner l'existence de cette vallée… Il était évident qu'arrivant quelque part après l'avoir vue, je ne pourrais me dispenser d'en parler, car elle contraste si fort avec la région désertique qui l'entoure, qu'on la remarque forcément. Alors d'autres aviateurs viendraient se rendre compte…

— Et, acheva Jacques, ce serait fini de l'isolement auquel les maîtres de la vallée tiennent si fort…

— Milton m'a donc déclaré que je suis son prisonnier. Mais, naturellement, je ne me suis pas gêné pour lui dire que j'ai l'intention de m'enfuir dès que cela me sera possible.

— Ce ne sera pas facile, dit Jacques en hochant la tête…

— On verra bien, répondit l'autre… Et puis nous sommes quelques-uns qui pourrons nous aider !

— C'est que… j'ai promis de ne pas chercher à m'évader.

— Ah ! dit Bransfield, c'est dommage !

— Mais, reprit Jacques, ne pensez-vous pas que d'autres aviateurs sont à votre recherche ?

— Hélas ! j'ai commis une terrible imprudence. Au lieu d'annoncer mon intention d'aller vers l'Est, j'ai prétendu partir pour Perth, qui est à 1.300 kilomètres dans le Sud de Port-Hedland : en sorte que c'est dans cette direction qu'on me cherchera. Je n'ai aucune aide extérieure à espérer… Mais je compte, ajouta-t-il, après un instant de silence, que j'aurai au moins un ami dans la place.

— Vous sommes du même camp, fit Jacques en lui tendant la main. Je ferai, soyez-en sûr, tout ce qui me sera possible…

— Et vous ne me défendrez pas d'essayer de vous délivrer ? demanda Bransfield.

Jacques sourit également.

— Nous reparlerons de cela, dit-il.

À ce moment, un bruit léger se fit entendre au dehors.

— Qui est là ? demanda Jacques, en portant instinctivement la main à son revolver.

Une tête sombre, s'encadra dans la fenêtre : c'était celle de Nagary.

— Toi venir, dit-il à Jacques. Il est tard.

— Ah ! s'écria le jeune homme, je suis donc continuellement épié ! C'est toi qui me suivais tout à l'heure ?

— Toi venir, répéta l'Australien.

Son ton était sans réplique, et, après avoir serré la main de Bransfield, Jacques obéit.

# CHAPITRE X

# UNE DÉCOUVERTE IMPRÉVUE

Lecrapon s'était parfaitement adapté à la vie spéciale de la Sunbeam Valley. Il ne s'ennuyait jamais, soit qu'il herborisât, soit qu'il s'occupât de sa collection entomologique. On avait complètement renoncé à le faire surveiller, car Fred Milton le jugeait inoffensif.

Ce matin-là, sa fantaisie l'avait poussé vers les montagnes du Sud, à trois ou quatre kilomètres de l'habitation qu'il partageait avec Jacques de Saint-Maigrat.

Armé d'un filet de gaze, il poursuivait les papillons. Ce n'était pas un spectacle banal que de le voir courir et sauter, en faisant craquer ses articulations. Les colons qui le regardaient galoper ainsi n'étaient pas loin de le prendre pour un fou, bien qu'ils fussent à peu près renseignés sur la nature de ses travaux.

Épuisé, Lecrapon s'assit sur un rocher pour éponger son front chauve.

— Eh ! bien ?… fit une voix éraillée. La chasse est-elle bonne, patron ?…



Lecrapon reconnut Grouillard, qui le contemplait avec une sorte de pitié narquoise.

— Non, répondit le bon Lecrapon, je viens de manquer un admirable *Callimorphus Ingens* après lequel je courais depuis une demi-heure.

— Il y en a d'autres, répliqua Grouillard, philosophiquement.

— Pas du tout, mon ami !... Il s'agit d'une espèce fort rare, et ce spécimen était magnifique.

Un coup de sifflet strident interrompit la conversation. Grouillard laissa échapper un juron.

— Voilà le travail qui reprend !...

— Quel travail ?... interrogea Lecrapon.

— Est-ce que je sais ?… fit l'ancien forçat. Ici, c'est comme au… comme à la caserne… Il est interdit de discuter… On nous fait creuser des tranchées tout près d'ici…

— Mais ces tranchées serviront bien à quelque chose ?…

Grouillard haussa les épaules :

— Sans doute à établir les fondations d'une nouvelle usine électrique…

— Alors, dit sentencieusement le professeur, c'est une œuvre utile… Vous travaillez pour la collectivité.

Le bagnard s'esclaffa :

— Ce que je m'en moque, de la collectivité !… En tout cas, on aurait pu choisir un terrain plus mou !… Il n'y a pas moyen d'enfoncer son pic dans cette pierre… C'est comme du minerai.

Cette description sommaire intéressa Lecrapon.

— Allons voir ça, dit-il.

Le chantier se trouvait au pied même de la montagne, et s'étendait sur trois cents mètres carrés environ. Parmi les terrassiers, Lecrapon reconnut le sombre Burgos et l'indifférent Brown, qui ne se fatiguaient pas beaucoup et se contentaient de donner quelques vagues coups de pioche.

Grouillard n'avait pas tort d'affirmer que le terrain était particulièrement dur.

Sous une couche mince de terre végétale, la pioche trouvait immédiatement du quartz, d'abord en morceaux, puis en masses plus compactes. Autant qu'on pouvait s'en rendre compte, c'était comme une coulée qui eût descendu

la pente peu rapide de la colline, et se fût solidifiée en conservant sa forme primitive. Certes, l'endroit était mal choisi pour y travailler à un creusement, et il paraissait probable qu'à une centaine de mètres de là les outils eussent attaqué sans difficulté un sol plus meuble.

Grouillard, d'un coup de pied, fit rouler un petit bloc devant Lecrapon.

— Il y a des reflets jaunes, dit-il. C'est peut-être du cuivre, ce truc-là…

Lecrapon eut une moue sceptique :

— Du cuivre à l'état natif ?… Cela m'étonnerait beaucoup.

Tirant une loupe de sa poche, il s'accroupit pour mieux voir les paillettes jaunâtres.

— C'est bien ce que je pensais, déclara-t-il en se redressant.

— Peut-on savoir ce que vous pensiez ?

— Je connais ce métal, fit Lecrapon en s'étirant le nez.

— Qu'est-ce que c'est ?…

— De l'or.

Lecrapon avait révélé cela d'une voix fort tranquille. Pour lui, peu importait que la terre contînt du cuivre ou un métal infiniment plus précieux. Ce qui le passionna tout de suite, ce fut de déterminer l'orientation et l'importance du filon.

Bien que les colons de la Sunbeam Valley eussent presque tous exercé le métier de chercheur d'or, ils n'avaient pas immédiatement reconnu la nature du métal que renfermaient les roches attaquées par leur pic. D'abord, ils n'y pensaient guère, un long temps s'étant déjà écoulé depuis l'époque où le métal jaune exerçait sur eux une si grande fascination. Ensuite, la plupart avaient travaillé à extraire les pépites minuscules des sables alluvionnaires où, dans des canaux de bois appelés « sluices », le long desquels une eau courante entraînait le sable, l'or plus lourd tombait au fond et se fixait sur des saillies préparées à l'avance. Il fallait faire passer beaucoup de sable dans le « sluice » pour recueillir une faible quantité d'or ; et celui-ci, invisible au commencement de l'opération, se révélait seulement à la fin, quand le courant d'eau était interrompu.

L'or de la Sunbeam Valley se révélait tout autrement. C'étaient, au cœur même de la pierre, des traînées d'épaisseur variable, mais plutôt faible, parallèles à l'orientation générale du gisement de quartz. Rien ne permettait de douter, cependant, qu'un peu plus bas, ainsi que cela se voit d'habitude, les filons ne devinssent plus épais et même n'arrivassent à s'enfler en forme de grosses pépites.

Pour essayer de s'en rendre compte, Lecrapon fit donner quelques coups de pioche sur les bords, puis au centre du gisement quartzeux : à moins d'un mètre de la surface, les lignes de métal brillant s'épaississaient déjà.

Lecrapon tira un carnet de sa poche et, ayant mesuré par le nombre de ses pas la longueur, la largeur et la profondeur approximatives du gisement, nota rapidement quelques chiffres.

Quand il eut terminé ses calculs, il s'aperçut que le chantier était abandonné. Tous les colons, groupés autour de lui, le fixaient avec des yeux bizarres.

Le cou tendu, les mâchoires contractées, ils attendaient avec une sorte d'angoisse.

— Eh ! bien ?… demanda Burgos d'une voix altérée.

Brouillard secoua rudement Lecrapon :

— Parlez donc !…

— Que voulez-vous que je vous dise de plus ?… répondit le précepteur, surpris de cette impatience.

— Est-ce de l'or, oui ou non ?…

— Oui, fit Lecrapon.

— By Jove !… exhala Brown.

Il y eut un frémissement dans l'auditoire. Les hommes répétaient :

— C'est de l'or !… c'est de l'or !…

D'un geste impérieux, Grouillard rétablit le silence :

— Et… y en a-t-il beaucoup ?…

— Certes !… affirma Lecrapon. Il m'est difficile d'être précis, mais je présume que le filon va loin, et je le crois vraiment riche.

— Combien vaut-il ?… demanda Burgos. Un million ?…

Lecrapon leva les bras :

— Cent fois plus, mon ami !…

Un cri jaillit :

— Cent millions !…

— Peut-être bien davantage, appuya Lecrapon… Mais qu'est-ce que cela peut nous faire ?

Cependant Grouillard restait sceptique :

— Pas de blagues, hein ?… dit-il à Lecrapon. Vous êtes sûr ?… vous ne vous moquez pas de nous ?…

Lecrapon fut très vexé.

— Monsieur, dit-il avec solennité, je ne raconte jamais de blagues, comme vous dites… J'ai, Dieu merci, un passé scientifique qui vous autorise à me faire confiance. C'est de l'or !… D'ailleurs, la présence de ce métal n'a rien d'extraordinaire…

L'ex-précepteur leva un doigt en l'air, comme pour commencer un cours.

— L'or, dit-il, se rencontre presque toujours, en effet, dans les terrains pliocènes, c'est-à-dire de la fin de l'époque tertiaire, contemporains des derniers fossiles, ou dans les terrains quaternaires qui se sont formés vers le moment où l'homme apparut sur la terre. Or, ici, nous sommes sur un sol qui date évidemment de l'une de ces périodes. D'autre part, pourquoi ne trouverait-on pas de l'or dans le désert de l'Australie occidentale ? C'est dans la province de Victoria qu'ont été signalés les premiers « placers », vers 1850 ; mais depuis on en a découvert dans le Queensland et, sous forme plus ou moins riche, dans presque toutes les parties de ce continent. Il est vrai qu'on n'y a pas encore vu de pépites aussi grosses que le monstrueux lingot déterré au Transvaal et qui pesait 85 kilos !…

— 85 kilos !… répéta Grouillard dans l'extase.

— Mais, continua Lecrapon, dans certains « placers » australiens, on a constaté la présence de blocs d'or pur qui pesaient plusieurs kilogrammes. Peut-être s'en trouve-t-il de semblables, à un ou deux mètres de profondeur. Je serais curieux, je l'avoue, de le savoir, car il serait intéressant de connaître la loi – s'il en est une – qui préside à de telles formations…

Mais les colons se souciaient peu de commentaires géologiques qu'ils étaient incapables de comprendre. Ils s'étaient rassemblés autour de Brown qui, contrairement à son habitude, pérorait avec animation :

— Gentlemen !… ce filon nous appartient… Il n'y a aucun doute à ce sujet.

— Oui ! oui !… vociférèrent les autres.

— Nous ne supporterons pas qu'on nous conteste ce droit de propriété !…

— Non ! non !… reprit la foule.

— S'il le faut, nous saurons nous défendre !…

— Jusqu'à la mort, ponctua Grouillard.

Et les autres répétèrent avec une énergie farouche :

— Jusqu'à la mort !…

— Nous allons tous être riches !… millionnaires ! Ne nous laissons pas dépouiller !…

— Jamais !…

Cette excitation croissante étonnait le brave Lecrapon.

Grouillard lui assena une tape dans le dos :

— Bien entendu, vous aurez votre part !…

Le savant parut tomber de la lune.

— Quelle part ?…

— Parbleu !… votre bol d'orange !…

Mais Lecrapon ignorait qu'en argot de mineur, un bol d'orange est un tas d'or.

— Mon bol d'orange ?… fit-il avec un effarement comique.

— Votre part du trésor ! expliqua le bagnard. Vous savez que c'est dans la pègre qu'on est le plus honnête…

Lecrapon allait dire :

— Que voulez-vous que je fasse de cet or ?…

Mais un plus grave sujet détourna son attention, et ses gros yeux brillèrent de convoitise. Là, devant lui, à bonne portée, voletait le *Callimorphus Ingens*, le magnifique et rarissime papillon aux couleurs étincelantes qu'il avait si longtemps poursuivi.

— Le voilà !… s'écria-t-il.

Et il se rua à la poursuite de l'insecte aux ailes diaprées.

D'un coup de filet heureux, il réussit à le capturer. Tremblant d'émotion, il le saisit par le corselet en s'exclamant :

— Oh ! qu'il est beau !… qu'il est beau !…

Il avait totalement oublié le filon aurifère, et les colons qui discutaient toujours dans une agitation fébrile.

# CHAPITRE XI

# UNE PARTIE DE CHASSE

Le même jour, au début de l'après-midi, Jacques était assis devant sa porte, le front dans ses mains. Malgré le temps merveilleux, malgré la beauté du site, malgré la facilité de la vie, il s'ennuyait. Il regrettait chaque jour davantage, avec une amertume croissante, d'avoir donné sa parole de ne point s'évader. Mais, à la réflexion, il était bien forcé de s'avouer qu'il était incapable de traverser le désert. Il n'y aurait eu qu'un seul moyen de regagner la côte : l'avion de Bransfield ; mais où était-il ? Fred Milton l'avait sans doute mis hors d'atteinte…

Une ombre se profila sur le sol devant Jacques. Il leva la tête et reconnut Lilian O'Brien qu'il n'avait pas entendue venir. La jeune fille, en tenue de chasse, tenait un cheval par la bride. Ses deux grands chiens, gravement, s'assirent derrière elle, sur le sol.

— Comment allez-vous, monsieur le Français ? demanda-t-elle avec enjouement.

Jacques avait tout d'abord éprouvé un vif plaisir, mais il ne voulut pas révéler ses sentiments, car il nourrissait une certaine rancune à l'égard de la jeune fille.

— Très bien, merci, dit-il froidement.

Miss Lilian parut déconcertée.

— Comment se fait-il qu'on ne vous voie plus ? reprit-elle.

— C'est plutôt à vous qu'il faut demander cela, répondit Jacques. Vous nous fuyez…

Lilian rougit et se mordit la lèvre.

— Moi ?… quelle erreur !

— Comptez depuis combien de jours vous ne m'avez pas adressé la parole ?…

— J'ai été très occupée ces temps-ci, murmura-t-elle.

Jacques ne répondit pas.

— Eh bien, reprit la jeune fille, commencez-vous à vous trouver bien dans la Sunbeam Valley ?

— Évidemment, ricana le jeune homme, dans ce paradis terrestre tout le monde doit se trouver satisfait, nul ne peut se permettre de discuter et de juger. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes !…

Il y eut un silence. Du bout de sa cravache, Miss Lilian tapotait nerveusement sa botte. Elle continua enfin, d'une voix plus douce :

— Je suis désolée, monsieur de Saint-Maigrat, que vous preniez rang parmi les révoltés… Les mécontents, si vous préférez… Votre sort est-il donc si exécrable ?

— C'est celui d'un prisonnier, répliqua le Français.

— D'un prisonnier singulièrement libre ! rectifia la jeune fille.

— Ma liberté n'est qu'apparente. Je ne puis faire un pas sans avoir Nagary derrière moi.

— Est-il donc si insupportable ?…

— Insupportable ou pas, c'est un garde-chiourme !…

— Mais non, dit Lilian. Peut-être sa présence vous agace-t-elle parfois, mais elle vous rend service…

Puis, changeant brusquement de sujet, elle demanda :

— Voulez-vous venir à la chasse avec moi ?…

Si Jacques eût obéi à son premier mouvement, il eût refusé, par simple dépit. Mais la présence de miss Lilian était loin de lui être si désagréable qu'il le croyait lui-même. Ce fut donc avec un sourire qu'il répondit :

— Volontiers, je vous remercie.

Puis, se tournant vers le jardin, il appela Nagary. L'Australien parut instantanément.

— Selle le cheval, dit Jacques, et apporte-moi mon fusil.

— Où vas-tu ? demanda une voix derrière lui.

C'était Lecrapon qu'avait attiré le bruit de la conversation.

— Oh ! Mademoiselle, fit-il en apercevant Lilian, je ne vous avais pas vue. Vous allez faire une promenade ?

— Nous allons à la chasse, répondit gaiement la jeune fille. Ne voulez-vous pas venir avec nous ? Vous rapporteriez peut-être encore des spécimens intéressants.

L'ex-précepteur leva les bras au ciel.

— Depuis deux jours, dit-il, je suis occupé du matin au soir à classer les insectes que j'ai recueillis : je ne veux plus rien entreprendre avant d'avoir fini ce travail. Mais, reprit-il, qu'allez-vous chasser ?

— Ce que nous trouverons, fit Lilian. Lapins, kanguroos sauvages, pigeons, que sais-je ? Le gibier comestible ne manque pas.

— Quand j'en aurai fini avec les insectes, dit Lecrapon, il faudra que je fasse l'inventaire des espèces de marsupiaux qui se trouvent ici.

Le doigt levé, il prit le ton d'un conférencier.

— Vous savez que les marsupiaux sont des animaux étranges, caractérisés par la poche abdominale dans laquelle la femelle abrite ses petits, et qui n'existent pour ainsi dire pas en dehors de l'Australie. De nombreux savants considèrent que ce sont les espèces qui sont apparues les premières à la surface de la terre, mais se demandent pourquoi elles ont disparu partout et se sont maintenues ici seulement. Elles renferment des variétés très nombreuses : herbivores ou carnivores, et j'ai de bonnes raisons de croire que tout n'a pas encore été dit sur elles ; c'est un des nombreux sujets d'études que m'offre mon séjour à la Sunbeam Valley.

Quant à l'or découvert le matin, le brave homme l'avait sans doute oublié, car il n'avait pas même jugé utile d'en parler pendant le déjeuner.

Cependant Nagary amenait le cheval de Jacques. Celui-ci aida la jeune fille à sauter en selle et enfourcha sa monture.

— À tout à l'heure ! cria-t-il à Lecrapon, à qui la jeune fille faisait un signe amical d'adieu.

D'un trot allongé, le cheval de Lilian partit dans la direction de l'Est. Spark et Frog, la langue hors de la gueule, couraient devant lui, gambadant joyeusement.

Jacques poussa son cheval à la hauteur de celui de la jeune fille.

— Vos chiens ont l'air enchanté, dit-il, ils doivent savoir où vous les menez ?

— Sans doute, répondit-elle ; c'est un plaisir que je ne leur offre pas très souvent, mais qui leur est particulièrement agréable. Ils assouvissent ainsi les instincts de cruauté qui leur restent, malgré la peine que j'ai prise de les apprivoiser.

— Mais, nous-mêmes, observa Jacques, n'est-ce pas un peu pour cela que nous chassons ? Car nous ne nous contentons pas de supprimer les bêtes nuisibles, ni d'en tuer d'autres pour nous nourrir, et ce que nous appelons le sport de la chasse ne va pas sans quelque cruauté.

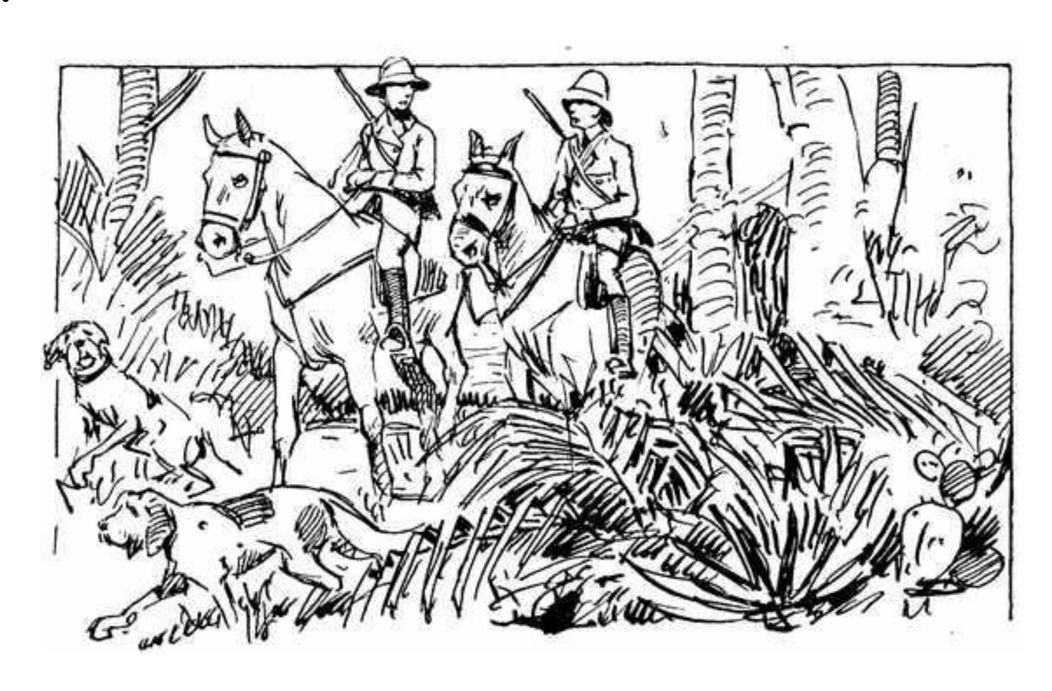
— J'aime mieux ne pas penser à cela, dit la jeune fille. On peut avoir besoin de se défendre, et pour cela il faut avoir appris l'usage des armes. C'est pourquoi la chasse est utile ; et elle l'est aussi pour détruire des animaux tels que les la-

pins, qui, si on les laissait pulluler, feraient bientôt disparaître nos cultures… Un temps de galop ?…

Ils rendirent la bride, et les deux chevaux partirent à fond de train.

La piste qu'ils suivaient les écarta rapidement de l'agglomération ; mais, avant d'arriver au pied des collines qui enserraient la Sunbeam Valley, elle s'infléchit et les deux cavaliers dépassèrent la zone des piles thermo-électriques et des usines, où l'on voyait quatre ou cinq hommes occupés à vérifier les appareils.

Au-delà, les arbres devinrent plus nombreux : eucalyptus et acacias d'abord, puis des arbres des contrées tempérées, peupliers sveltes, hêtres majestueux, curieusement mélangés à des palmiers d'une hauteur étonnante. Sur le sol, une herbe épaisse et fleurie témoignait de l'humidité souterraine qui permettait à la végétation de se développer si richement. Des perroquets aux couleurs variées, des pigeons vêtus presque aussi richement, caquetaient ou roucoulaient sur les branches, paraissant à peine inquiets de l'arrivée des chasseurs.



Les chevaux avaient pris le pas en entrant sous la futaie. Spark et Frog, le museau près de terre, quêtaient devant eux.

— Descendons, voulez-vous ? dit Lilian.

Ils attachèrent leurs chevaux à un arbre. Juste à ce moment, Spark s'immobilisa ; Lilian épaula vivement. Une détonation retentit et un lapin gris et blanc roula en boule au pied d'un arbre ; le chien s'était déjà précipité.

— Apporte ! cria la jeune fille, toute rose de plaisir d'avoir si bien réussi son premier coup.

Ensuite ce fut le tour de Jacques. En quelques minutes une demi-douzaine de lapins s'alignèrent sur la mousse.

Les deux chiens continuèrent de quêter en tous sens, mais vainement.

— Nous ne ferons plus rien ici, dit Lilian, tous les lapins sont rentrés dans leurs terriers et n'en sortiront qu'après notre départ. Asseyons-nous un moment…

Elle se dirigea vers un tertre que surplombait un hêtre dont les branches basses s'écartaient presque horizontalement.

Jacques la suivait à deux pas de distance. Instinctivement, il leva les yeux en l'air pour admirer le bel arbre dont la majesté semblait plus frappante encore quand on songeait au désert aride qui entourait la vallée.

Sur la branche inférieure, une forme allongée, à demi cachée par les feuilles, attira son attention.

— Qu'est-ce donc ? se demanda-t-il.

Les notions qu'il possédait en histoire naturelle étaient aussi limitées qu'en électricité, mais il n'avait pas besoin de connaître la faune australienne dans tous ses détails pour deviner que l'animal couché sur cette branche basse, le cou déjà tendu et les reins ondulants, se préparait à sauter sur la jeune fille qui, un peu au-dessous de lui, s'approchait sans se douter de rien.

Il était trop tard pour appeler l'attention de Lilian ; un cri, sans doute, eût précipité l'attaque…

D'un geste brusque, Jacques épaula. Pendant une seconde à peine mais avec un soin minutieux, il visa les yeux luisants de la bête ; son fusil n'était chargé que de plombs moyens ; il importait de toucher un endroit vulnérable. Le coup partit, immédiatement suivi d'un cri de la jeune fille.

Jacques se précipita. L'aurait-il atteinte ?… ou l'animal manqué par lui se serait-il jeté sur sa proie ?…

Mais non ; de la branche où elle s'était allongée, la bête tomba raide sur le sol. C'étaient à la fois cette chute et la détonation inattendue qui avaient causé l'émotion de Lilian.

— Merci, dit-elle au jeune homme en lui tendant la main, vous m'avez sauvé la vie !

— Oh ! dit Jacques, n'exagérons rien ; mais c'est un joli coup de fusil… Voilà un échantillon à rapporter au brave Lecrapon.

Spark et Frog s'étaient précipités et, les lèvres retroussées, tournaient autour de la bête morte qu'ils auraient bien voulu dépecer.

— Paix ! fit Lilian. Vous n'avez pas su la voir vivante, elle ne sera pas pour vous.

— C'est un animal singulier ! fit Jacques. Voyez cette tête forte, ces pattes courtes, ce dos rayé avec un ventre fauve, et cette poche marsupiale qui fait penser au paisible kanguroo… Je ne crois pas, cependant, que comme eux elle se nourrisse d'herbe et de fruits. Lecrapon nous dira comment elle s'appelle.

— Oh ! dit la jeune fille, je ne suis pas forte en zoologie, mais je la connais par les descriptions qu'on m'en a faites : c'est un thylacine, une espèce de carnassier extrêmement dangereuse qu'on croit généralement cantonnée en Tasmanie mais qui se rencontre parfois aussi sur le continent australien…

Jacques attacha l'animal en travers de sa selle.

— Continuons-nous ? demanda-t-il.

— Si cela ne vous fait rien, dit la jeune fille, je préférerais rentrer. Si ridicule que cela soit, je suis encore un peu émue, et je crois que je tirerais fort mal.

Ils chevauchèrent longtemps en silence.

Bientôt l'usine électrique apparut au milieu des arbres.

— Je vous laisse, dit Lilian ; il faut que j'aille voir la femme d'un des gardiens de l'usine.

Et, tendant la main au jeune homme :

— Merci ! lui dit-elle, avec un regard où se manifestait sa reconnaissance.

Jacques la regarda s'éloigner, puis se dirigea vers son bungalow. La Sunbeam Valley lui semblait brusquement devenue un séjour beaucoup plus supportable…

# CHAPITRE XII

# SOUS LE SIGNE DE L'OR.

— Monsieur, dit Fred Milton à Jacques, le Maître veut vous voir tout de suite.

Il sembla à Jacques que la voix de l'Anglais était encore plus sèche que d'habitude, et l'expression de ses yeux encore plus glaciale.

— Que désire donc M. O'Brien ?

— Je ne sais pas, répondit Milton.

Sans poser d'autre question, Jacques se leva et suivit son guide jusqu'au bungalow du savant.

Au bord de la route, une dizaine de colons discutaient avec une telle ardeur qu'ils ne virent pas venir les deux jeunes gens. Lorsque ces derniers furent à peu de distance, ils se turent brusquement, les regardèrent passer d'un œil sournois, et ne reprirent la conversation que lorsqu'il fut impossible de les entendre.

Depuis deux jours, Jacques avait remarqué que les conciliabules se multipliaient, et que les hommes de la Sunbeam Valley se réunissaient souvent à l'écart. Il songea d'abord à

faire part de ses observations à Milton, mais l'Anglais paraissait de si méchante humeur que Jacques préféra s'abstenir.

Patrick O'Brien était, comme d'habitude, dans son verger. Apercevant Jacques, il vint à lui les deux mains tendues.

— Mon enfant, dit-il affectueusement, Lilian m'a raconté comment vous l'avez sauvée… Je vous remercie de ce que vous avez fait pour elle.

— Un simple coup de fusil !… protesta Jacques. Tout autre que moi en eût fait autant…

— Assurément, dit Milton, en haussant les épaules.

— Je veux bien le croire, répliqua le vieillard, mais je sais aussi combien le thylacine est dangereux, et vous ne m'empêcherez pas de vous être reconnaissant d'un coup de fusil si opportun… J'avais déjà en Fred Milton un lieutenant fidèle, je suis heureux d'en avoir un second. Car désormais, vous prendrez part à nos conseils, et vous donnerez votre avis sur toutes les questions intéressant notre petite colonie.

Jacques éprouva une joie fort vive en entendant ces mots. Il feignit de ne pas remarquer le mécontentement, pourtant bien visible, de Fred Milton.

— Je vous remercie de la confiance que vous me témoignez, répondit-il. Je suis à votre entière disposition…

Fred Milton l'interrompit :

— J'espère qu'à partir d'aujourd'hui, vous aimerez davantage notre vallée, et que vous ne brûlerez plus du désir de vous évader ?…

O'Brien regarda le Français avec surprise :

— Oui, avoua Jacques avec franchise. J'avais une telle impression de mon inutilité !… Maintenant que j'ai un rôle à remplir, je ne m'ennuierai certainement plus.

— J'en suis sûr, dit O'Brien. Vous vous habituerez à cette vie douce, calme et sans surprises.



— Et j'essaierai, continua Jacques, de changer la mentalité de quelques colons, qui se plaignent de leur sort.

Les yeux du savant exprimèrent une surprise ingénue.

— Quoi ?… il y a ici des gens malheureux ?…

— Pas réellement malheureux, précisa Jacques, mais assez mécontents…

— Ils le seraient partout, coupa Milton. Vous parlez sans doute de Grouillard, de Brown, et de quelques autres coquins ?

— Oui, dit Jacques.

— Ils sont bien peu dignes d'intérêt !…

— Pardon, Fred, répondit O'Brien. Tous nos colons sont, au même titre, dignes d'intérêt. C'est à nous à leur rendre l'existence supportable.

Milton fit un geste d'agacement.

— Utopie !… murmura-t-il. Il y aura toujours des mécontents… ne serait-ce que l'aviateur que nous gardons prisonnier contre son gré.

Une soudaine tristesse voila les traits du vieillard :

— Je regrette d'être obligé de lui faire violence… S'il me donnait sa parole d'honneur de ne jamais révéler l'existence de notre vallée, je le laisserais volontiers s'envoler.

— Sa parole d'honneur ne me suffit pas, riposta Milton. Je préfère le garder parmi nous, c'est plus prudent.

Patrick O'Brien soupira :

— Puisqu'il le faut…

Jacques écoutait cette discussion avec curiosité. Il comprenait quelle influence l'Anglais exerçait sur le savant, excellent homme, mais impressionnable à l'excès, et à peu près dépourvu de volonté.

— Puisque vous me faites l'honneur de m'admettre dans votre conseil, dit-il, je crois bon de vous faire part d'une ob-

servation personnelle… Quelque chose d'anormal se passe dans la vallée…

— Quoi donc ?…

— Je l'ignore, mais les esprits sont surexcités. Dès que les hommes sont libres, ils se réunissent pour palabrer…

— Sur quel sujet ?

— Je l'ignore également. La nuit dernière, ils ont discuté jusqu'à une heure du matin…

O'Brien se tourna vers Fred Milton.

— Votre opinion ?…

— Mon opinion, dit l'Anglais, c'est que tout est dans l'ordre le plus parfait…

— Tel n'est pas mon avis, dit Jacques.

— Il est facile de vous convaincre, poursuivit Milton. Nous avons quelques agents de renseignements parmi les colons.

Et comme Jacques ne comprenait pas :

— Oui, des mouchards, si vous préférez… Cela répugne à votre délicatesse ?…

— Cela ne me cause aucun plaisir, fit Jacques, mais je comprends l'utilité de pareils espions…

— C'est heureux !… ricana l'Anglais. Justement, Winkle vient d'apporter du bois, c'est le moment de l'interroger.

Deux minutes après, il revenait en compagnie d'un homme qui, au premier coup d'œil, déplut à Jacques.

Le nouveau venu roulait entre ses doigts son chapeau de paille grossière. Il baissait la tête, et ne regardait jamais en face ses interlocuteurs. Il avait bien une figure de traître.

— Bonjour, Winkle, commença Patrick O'Brien avec bonté.

— … Jour, M'sieur, répondit Winkle d'une voix rauque.

Fred Milton, pour mener l'interrogatoire, se substitua au savant.

— Qu'y a-t-il de nouveau ?…

— Rien, m'sieu…

— Pourquoi tes camarades sont-ils si bavards en ce moment ? Pourquoi tiennent-ils de si nombreuses conférences ?…

Winkle hésita imperceptiblement :

— Pour rien, m'sieu…

— Prépareraient-ils une révolte ?… précisa Jacques.

Winkle loucha vers le Français :

— Non, m'sieu.

— Écoute, fit Milton, incisif. Tu tiens à ta peau, n'est-ce pas ?…

— Oui, m'sieu.

— Eh bien ! si tu nous caches la vérité, si tu nous trahis, ta peau ne vaudra pas cher…

Cette fois l'hésitation de Winkle fut un peu plus longue, mais il déclara :

— J’trahis pas, m’sieu… Si j’dis qu’c’est rien, c’est qu’c’est rien… Quand y a rien, on est bien forcé d’dire qu’y a rien… Moi, j’dis sans mentir, m’sieur, qu’y a rien…

Ses affirmations parurent à Jacques trop véhémentes pour être sincères, mais il jugea inutile d’insister. D’ailleurs, Fred Milton congédiait l’espion.

— Allez, Winkle !…

Winkle salua obséquieusement, décocha à Jacques un coup d’œil hypocrite et s’en fut en roulant les épaules comme un matelot fraîchement débarqué.

L’Anglais conclut :

— Vous voyez que j’avais raison… Tout est d’une tranquillité absolue dans la vallée.

— Tant mieux, se réjouit Patrick O’Brien.

— Au surplus, nota Milton, nous avons à notre disposition les moyens de réduire toute espèce de révolte…

— Ne parlez pas de cela !… s’écria le vieillard. Je serais désespéré s’il fallait sévir contre ceux que j’ai voulu rendre heureux, loin de la civilisation...

Ils se séparèrent quelques minutes après. Milton accompagna Jacques sur la route, mais ils n’échangèrent pas une syllabe, et leur poignée de main ne fut pas chaleureuse.

— À bientôt, dit simplement l’Anglais.

— Au revoir, répondit Jacques.

Une fois seul, il réfléchit à sa nouvelle situation.

« Je la dois sûrement à miss Lilian, pensait-il. C'est elle qui a fait pression sur son père, et qui m'a imposé à ce Milton que je déteste…

« Me voilà condamné à rester dans cette vallée jusqu'à ma mort… Hier, cette perspective m'aurait paru inadmissible ; aujourd'hui, elle ne m'effraie point… Après tout, pourquoi ne trouverais-je pas ici le bonheur ?… »

Il en était là de ses réflexions, quand un homme se dressa devant lui. C'était Nagary qui sortait d'un fourré.

— Ah ! te voilà ? fit amicalement Jacques. Je croyais avoir perdu mon surveillant.

— Moi pas surveillant ! protesta l'Australien. Toi chef… moi garder toi… moi me faire tuer pour toi…

— Je n'en demande pas tant, dit gaiement le jeune Français… On t'a donc informé de mon nouveau grade ?…

Nagary s'inclina respectueusement :

— Qui t'a mis au courant ?…

— Miss Lilian.

Le cœur de Jacques battit plus vite.

— Que t'a-t-elle dit ?…

— De veiller sur toi…

Le jeune homme sourit.

— Pour l'instant, je ne cours aucun danger… Mais j'ai besoin de toi pour tirer au clair une affaire qui me paraît louche. Nagary, je t'attends chez moi à la tombée de la nuit… je te donnerai une mission de confiance.

Nagary fut fidèle au rendez-vous. Au crépuscule, il rejoignit Jacques pour recevoir ses instructions.

— J'ai remarqué, dit Jacques, qu'une certaine agitation règne dans la colonie… Je voudrais savoir pourquoi les gens se réunissent si souvent, et de quoi ils discutent tous les jours. C'est l'heure à laquelle tout le monde a fini son travail, ils vont sûrement se retrouver… Tâche de savoir quel sujet les passionne ainsi… As-tu compris, Nagary ?…

— Oui, maître.

Silencieux, Nagary se glissa hors du bungalow et disparut comme une ombre.

Le dîner de Jacques fut rapide. C'est à peine s'il écouta le prolixe Lecrapon, tout fier de sa journée.

— Mon cher Jacques, nasillait-il, je suis en train de fonder une collection qui donnera la jaunisse à mes honorables confrères… Aujourd'hui encore, j'ai découvert trois variétés de lépidoptères qui, j'en suis sûr, n'ont jamais été décrites jusqu'à ce jour…

— Mais, objecta le jeune homme, vos honorables confrères n'en sauront rien du tout, puisque nous avons perdu pour toujours le contact avec le monde des savants… comme avec toute l'espèce humaine…

Lecrapon se tira le nez d'un air soucieux.

— Je confesse, dit-il, que cette considération enlève un peu d'intérêt à mes découvertes… ; mais un bon conservateur de musée pense à ses vitrines, et non aux gens qui les regardent. Pour l'instant je ne m'occupe que de constituer ma collection. On verra plus tard pour le reste…

Il faisait nuit noire quand reparut Nagary. Jacques l'entraîna sous l'auvent de la galerie qui entourait le bungalow…

— Eh bien ! que se passe-t-il ?…

— Blancs réunis hors du village, expliqua l'Australien. Eux parler, moi approcher tout doucement…

— Qu'as-tu entendu ?…

Nagary esquissa un geste navré :

— Moi pas comprendre… Mais moi amener toi tout près, et toi comprendre…

— C'est, en effet, la meilleure solution…

Jacques, sans même avertir Lecrapon de son départ, partit derrière Nagary.

L'Australien, abandonnant la route, longea une épaisse haie de tamaris. Il marchait rapidement, d'un pas souple, sans faire le moindre bruit. Jacques le suivait de son mieux, en observant le silence.

Ils parvinrent ainsi près d'un massif d'azalées géantes. Un murmure de voix passionnées arrivait jusqu'à eux. Nagary posa l'index sur ses lèvres et parcourut quelques mètres encore.

Jacques avança à son tour, mais une brindille craqua sous sa semelle. Aussitôt, il s'arrêta, mais dix secondes ne s'étaient pas écoulées, que le point rouge d'une cigarette brillait à trois pas de lui.

— Qui va là ?… demanda-t-on.

Nagary s'éclipsa en rampant. Comprenant qu'il était découvert, Jacques s'avança hardiment.

— C'est moi, dit-il, exposant son visage à la clarté lunaire.



Il se trouva devant Grouillard qui le fixait d'un air goguenard.

— Ah ! bon… dit l'ancien forçat. Je vous ai entendu venir, car j'ai l'oreille fine… Vous vous promenez ?

— Oui, répondit Jacques. Je jouis de cette belle nuit…

— C'est comme nous, reprit Grouillard. Nous sommes là quelques-uns… Voulez-vous fumer une cigarette avec nous ?…

— Merci, je rentre… Au revoir, Grouillard…

— Bonsoir…

Le bagnard le rappela :

— M'sieu Lecrapon ne vous a rien raconté ?…

— Que voulez-vous qu'il me raconte ?…

— Oh ! rien… à propos de ses papillons…

Tout en marchant, Jacques se demandait :

— Pourquoi diable me parle-t-il de Lecrapon ?…

# CHAPITRE XIII

# LA RUPTURE

La matinée du lendemain se passa tranquillement, chacun alla à son travail comme de coutume, et Jacques se promenant d'une exploitation à l'autre ne vit rien qui méritât de retenir son attention.

— Me serais-je trompé ? se demanda-t-il.

Mais il lui suffisait de se rappeler la réunion du soir précédent, l'air goguenard de Grouillard, le silence méfiant gardé par le groupe des colons quand il s'en était approché, pour être bien convaincu qu'il y avait quelque chose, et même quelque chose de sérieux.

Pour étrenner ses fonctions de membre du conseil de la Sunbeam Valley, il résolut, dans l'après-midi, d'aller faire une visite à Bransfield. Il n'avait pas le pouvoir de modifier le régime auquel était soumis l'aviateur, mais il désirait lui montrer l'intérêt qu'il lui portait et se renseigner sur lui aussi complètement que possible, ne fût-ce que pour avoir de meilleurs arguments à faire valoir en sa faveur.

En se rendant chez Bransfield, Jacques passa à côté de l'usine électrique : une demi-douzaine d'hommes

s'affairaient autour des hangars ; un contremaître de haute taille, aux grosses moustaches rousses, les dirigeait. L'air dont il salua Jacques de Saint-Maigrat montra qu'il était au courant de sa nouvelle dignité.

— Tout va bien, Morris ? lui demanda Jacques.

— Très bien ! répondit le contremaître. Ce n'est pas que le travail manque, mais les gens le font de bon cœur.

— Vous avez une bonne équipe ? demanda le jeune homme.

— La meilleure de la vallée, heureusement !

Un géant blond aux yeux pâles passait justement près d'eux. À un coup d'œil interrogateur de Jacques, Morris répondit :

— Celui-là, c'est Terepoff, un Russe que j'ai ramassé plus mort que vif, venant je ne sais d'où. Il est dévoué comme un chien, et, depuis quatre ans qu'il est ici, j'en ai fait un électricien fort convenable.

— Et les autres ? demanda Jacques.

— De braves gens, répondit le contremaître, qui font consciencieusement leur affaire ; mais je suis obligé de les surveiller sans cesse, car ils ne connaissent pas grand'chose aux installations électriques, et il suffirait d'une maladresse pour causer, ici, des avaries à peu près impossibles à réparer.

Une jeune femme passa, portant un panier plein de fruits et de légumes.

— Ma femme, présenta Morris. Elle vient d'être souffrante quelques jours, mais miss Lilian l'a si bien soignée qu'elle s'est remise rapidement.

Comme Jacques lui demandait si elle se trouvait bien dans la Sunbeam Valley, la jeune femme répondit :

— Je ne souhaite que d'y rester toute ma vie. Qu'irais-je chercher ailleurs ?

— Ce sont des sages, se disait Jacques, après avoir pris congé et en se dirigeant vers la maison de Bransfield. Pourquoi tous les autres n'ont-ils pas le même bon sens ?

L'aviateur se promenait dans son salon comme un ours en cage. Dès qu'il eut reconnu son visiteur, il lui demanda :

— Eh bien ! jusqu'à quand resterai-je ici ? Ne va-t-on pas me rendre mon avion ?…

— Je ne crois pas, répondit Jacques, que ce soit tout de suite, mais j'espère qu'on ne vous gardera pas de force, si vous avez réellement le désir de vous en aller…

— Le désir ! s'écria l'Américain, dites le besoin !… Comment voulez-vous que je reste de plein gré dans une prison, quelle qu'elle soit ?…

Jacques, ne pouvant lui donner tort, s'abstint de répondre.

Bransfield reprit :

— Et mon avion ? Qu'en a-t-on fait ?

— Je n'ai pas pensé à m'en informer, dit Jacques, mais je vais le faire. Il ne peut pas être loin.

Ils causèrent quelques instants, puis Jacques se retira.

— Je compte, dit-il, en tendant la main à l'aviateur, que nous serons de bons amis. Considérez-moi, en tout cas, comme votre allié. Je vous promets d'employer toute mon influence à faciliter votre départ.

En revenant à son bungalow, Jacques longea les champs de ses voisins, Brown et Turri. Chez Brown, on ne voyait personne ; l'Italien, au contraire, était occupé avec sa femme à retourner la terre d'un carré où il voulait semer des graines.

En passant près d'eux, Jacques leur souhaita gaiement le bonjour. Turri leva la tête, répondit au salut avec politesse, puis sembla consulter sa femme du regard. Celle-ci ayant fait un geste d'approbation, il posa sa bêche et à demi-voix :

— Monsieur, pourrais-je vous dire un mot ?

— Certes, répondit le jeune homme.

— Vous savez ce qui se prépare ?

— Non, fit Jacques. De quoi s'agit-il ?

— De la réunion d'hier soir.

— Vous y étiez ? demanda le jeune homme.

— On m'avait convoqué, mais je n'y suis pas allé… Je n'aime pas ceux qui l'ont mise en train…

Et, d'un geste de tête, il indiqua la direction des terrains de Brown et de Grouillard.

— Eh bien ! dit Jacques, que s'y est-il passé ? Ont-ils décidé quelque chose ? Savez-vous du moins quel était le sujet de la réunion ?

— Cela oui, je le sais…

— Eh bien ?…

— Vous ne le savez pas ? demanda l'Italien d'un air surpris.

— Mais non ! fit Jacques impatienté. Comment le saurais-je ?

— Pourtant, fit Turri, c'est votre ami, le chercheur de papillons, qui a trouvé l'or.

— L'or ?… répéta Jacques, abasourdi.

— Oui, le filon où il y a des pépites plus grosses que le poing ; on m'en a montré une.

— Et c'est mon ami, Lecrapon, qui les a découvertes ?

— C'est ce qu'on m'a dit, dit l'Italien.

— Je l'ignorais, répliqua Jacques… Mais quel est le résultat ? En quoi cela peut-il intéresser les colons de ramasser des pépites, fussent-elles grosses comme la tête ? Qu'en feraient-ils à la Sunbeam Valley ?

— Aussi, fit Turri, comptent-ils aller s'en servir ailleurs… Ce n'est pas pour rien qu'ils ont été chercheurs d'or, presque tous, pendant de nombreuses années. Les pépites sont, paraît-il, d'une grosseur extraordinaire, et ils n'ont même pas besoin de machines pour séparer de gros morceaux d'or… Ils ont l'intention de partir dès qu'ils en auront amassé une quantité suffisante…

— Et ils ont essayé de vous entraîner ?

— Oui, répondit l'Italien. Mais ils n'y ont pas réussi. Je reste avec ma femme et mes enfants. Rien ne me fera quitter cette vallée où j'ai trouvé la paix et le bonheur.

Sa femme, qui l'écoutait, fit un signe d'assentiment.

Jacques, qui deux jours auparavant ne supportait qu'avec peine le séjour de la vallée, fut surpris de s'entendre dire, d'un ton pénétré :

— Vous avez raison ! Ce bonheur-là vaut mieux que tout l'or du monde.

Puis il reprit :

— Quand veulent-ils mettre leur projet à exécution ?



— Je ne crois pas que cela tarde beaucoup, fit Turri… Il faut cependant qu'ils extraient leur or ; mais je vous avertis parce que certains d'entre eux sont capables d'employer tous les moyens… – et il insista sur le mot : tous – pour arriver à leurs fins…

— Merci, Turri, dit Jacques gravement. Nous tiendrons compte de votre avertissement.

En rentrant au bungalow, le jeune homme trouva Lecrapon qui l'attendait.

— Je meurs de faim ! s'écria l'ex-précepteur, du plus loin qu'il le vit. J'ai fait au moins vingt-cinq kilomètres dans l'après-midi, et je t'attendais avec impatience.

— Si pressé que vous soyez, répondit Jacques, vous allez pouvoir me parler de vos découvertes sensationnelles ?

— Oui, certes, fit Lecrapon, mais je n'en parlerai qu'à table…

Quand ils furent assis, Lecrapon interrogea :

— Est-ce que par hasard tu t'intéresserais maintenant à la zoologie ou à la botanique ? J'en serais ravi !… Car c'est presque une souffrance pour moi de ne pouvoir communiquer à personne les observations étonnantes que je fais !… Figure-toi qu'aujourd'hui…

— Vous me direz cela ensuite, répondit Jacques. Ce n'est pas ce que vous avez trouvé aujourd'hui qui m'intéresse, et je ne m'occupe ni d'insectes, ni de plantes…

— Oh ! fit Lecrapon, d'un air réprobateur.

— Mais vous-même, reprit Jacques, vous vous occupez de bien autre chose… Ce n'est pas moi, je pense, qui ai fait la trouvaille dont toute la vallée est révolutionnée !

Lecrapon ouvrit de grands yeux :

— Quelle trouvaille ?…

— Eh ! fit Jacques impatienté, celle que vous avez faite au pied de la montagne ! Celle d'une mine d'or !

— Ah ! on t'a parlé de cette histoire ?

— On ne parle pas d'autre chose !

— Pourtant, ce n'est guère important… J'ai reconnu des filons d'or assez remarquables dans des roches de quartz où des colons étaient occupés à creuser l'autre jour, mais quel intérêt cela a-t-il ? Ici, l'or a moins de valeur que la terre glaise !

— C'est notre avis, fit Jacques, mais ce n'est pas celui de tout le monde ; et si vous attachez peu d'importance à votre découverte, les autres pensent tout autrement…, si bien qu'ils veulent lâcher la culture pour ramasser de l'or et l'emporter là où ils pourront, en échange, se procurer ce qui leur plaira.

— C'est stupide ! s'écria Lecrapon.

Jacques haussa les épaules :

— Stupide ou non, c'est leur volonté, et je crains qu'il ne soit difficile de leur démontrer qu'ils se trompent.

— Ma foi ! fit Lecrapon, j'avais oublié cette affaire, et j'avais de bonnes raisons pour cela !… Figure-toi que j'ai dé-

couvert une variété de lépidoptères qui présente des particularités totalement inconnues jusqu'à ce jour, ainsi…

Le savant parla longtemps, mais Jacques ne l'écoutait plus.

Le dîner à peine achevé, il se leva et annonça à Lecrapon son intention d'aller immédiatement voir O'Brien.

— Pourquoi donc ? s'écria l'ex-précepteur. Il ne se passe rien d'extraordinaire !

— Quand quelque chose d'extraordinaire se sera passé, dit Jacques, il sera peut-être trop tard. Écoutez le concert de la T.S.F. en attendant, je ne resterai pas longtemps.

La nuit était profonde, le calme le plus complet régnait dans la vallée.

Chez O'Brien, on lui dit que le maître reposait déjà. La lumière brillait dans le cadre d'une fenêtre ; sans doute indiquait-elle la chambre où miss Lilian passait sa soirée à lire ou à travailler à quelque ouvrage.

Jacques n'osa pas la déranger. Il se retira, un peu perplexe, puis réfléchit que le bungalow de Fred Milton était tout près. N'y avait-il pas intérêt à se concerter avec le jeune Anglais, puisque tous deux maintenant étaient mis sur le même pied comme conseillers d'O'Brien ?

Fred Milton, allongé dans un rocking-chair sous sa vérandah, fumait un cigare de l'air le plus tranquille du monde. Il se leva à l'arrivée de Jacques de Saint-Maigrat.

— Quel événement me vaut l'honneur de votre visite ? demanda-t-il. Vous ne m'avez pas habitué à vous voir à pareille heure.

Le ton dont il parlait était d'une parfaite correction, mais la cordialité y manquait, et Jacques sentit que Fred Milton était encore plus mécontent que surpris de sa venue insolite.

— Si je vous dérange, dit-il, c'est que j'ai cru nécessaire de vous mettre au courant.

— Vous croyez donc toujours à une révolte des colons ? demanda Milton, d'un air narquois. Il me semble vous avoir dit que cette crainte est chimérique, et que d'ailleurs nous avons les moyens de parer à toute éventualité.

— Je sais, fit Jacques ; mais je crois aussi qu'il est dans les intentions du maître de ne se servir de la force qu'à la dernière extrémité.

Un haussement d'épaules de Milton indiqua combien il désapprouvait cette mansuétude.

— Donc, poursuivit Jacques, il vaut mieux prévenir qu'être obligé de sévir. C'est pourquoi j'ai voulu vous avertir.

Et il raconta en quelques mots la découverte de la mine d'or et l'effet qu'elle avait produit sur les colons.

— Ce qui m'inquiète, dit-il en terminant, c'est qu'ils n'en parlent qu'avec mystère. Ils se préparent certainement à agir, et il serait dangereux de nous laisser prendre au dépourvu.

Milton se leva.

— Je pense, dit-il froidement, que vous grossissez démesurément des faits d'importance minime. Si vous êtes renseigné, je le suis aussi, et rien ne me permet de croire à l'imminence d'une révolte. Croyez-m'en, allez dormir paisi-

blement ; demain nous en reparlerons, si vous y tenez. Bonne nuit !

Jacques fit un geste d'impatience et se retira. Comme il s'approchait du bungalow qu'il occupait avec Lecrapon, il vit tout à coup une ombre sortir du buisson au bord du chemin. Il reconnut Nagary.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

Nagary répondit :

— Colons venus, voler fusils.

— Voler nos fusils ? répéta Jacques. Et tu n'as pas pu les en empêcher ?

Nagary baissa la tête d'un air honteux. Il s'agenouilla devant Jacques, inclina le front jusqu'à terre, et dit :

— Pardon… moi pas vu, entendu seulement… quand colons partaient, couru après… trop tard…

— Et Lecrapon ? demanda Jacques.

— « Tête pelée » a rien vu, rien entendu.

En effet, Lecrapon, plongé dans un excellent fauteuil, écoutait avec béatitude les harmonies tumultueuses qui sortaient du haut parleur de la T.S.F.

Jacques courut au fond du couloir central du bungalow, où les fusils étaient accrochés d'habitude ; leur râtelier était vide, et vide aussi la petite caisse de munitions qui se trouvait au-dessous.

Dans sa chambre, Jacques constata que son revolver était resté dans l'armoire où il avait coutume de le placer.

— Nous ne serons pas tout à fait désarmés, dit-il, mais ce vol a quelque chose de particulièrement inquiétant. Il faut que nous sachions si d'autres armes ont été enlevées de la même manière.

Ayant pris son revolver, Jacques sortit en laissant Lecrapon sous la garde de Nagary et alla tout droit au bungalow de Fred Milton.

— Comment, c'est encore vous ? demanda celui-ci d'un ton où ne subsistait plus aucune trace d'amabilité.

— C'est encore moi, dit Jacques. Voulez-vous regarder où sont vos fusils ?

— Mes deux fusils sont à leur râtelier, dit l'Anglais avec assurance.

— Vous en êtes sûr ? insista Jacques.

Fred Milton haussa les épaules.

— Je les y ai accrochés moi-même cet après-midi.

— Ce n'est pas une raison suffisante. Voulez-vous me faire le plaisir de vérifier s'ils sont toujours là ?

Fred Milton ouvrit une porte, tourna un commutateur ; la lumière électrique éclaira un râtelier aussi vide que celui du bungalow de Jacques.

— Eh bien ! dit celui-ci, on a volé vos fusils, ce soir même, comme on a volé les miens. C'est la bande de Grouillard, Brown et Cie qui a fait le coup. Ne croyez-vous pas maintenant qu'elle a des intentions dont nous devons nous méfier ?

Fred Milton, penaud, regardait alternativement Jacques et le râtelier vide.

— J'avoue que ceci mérite attention…

Et il appela :

— Vira !…

D'un pas rapide, il guida Jacques à travers le jardin obscur jusqu'à un petit bâtiment qui s'élevait tout près. C'était le logement de l'indigène attaché à son service.

— La porte est ouverte, murmura-t-il.

La lampe allumée éclaira, sur le sol, un homme solidement ligoté, un bâillon dans la bouche, et dont les yeux grands ouverts se tournaient vers les arrivants.



Le Français ayant sorti un couteau s'était déjà penché vers l'homme et commençait à couper ses liens.

— En bien ! qu'y a-t-il ? demanda Fred Milton. Qui est venu ?

— Colons, répondit l'Australien… quatre colons, précisa-t-il en ouvrant la main droite et repliant le pouce… Indigènes aussi… attaché moi, emporté fusils.

— Et tu n'as même pas pu crier ? demanda Milton.

— Pris par derrière, fit Vira, bâillon tout de suite.

Ses dents claquaient, et il semblait terrorisé par la présence des deux blancs qui, pensait-il, allaient le punir cruellement de sa négligence.

Mais ils n'y pensaient guère, et se regardaient avec anxiété.

— Alors, ils ont pris tous les fusils, constata Jacques...

— Non, répondit Milton. Il nous reste ceux d'un magasin de réserve dont ils ne soupçonnent pas l'existence, et où il y en a vingt.

— C'est égal, fit Jacques. Nous allons donc avoir affaire à forte partie…

Ils restèrent silencieux quelques instants.

— Je crois, reprit le jeune Français, que nous devons avertir O'Brien immédiatement.

— C'est mon avis, dit Milton.

Ils se rendirent ensemble au bungalow du maître.

— On n'est certainement pas venu chez lui, dit en chemin l'Anglais, car tout le monde sait qu'il n'a jamais voulu avoir une arme dans sa maison.

L'unique fenêtre éclairée découpait toujours son rectangle d'or dans la façade sombre. Milton ramassa quelques petits cailloux et les lança sur la vitre. Presque aussitôt la fenêtre s'ouvrit, et la forme de miss Lilian se découpa sur le fond lumineux.

— Nous voudrions parler à votre père, dit Milton. Il se passe des choses très graves, et il faut qu'il en soit instruit le plus tôt possible.

— Je vais le prévenir, répondit la jeune fille. Entrez dans le salon en attendant.

Les deux jeunes gens pénétrèrent dans la maison et s'assirent sans parler. Ils n'attendirent pas longtemps : au bout de quelques minutes la porte s'ouvrit et O'Brien, suivi de Lilian, pénétra dans la pièce.

Le vieillard avait sa sérénité habituelle, et c'est d'un ton parfaitement calme qu'il demanda :

— Que se passe-t-il ?

En quelques mots, Milton et Jacques de Saint-Maigrat lui dirent ce qu'ils savaient.

# CHAPITRE XIV

# LA SOIF DES RICHESSES

Patrick O'Brien, les mains au dos, se promenait pensivement autour de la table. Perdu dans sa triste rêverie, il semblait avoir oublié la présence de Jacques, de Milton et de Lilian, eux-mêmes songeurs et oppressés.

Le silence dura longtemps ; enfin, le vieillard croisa les bras et se demanda à haute voix :

— Que faire ?… que faire ?…

— Attendre, répondit flegmatiquement Fred Milton.

Miss Lilian parut s'éveiller :

— Attendre quoi ?…

— Le retour au bercail des brebis égarées. Les rebelles comprendront bientôt l'absurdité de leur projet.

— Je l'espère !… fit O'Brien.

Mais Jacques donna son avis :

— Vous vous trompez, je le crains. Les rebelles ne pensent qu'à la richesse. Ils ont perdu toute raison depuis qu'ils se croient millionnaires…

— À quoi leur servira cette fortune ?… dit O'Brien. N'ont-ils pas ici tout ce que l'or pourrait leur donner ?… du moins tout ce qui est vraiment utile ?

Cette question, tous se l'étaient déjà posée cent fois, sans y trouver de réponse satisfaisante.

— Ajoutez, dit Milton, qu'ils seront incapables de transporter cet or de l'autre côté du désert !…

— Cette impossibilité ne les arrête point, répondit Jacques. Ils sont persuadés qu'ils parviendront jusqu'à la côte.

— Insensés !… s'écria le vieillard. Pourquoi donner tant de prix à ces cailloux jaunes, qui ne valent pas plus que les autres pierres de la vallée !… En vérité, les animaux sont plus sages que les hommes !…

Miss Lilian murmura :

— Comment cela finira-t-il ?…

— Très bien, affirma Milton.

Et comme Jacques semblait sceptique, il insista :

— Oui, cela finira le mieux du monde !… La bande des révoltés, malgré ses armes, est incapable de pourvoir à sa subsistance.

— Tant pis, dit Jacques.

— Comment, tant pis ?…

— Parce que nous aurons bientôt à nous défendre de leurs attaques.

— Eh ! bien, reprit l'Anglais, nous sommes en mesure de leur donner une bonne leçon. Nous sommes assez nombreux pour résister, et assez forts, si le Maître veut, pour les anéantir.

— Cela, jamais !… déclara le vieillard. Je ne me résoudrai jamais à détruire ceux que j'ai voulu sauver !…

— Pourtant, s'ils menacent notre propre existence ?…

O'Brien regarda fixement l'Anglais :

— Jamais, vous m'entendez ?…

— Alors, dit Fred Milton, il n'y a plus qu'à faire ce que je vous conseillais en commençant : attendre…

Jacques compléta :

— Et nous tenir sur nos gardes, et aussi, grouper ceux qui restent fidèles.

— Je compte bien qu'il y en a beaucoup, dit O'Brien.

Miss Lilian parla alors :

— Il ne semble pas, dit-elle, que les révoltés nous en veuillent personnellement, puisqu'ils se sont contentés d'emporter des armes. Nous saurons bientôt à quel usage ils les destinent.

— Il faudrait savoir ce qu'ils font, dit Milton.

— Demain matin, fit Jacques, ils seront sûrement à la mine d'or. Je me propose d'y aller pour me rendre compte de la situation.

— Ils ne vous laisseront pas approcher, objecta la jeune fille.

— Aussi, je ferai en sorte de ne pas être vu.

— Ne vous exposez pas inutilement ! recommanda Patrick O'Brien. Quant à vous, reprit-il en s'adressant à Fred Milton, vous vérifierez si tous les services sont assurés, et vous ferez le compte des manquants.

Ils se séparèrent sans avoir pris d'autre détermination. Dans la nuit sombre, la Sunbeam Valley dormait paisiblement, et nul ne se fût douté qu'elle fût le théâtre d'une lutte déjà commencée.

Peu après le lever du soleil, Jacques partit avec Nagary. Son plan, très simple, était de faire un grand détour, de s'élever un peu sur les pentes de la montagne, et d'aller se poster au-dessus de la mine pour observer ce qui s'y passait.

L'Australien connaissait admirablement les lieux. Il marchait d'un pas élastique, et, en dépit de son excellente condition physique, Jacques avait de la peine à le suivre.

Nagary, se défilant derrière les buissons et les fourrés, longea les bords de la vallée en tournant le dos aux chercheurs d'or. Puis il s'engagea résolument sur la pente abrupte.

L'indigène avait le pied sûr comme une chèvre. Il sautait de rocher en rocher, et franchissait les éboulis sans jamais tâtonner. De temps à autre, dans les passages difficiles, il s'arrêtait pour attendre Jacques, mais ce dernier lui faisait signe de continuer.

Le Français ne se rendait plus compte du but de sa course. Bien qu'il ne fût pas sujet au vertige, il hésitait par-

fois en s'engageant sur les rampes dominant dangereusement le vide. Mais il surmontait rapidement son appréhension, et se tenait dans les traces de son guide.



Cette pénible randonnée dura deux heures. Enfin les deux hommes parvinrent sur une sorte de petite plate-forme d'une dizaine de mètres de côté. Nagary se retourna :

— Nous arrivés, dit-il à voix basse.

Il se coucha sur le sol et, à plat ventre, rampa vers l'extrémité de la plate-forme.

Jacques imita son sauvage compagnon, en multipliant les précautions pour ne pas faire de bruit.

Arrivé au bord, Nagary avança la tête, puis eut un sourire satisfait.

— Regarde !… fit-il.

Jacques obéit, allongeant le cou. Juste au-dessous de lui, à une cinquante de mètres à peine, s'étendait une sorte de camp dont il voyait tout l'ensemble.

Un affairement de ruche se manifestait autour du filon. Des colons maniaient avec ardeur la pioche et la pelle ; d'autres charriaient la terre et le quartz aurifère.



La tranchée, considérablement élargie et creusée, avait maintenant l'aspect d'une carrière. La roche, étincelante sous les rayons du soleil, indiquait l'extraordinaire richesse du gisement.

Un peu à l'écart, près de grossières cabanes hâtivement construites, plusieurs femmes surveillaient des marmites suspendues au-dessus de grands feux.

— Ils ont des vivres, pensa Jacques.

Il contempla ce spectacle pendant une dizaine de minutes, et aperçut, devant les huttes, une pyramide assez élevée, constituée par l'or extrait depuis le début des travaux.

Déjà, cette pyramide représentait une quantité et un poids considérables du métal précieux.

Nagary, indifférent à ce qui se passait dans le camp, s'était couché paresseusement et attendait le signal du retour.

Quand il eut bien vu les détails du tableau, Jacques se recula avec prudence.

— Partons, dit-il.

Le retour, aussi pénible que l'aller, eut lieu sans le moindre incident, et, un peu après midi, Jacques réintégrait son bungalow.

Le déjeuner expédié rapidement, il se rendit au bungalow d'O'Brien. Miss Lilian qui guettait son arrivée vint au-devant de lui dans le jardin.

— Eh ! bien ?… demanda-t-elle.

Jacques leva les épaules.

— Je n'ai rien de bien important à vous apprendre, dit-il ; mais ici ?…

— Ici, ce qui m'inquiète, c'est la santé de mon père ; il a reçu un véritable coup moral et je crains fort qu'il n'ait grand'peine à y résister.

— Il faut pourtant bien, dit Jacques, lui montrer toute la vérité. Nous n'avons pas le droit de lui cacher quoi que ce soit.

— Non, dit Lilian, il ne nous le pardonnerait pas. Venez…

Elle précéda le jeune homme dans le salon où se tenaient déjà, près d'O'Brien assis, Fred Hilton et le contremaître Morris.

En peu de mots, Jacques raconta son expédition de la matinée.

O'Brien fit un geste navré.

— Cette folie se prolonge, dit-il, et malheureusement elle a gagné beaucoup de nos hommes.

À une interrogation muette de Jacques, Milton répondit :

— Nous sommes à peu près cent cinquante hommes et femmes dans le Sunbeam Valley ; quatre-vingt-dix ont déserté leur travail ; soixante, dont une vingtaine de femmes, restent fidèles. En outre, ils ont avec eux une dizaine d'indigènes, et nous en avons plus de cent ; il est vrai que ceux-ci sont seulement armés de flèches et de sagaies, et que nous n'avons même pas assez de fusils pour tous les blancs…

Morris prit la parole :

— Pour le moment, dit-il, nous pouvons assurer à peu près tous les services. Puisque le soleil se charge de produire lui-même notre électricité, il n'y a, en somme, qu'à surveiller la charge des accumulateurs, le fonctionnement des machines frigorifiques et des pompes élévatoires. Je n'ai encore que peu de défections dans mon équipe, pour le moment du moins ; mais je crois prudent d'en prévoir, et de réduire au minimum les dépenses de courant, de façon à ne pas être obligé de mettre constamment toutes les batteries d'accumulateurs en circuit.

— C'est entendu, dit O'Brien, on arrêtera le fonctionnement de toutes les machines qui ne sont pas indispensables, et on réduira l'éclairage pour la nuit.

— Et du côté des rebelles, que comptez-vous faire ? demanda Jacques.

— Rien pour le moment, répondit le Maître, d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Jacques sortit avec Milton et Morris. Quand ils furent dehors, celui-ci demanda :

— Alors, on n'essaie même pas de ramener la bande des révoltés à l'obéissance ?

— Vous avez entendu le Maître, dit Milton. Il ne veut absolument pas se servir du moyen qu'il a à sa disposition… Ce moyen, continua-t-il en se tournant vers Jacques, je peux bien vous le révéler… De même que nous savons produire des ondes capables d'arrêter à distance la magnéto d'un moteur à pétrole – et vous avez vu que nous y réussissons fort bien – nous disposons également de rayons qui, concentrés à plusieurs centaines de mètres de leur point d'émission, y développent une telle chaleur que tout y brûle et que la poudre y fait explosion. Rien ne serait plus facile de diriger ces rayons sur le camp des rebelles ; lorsque trois ou quatre d'entre eux auraient été brûlés, tous les autres se soumettraient instantanément… Seulement le Maître ne veut pas employer cette arme actuellement, et je crains même qu'il ne se résolve pas à l'utiliser avant qu'il soit trop tard.

— Dommage, dit Morris, laconiquement.

Quant à Jacques, il s'abstint de toute appréciation. Personnellement, il eût été disposé à employer la manière forte

pour éviter de plus grands malheurs dans l'avenir, mais la noblesse des sentiments d'O'Brien ne lui échappait pas, et comme la responsabilité incombait uniquement au maître de la Sunbeam Valley, le rôle des autres consista uniquement à l'aider de tout leur pouvoir.

— Au fait, dit Milton, le Maître a parlé tout à l'heure de l'aviateur Bransfield. Il a dit qu'on pourrait le laisser libre s'il promettait seulement de ne pas se joindre aux révoltés. Voudriez-vous aller le lui dire ? Pendant ce temps, je vais m'occuper de distribuer à nos fidèles des armes qui nous restent.

Jacques accompagna Morris jusqu'à l'usine frigorifique et le quitta pour se rendre auprès de Bransfield, tout près de là. Il mit l'aviateur au courant des événements, sans rien lui en cacher, pensant que la franchise était le meilleur des arguments à l'égard d'un homme si évidemment loyal.

— Votre O'Brien n'a que ce qu'il mérite, dit l'aviateur. On ne fait pas le bonheur des gens malgré eux.

— Ceux qui sont ici y sont venus ou restés de leur plein gré, fit Jacques se servant inconsciemment de l'argument qu'on lui avait opposé à lui-même quelques jours auparavant. Vous êtes la seule exception !…

— Non, dit Bransfield. Ceux qui ont promis de demeurer dans la Sunbeam Valley ne savaient pas à quoi ils s'engageaient, et les conditions du contrat sont complètement modifiées par la découverte de la mine d'or.

— Je n'insiste pas, dit Jacques. Nous avons autre chose à faire qu'à discuter. Parlons de vous… Supposons que vous

soyez libre ; non point libre de repartir sur votre avion, car, cela, on ne vous le permettra que si vous jurez de ne divulguer à personne ce que vous avez vu ici ; mais libre d'aller, de venir, d'agir comme bon vous semble et de vous ranger dans l'un des deux partis ; que feriez-vous ?

Bransfield hésita un moment.

— Aujourd'hui, dit-il, je ne ferais rien, j'attendrais. Je comprends qu'O'Brien veuille retenir ses colons, et je comprends également que ceux-ci préfèrent s'en aller. Je me mettrai contre ceux qui seront les premiers à employer la force, et de préférence du côté du parti le plus faible.

Jacques se leva et lui serra la main.

— Vous êtes libre, dit-il, dans les conditions que je vous ai indiquées tout à l'heure. On vous donnera un fusil, je suis parfaitement tranquille sur l'emploi que vous en ferez.

Jacques rentra chez lui.

À neuf heures, l'électricité s'éteignit, conformément à la décision prise par O'Brien d'économiser le courant.

Jacques se coucha, mais le sommeil fuyait ses paupières. Lecrapon ronflait béatement, lui méditait.

— Ils sont hantés par le désir d'être riches, songeait-il. Ont-ils tort ?… Certes, le désert est difficile à franchir, mais s'ils parviennent à la côte, le destin leur sourira… Ils auront la fortune… le bonheur peut-être…

Il en était là de ses réflexions quand son attention fut attirée par un craquement de bois. Quelqu'un marchait dans la galerie qui faisait le tour du bungalow.

— Qui est-ce donc ?…

L'ombre d'un homme se dessina soudain dans l'encadrement de la fenêtre.

Jacques n'était pas aisément impressionnable. Il saisit le gros revolver qu'il gardait toujours sur sa table de chevet, traversa la chambre à pas de loup, et ouvrit brusquement la fenêtre.

— Qui va là ?… demanda-t-il.

Une voix répondit précipitamment :

— Ami !… ami !…

Jacques se pencha, et à la clarté de la lune, il reconnut son mystérieux visiteur.

— C'est vous, Grouillard ?…

— C'est moi, répondit l'ancien forçat. Comment ça va, m'sieu Jacques ?

— C'est à vous qu'il faut poser cette question… Vous avez abandonné vos camarades ?…

— Pas si bête !…

— Alors, que faites-vous ici ?…

— Je suis venu chercher quelques petites affaires, dit le bagnard de sa voix crapuleuse.

Et il désignait un ballot volumineux qu'il avait déposé à côté de lui sur le plancher de la galerie.

— Et, reprit-il, je veux en profiter pour vous offrir un bon petit conseil…



— Lequel ?…

— Celui de ne pas rôder autour de notre camp, comme vous l'avez fait aujourd'hui… Ce n'est pas toujours moi qui suis en sentinelle, et votre tête forme une cible magnifique au-dessus du rocher… Vous pourriez recevoir une balle en plein front, sans savoir d'où elle arrive… Ce serait dommage, car vous êtes un gentil garçon et un compatriote.

Jacques ne perdit pas son sang-froid et ne témoigna pas du moindre dépit.

— Je vous remercie, dit-il. La prochaine fois, je serai plus prudent.

— Vous vous ferez pincer quand même, fit Grouillard. D'ailleurs, à quoi bon nous espionner ?

— Simple curiosité.

— Nous travaillons, voilà tout… Nous ramassons de l'or…

— Vous en avez déjà pas mal.

— Pas encore assez. Nous en voulons cinquante kilos par personne, pour le premier voyage… Et puis nous reviendrons en chercher d'autre…

— Jamais vous ne franchirez le désert avec une pareille charge !…

— Ne vous en faites pas pour nous, dit le forçat. Si quelques-uns restent en route, tant pis pour eux… Mais ils ne seront pas nombreux, car la certitude de la fortune donne du cœur au ventre… Mais je ne suis pas ici pour blaguer… Je vais vous demander quelque chose…

— Parlez.

— Oui, je vous parle en ami… en copain… Je vous invite à changer de bord et à nous rejoindre… Cela m'ennuierait de vous laisser moisir ici… Suivez-nous, m'sieu Jacques.

— Vous êtes bien aimable, répliqua le jeune homme, mais j'ai fait mon choix. Je préfère rester.

— Vous avez tort, continua Grouillard. C'est une proposition honnête que je vous fais. Entre compatriotes, on doit se soutenir… Venez avec nous.

— Non, merci.

— Dans peu de temps, il y aura du grabuge !…

— Quel grabuge ?

— Je n'ai pas le droit de vous en raconter davantage… Si vous vous entêtez, je n'insiste pas… Bonsoir !…

Jacques lui demanda brusquement :

— Vous ne craignez pas que je vous empêche de repartir ?…

— Pas du tout ! déclara Grouillard. Je suis sûr que vous ne me vendrez pas… Et puis je ne suis pas timide… Si on m'attaquait, je ne prendrais pas des gants pour me défendre… Alors, c'est bien décidé, vous ne venez pas ?…

— Non, fit Jacques avec fermeté.

— Alors, au revoir.

— Adieu ! dit Jacques.

L'ancien forçat sauta en bas de la galerie.

— Non, non… au revoir !…

Et il s'enfonça dans la nuit bleue.

— Nous verrons bien !… pensa Jacques, préoccupé par cette menace.

Lecrapon ronflait toujours avec la même sérénité.

# CHAPITRE XV

# LES DÉCEPTIONS D'O'BRIEN

Les deux journées qui suivirent n'amenèrent aucun changement apparent dans la situation.

Les colons fidèles, moins inquiets qu'au début, se hasardaient à sortir du village et à vaquer à leurs occupations ordinaires. Mais malgré la distance à laquelle se tenaient les rebelles, ils n'osaient trop s'éloigner. Il leur semblait être mieux protégés, plus tranquilles, près du bungalow central.

O'Brien ne sortait plus guère de sa chambre où on l'entendait marcher de long en large, des heures et des heures, en murmurant des phrases qu'on ne comprenait pas. En quelques jours, il avait vieilli de dix ans.

Il ne demandait plus ce qui se passait, mais l'anxiété avec laquelle il regardait Milton et Jacques indiquait l'attention douloureuse qu'il portait aux événements.

Lecrapon continuait, comme par le passé, à herboriser et à chasser les papillons, jamais il n'avait été si heureux et si placide.

Jacques avait poussé quelques pointes de reconnaissance jusqu'en vue du camp des révoltés, il s'était même hardiment montré, sans déterminer aucune réaction.

Miss Lilian l'interrogea alors que Fred Milton venait de sortir :

— Cette situation va-t-elle s'éterniser ?…

— Malheureusement non, répondit Jacques.

— Que redoutez-vous ?…

— Que les rebelles manquent bientôt de vivres…

— Et alors ?…

— Ils essaieront de s'en procurer…

— En chassant ?…



— Ou bien en tentant un coup de main…

La jeune fille se tordit les mains :

— Que tout cela est donc terrible !… Ah ! les hommes sont trop méchants !…

— J'espère que nous serons avant peu débarrassés des mutins… Quand ils auront ramassé assez d'or, ils lèveront le camp.

Une détonation lointaine les fit sursauter. Spark et Frog poussèrent des aboiements farouches.

— Avez-vous entendu ?… demanda Jacques.

— Oui… répondit la jeune fille… Quelqu'un qui chasse, sans doute…

— Non, c'est derrière le village…

Une autre détonation, puis une troisième troublèrent le silence de la vallée.

— Vite !… cria Jacques. On attaque nos amis !…

Un Australien accourait, hors d'haleine.

— Kanguroos ! cria-t-il.

— Les kanguroos ? répéta Jacques qui ne comprenait pas.

— Oui… colons enlever troupeau…

On avait réuni tous les kanguroos domestiqués de la vallée dans un enclos où deux gardiens indigènes les surveillaient. C'était cet enclos que les rebelles venaient d'attaquer, évidemment pour se procurer des vivres frais.

Un fusil à la main, Jacques, Milton et une demi-douzaine de colons fidèles partirent au pas de course, se dirigeant vers l'endroit d'où étaient venues les détonations.

— Surtout, avait dit Jacques, restons groupés, et que personne ne tire sans ordre.

En quelques minutes, ils arrivèrent à l'enclos, mais ils le trouvèrent vide.

— Et l'autre gardien ? demanda Milton.

Celui qui était venu les prévenir inspectait les lieux. On l'entendit bientôt pousser un cri, et on le vit se pencher sur le sol. Les autres accoururent. L'homme s'était agenouillé auprès d'un corps inerte, celui de son camarade.

— Mort ? s'écria Milton.

Jacques qui s'était penché sur le corps fit un geste d'impuissance. Une marque rouge au front de l'homme montrait trop nettement qu'il n'y avait aucun espoir.

— C'est une victime du devoir, fit Jacques en se découvrant.

Et il pensa, sans le dire :

— Souhaitons que ce soit la dernière !

Quatre hommes prirent sur leurs épaules le malheureux gardien, et le funèbre cortège se dirigea vers le village.

À la suite de cette attaque, on tint un conseil de guerre où fut admis Bransfield.

L'Américain, en effet, fidèle à sa promesse, se rangeait avec ceux qui devaient le défendre.

Il demanda d’abord, cependant, où était son avion.

— Il est en sûreté, répondit Fred Milton, et en bon état. Je vous jure que personne n’y touchera, et je vous le montrerai dès que nous pourrons sortir de la vallée.

Patrick O’Brien était comme hébété, incapable d’émettre un avis quelconque. La bataille qui venait de se livrer lui semblait monstrueuse. Il balbutiait :

— Je ne comprends pas… je ne comprends pas…

Et, s’étreignant les tempes :

— Pourquoi ce sang ?… pourquoi ?…

Bransfield semblait réfléchir.

— Voulez-vous, dit-il, que j’essaie de vous amener du renfort ? Avec mon avion je serai à la côte en deux heures, et si une douzaine d’avions amenaient chacun trois ou quatre policiers bien armés, s’ils lançaient au besoin quelques bombes sur le camp des rebelles, tout serait immédiatement fini.

— Mais mon œuvre serait détruite ! s’écria O’Brien. Quand elle sera connue, elle disparaîtra. Non ! Plutôt la mort qu’une intervention extérieure… Mais, poursuivit-il après un instant de silence, ne puis-je pas encore ramener ces égarés dans le droit chemin ? Naguère, ils m’ont écouté… Ils savent que je n’ai jamais agi que dans leur intérêt.

Et, se levant brusquement :

— Je vais aller les voir, leur parler…

— Prenez garde, dit Jacques, en l'état d'excitation où ils sont maintenant.

— Je les crois capables de tout, dit Fred Milton, d'accord pour une fois avec le jeune Français. Du moins, permettez-nous de préparer derrière nous l'appareil aux rayons brûlants : votre parole aura plus de poids si elle est appuyée sur la force.

— Encore une fois, non ! dit O'Brien avec énergie. Je ne veux pas qu'on se serve de ces rayons, ni maintenant, ni plus tard. Et quant aux autres armes, j'admets leur usage pour notre défense, mais pour notre défense seulement. Faites seller un cheval.

— Permettez-moi, dit Jacques, de vous accompagner.

— Moi aussi, dit Milton.

— Si vous voulez, dit O'Brien.

Pendant le trajet, qu'ils firent au pas de leurs chevaux, le vieillard sembla plongé dans une profonde rêverie, et ses deux compagnons respectèrent son silence. Ils sentaient que dans l'esprit et le cœur d'O'Brien se livrait une lutte désespérée entre des sentiments contradictoires. La sauvegarde de l'œuvre qui avait occupé une longue période de sa vie lui imposait des devoirs certains. La justice voulait que les méchants fussent punis de leurs crimes, et surtout de celui qu'ils venaient de commettre en tuant un homme qui ne leur avait rien fait. Mais, d'autre part, O'Brien était bon. Incapable de faire le mal, il lui semblait impossible que d'autres pensassent autrement que lui, et, avant de les contraindre, il voulait avoir épuisé tous les moyens de persuasion…

Bientôt les trois cavaliers sortirent de la zone cultivée autour du village, et se trouvèrent en vue du camp des révoltés. Leur approche fut aussitôt signalée, des têtes se montrèrent au-dessus de la palissade. Mettant son cheval au trot, O'Brien s'approcha, après avoir fait signe à Jacques et à Milton de rester en arrière.

On le reconnut sans doute, car deux hommes sortirent de l'enceinte, le fusil à la main. O'Brien s'arrêta à quelques mètres d'eux.

— Je voudrais vous parler, dit-il.

L'un des deux hommes, en qui Jacques reconnut immédiatement Grouillard, répondit :

— Nous vous écoutons.

— Non, dit O'Brien, pas à vous seul. À tous. Je vous demande de réunir tous vos compagnons.

— Pourquoi faire ? dit Grouillard. Nous leur rapporterons bien ce que vous nous aurez dit.

— J'insiste, dit O'Brien. C'est à tous, hommes et femmes, que je veux m'adresser.

Une douzaine d'hommes, déjà sortis et se tenant derrière Grouillard, avaient entendu les paroles d'O'Brien. Grouillard, les ayant vus, répondit :

— Soit ! tout le monde va venir. Vous aurez cinq minutes pour essayer de les convaincre.

À son appel, les hommes, les femmes, quelques enfants même, sortirent en groupe compact.

Au premier rang se tenaient avec Grouillard les autres meneurs Brown et Burgos ; Winkle, l'ancien mouchard, se cachait derrière eux et n'osait pas lever les yeux. La plupart des autres regardaient sans antipathie le groupe formé par les trois cavaliers.

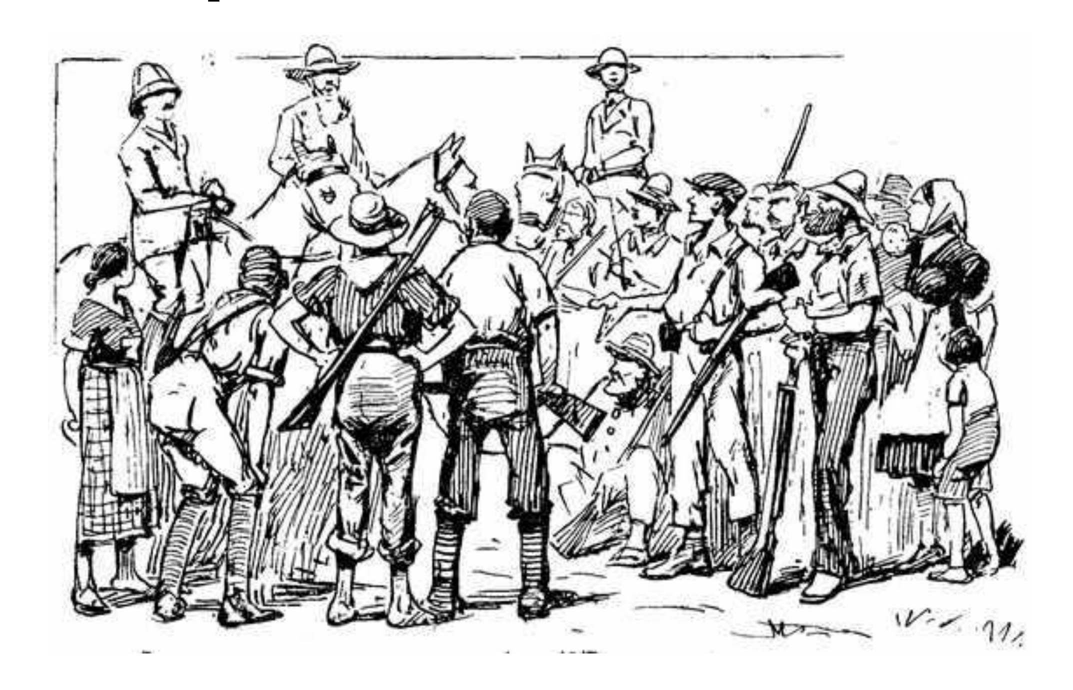
Mais les visages étaient fermés, les fronts têtus, et il était évident qu'O'Brien aurait grand'peine à les convaincre.

Il parla, cependant, dressé sur ses étriers pour mieux dominer l'assistance : sa barbe blanche, étalée sur sa poitrine, inspirait le respect.

Il parla d'une voix basse d'abord, qui s'échauffa graduellement. Il disait l'histoire de la Sunbeam Valley ; il rappelait les travaux si pénibles du début, la période de fatigues et de souffrances où peu à peu le travail des colons avait vaincu la nature hostile. Il disait la tranquillité de cette existence d'où les soucis matériels étaient exclus ; il vantait le calme et la sérénité d'esprit dont chacun pouvait jouir, et mettait en opposition la vie continuellement agitée, l'incertitude de l'avenir, qui étaient le lot des autres hommes. Cet or que les mutins s'obstinaient à extraire, que leur procurerait-il de vraiment utile, qu'ils ne pussent déjà avoir ? Ils se trompaient sur la valeur réelle de ce métal, valeur faite seulement de conventions, et inexistante pour les heureux habitants de la vallée. Enfin, dans une chaude péroraison, il les conviait à revenir au bercail, les assurant que tout était déjà oublié.

Jacques, qui observait les physionomies des auditeurs, avait constaté que peu à peu beaucoup s'étaient détendues ; certains gardaient les yeux fixes, comme obstinés à poursuivre un rêve lointain, mais d'autres laissaient voir l'attention profonde qu'ils donnaient aux paroles d'O'Brien. Et plusieurs, par l'expression de leurs regards et leur bouche

entr'ouverte, paraissaient sur le point de lui donner leur assentiment complet.



Grouillard sentit le danger, et dès qu'O'Brien se fut tu, il prit la parole à son tour :

— Assez de boniments, fit-il d'une voix forte. Le bonheur de votre vallée, nous en avons assez, nous en avons trop ! C'est un bonheur de bête ou de végétal. Nous voulons retourner là où il y a des hommes qui vivent pour de bon, et où l'or que nous amassons nous permettra d'acheter ce qui nous plaira. Nous ne voulons plus de vos prêches, ni de votre vie trop calme. Nous nous en irons !… S'il faut souffrir pour vivre ensuite, nous sommes prêts. Si quelques-uns restent en route, tant pis pour eux, les autres continueront. N'est-ce pas, mes amis ? acheva-t-il en se tournant vers la foule.

Une acclamation lui répondit, mêlée de cris : À bas O'Brien !

Jacques et Milton, en même temps, s'avancèrent à droite et à gauche du vieillard, pour le protéger.

— N’ayez pas peur, dit Grouillard, avec son accent faubourien. On ne lui fera pas de mal. Nous ne sommes pas des sauvages, mais nous savons ce que nous voulons, et maintenant vous le savez aussi. Vous n’avez plus qu’une chose à faire : vous en retourner chez vous.

O’Brien courba le front avec une profonde tristesse. Doucement Jacques prit son cheval par la bride, et tous trois, tournant le dos aux rebelles, silencieux maintenant, reprirent le chemin du village.

# CHAPITRE XVI

# L'ARRÊT DES MACHINES

Ce soir-là, Morris et l'aviateur Bransfield vinrent rejoindre Jacques et Fred Milton, qui, après le dîner, se promenaient de long en large dans le jardin d'O'Brien.

— Vous tombez bien, dit le jeune Français ; nous étions en train de nous demander si, après l'attaque de cet après-midi, nous ne devions pas commencer à prendre de sérieuses mesures de défense.

— C'est justement, dit Bransfield, le conseil que je me serais permis de vous donner. Maintenant que ces gens-là ont commencé à faire parler la poudre, je serais bien surpris s'ils ne continuaient pas.

— Le mieux, dit Fred Milton, serait de construire un blockhaus à côté de l'usine frigorifique, qui est l'endroit le plus important de la vallée.

— Précisément, dit Morris, c'est de l'usine frigorifique que je voulais vous parler. Je vais être obligé de l'arrêter.

— De l'arrêter ? s'écria Jacques.

— Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain. J'ai eu ce matin deux nouvelles défections dans mon personnel.

— Ne peut-on pas les remplacer ? demanda Jacques.

— Il y faudrait tout un apprentissage, fit le contremaître. Ces deux hommes étaient mes meilleurs ouvriers, et je ne vois pas le moyen de confier à des novices la surveillance d'une charge d'accumulateurs. De plus, les premiers qui ont manqué ne sont pas remplacés non plus. L'entretien des machines s'en ressent déjà ; dans les connexions des piles thermo-électriques, je commence à constater des défauts. Le voltage baisse, il va rapidement devenir impossible de faire fonctionner tous les appareils.

— Mais alors, dit Jacques, c'est la fin de tout !

Morris haussa les épaules.

— Je n'y peux rien, dit-il.

Puis il reprit :

— J'oubliais ! Avant les machines frigorifiques, il y a les élévatoires qu'on pourra stopper. Nous aurons encore de l'eau pour quelques jours.

— Eh bien ! dit Milton, cessez dès maintenant de pomper ; pour les frigorifiques, nous verrons demain matin.

Tous les indigènes furent rassemblés. On leur donna des outils et, sous la direction de Bransfield, qui, tout aviateur qu'il était, prétendit avoir des connaissances dans l'art des terrassements, ils commencèrent à creuser un fossé autour de l'usine. La terre qu'ils extrayaient forma un remblai que fortifièrent des pieux solidement plantés. À la fin de la jour-

née, une palissade couronnait le fossé sur la face sud, c'est-à-dire sur celle qui regardait vers le camp des rebelles.

On cessa le travail au coucher du soleil. Mais, dès le soir, Jacques et Milton furent d'accord pour que tous les colons restés fidèles vinssent se grouper dans les bungalows voisins de l'usine.

— Ainsi, dirent-ils, un coup de main sera impossible. L'un de nous restera en surveillance de manière à empêcher toute surprise.

Le tour de faction de Jacques commençait à quatre heures du matin. Il suffit à Bransfield, pour l'éveiller, de lui effleurer l'épaule.

— C'est l'heure ! dit-il.

Tout de suite lucide, Jacques endossa sa vareuse.

— Rien de nouveau ?

— Rien, dit laconiquement l'aviateur.

Jacques alla se poster sur un tertre d'où il avait une vue assez étendue.

La nuit était douce, le calme parfait. Pas un souffle d'air n'agitait les feuilles et aucun bruit ne se faisait entendre.

— Se peut-il, pensait le jeune homme, que la convoitise de quelques hommes vienne troubler cette tranquillité ?

Peu à peu, du côté de l'Orient, le ciel pâlit, les étoiles commencèrent à s'éteindre : le jour allait bientôt venir.

C'était l'heure où, d'habitude, l'homme de service à l'usine frigorifique mettait les machines en marche pour faire

naître la brise régulière, grâce à laquelle la vallée jouissait d'une température si régulière. Mais, ce matin-là, Jacques attendit vainement le souffle léger auquel il était habitué.

— Que se passe-t-il donc ? se demanda-t-il.

Tout à coup, un léger bruit de porte, un grincement de charnières éveilla l'attention de Jacques.

— Qui sort de si bonne heure ?… se demanda le jeune homme.

Sans prendre de précaution pour ne pas être entendu, il contourna la palissade.

Quatre hommes traversaient à grands pas un verger. Chacun portait un sac qui paraissait fort lourd, et avait son fusil en bandoulière.

— Où allez-vous, fit brusquement Jacques.

Ils s'arrêtèrent et firent front, mécontents d'être surpris.

— Où allez-vous ?… répéta Jacques.

Alors, le plus grand, en qui Jacques reconnut le géant russe Terepoff, répliqua :

— Où bon nous semble !…

Mais Jacques s'avança davantage :

— Je vous pose une question précise… Où allez-vous ?…

Terepoff, en un clin d'œil, jeta son sac à terre, et arma son fusil. Le geste avait été prompt, si inattendu, que Jacques n'eut pas le temps de se mettre en état de défense.



— Où nous allons ?… reprit l'homme. Rejoindre nos camarades. Et malheur à qui essaierait de nous empêcher de quitter cette prison !…

Ses yeux exprimaient une telle résolution que Jacques comprit qu'il ne fallait pas donner un ordre, mais faire de la diplomatie.

— Comment ?… fit-il avec douceur. Vous êtes assez fous pour rejoindre les rebelles ?…

— Oui, dit l'autre. Nous voulons de l'or, nous aussi.

— Insensés !…

— Insensés, peut-être, mais nous voulons risquer notre chance…

— Votre chance et votre vie !…

— Tant pis si nous laissons notre peau dans le scrub… Pour ce qu'elle vaut !…

— Savez-vous, reprit Jacques, que vous trahissez ?…

— Si vous voulez, ricana le Russe, appelez ça une trahison. Ça ne nous vexe pas… Mais nous n'avons pas le temps de bavarder…

Il commanda à ses trois compagnons :

— Partez, vous autres… Moi, je le tiens en respect… Quand vous aurez pris assez d'avance, je filerai à mon tour.

Jacques le regarda avec pitié :

— À quoi bon encore ?… Nous ne retenons personne de force. Partez, si tel est votre désir… Mais vous le regretterez…

— Tant pis pour nous !… dit Terepoff. J'ai votre parole ?

— Oui, répondit Jacques.

— Dans ce cas, adieu !…

Et reprenant leurs sacs, ils s'éloignèrent tous quatre.

Le sentiment de son impuissance écrasait le jeune Français. Que faire ? Ces hommes qui venaient de déserter à leur tour étaient mus par un désir contre lequel tous les raisonnements restaient vains. Tous les autres allaient-ils imiter leur exemple ?…

Cependant la chaleur augmentait. L'usine restait silencieuse.

Au moment où Jacques se disposait à aller demander à Morris la cause de cet arrêt, celui-ci parut.

— C’est bien ce que je craignais, dit-il ; encore quatre de mes ouvriers partis…

— Je les ai vus, dit Jacques. J’ai tenté de les persuader, mais j’y ai perdu ma peine.

— Eh bien, reprit Morris, il fera chaud, voilà tout.

Il fit très chaud, en effet. Les indigènes se mirent au travail avec courage pour continuer de construire l’enceinte fortifiée commencée la veille. Mais leurs fronts ruisselaient ; ils se fatiguaient rapidement et Jacques se rendit compte qu’il était impossible d’exiger d’eux un effort trop prolongé.

Cette brise éternelle qui venait brusquement de cesser, c’est à peine si on la remarquait d’ordinaire, mais sa disparition subite créait un malaise contre lequel les blancs ne réagissaient pas mieux que les Australiens.

Déjà les fleurs, dans le jardin de Morris, commençaient à se faner. Pendant toute la première moitié de l’après-midi, il fallut renoncer à faire travailler qui que ce fût. Assis dans l’ombre chaude du salon d’O’Brien, Jacques de Saint-Maigrat et Bransfield échangeaient de rares paroles. Lilian demeurait près de son père dont la torpeur l’inquiétait sérieusement. Quant à Lecrapon, il s’était plaint de la chaleur pendant le déjeuner, mais rien ne pouvait le distraire des travaux auxquels il s’était attelé, et, pour lui, l’arrêt des machines n’était qu’un incident désagréable.

Ses amis eussent bien voulu pouvoir en juger de la sorte.

Mais la situation leur apparaissait trop nettement sous son véritable jour, c’est-à-dire grave déjà, angoissante même, et peut-être tragique pour le lendemain.

— Combien faudrait-il de temps pour que la Sunbeam Valley redevînt le désert qu'elle avait été dix ans auparavant ?

À cette question, nul ne pouvait donner de réponse précise ; mais il était trop évident que le délai ne serait pas long et qu'il faudrait infiniment moins de temps pour détruire l'œuvre d'O'Brien qu'il n'en avait fallu pour l'édifier.

Vers quatre heures du soir, on reprit le travail de construction de la palissade. Jacques, accompagné de deux hommes, alla voir le petit lac dont le niveau commençait déjà à baisser.

La vallée avait encore son aspect ordinaire, mais sa végétation, en grande partie semblable à celle des pays tempérés, contrastait avec la lourde chaleur qui écrasait les êtres vivants.

À la fin du jour, les fortifications du camp étaient suffisantes pour arrêter une attaque. Mais la nuit s'écoula sans incidents. Les colons qui restaient groupés autour de Patrick O'Brien paraissaient vraiment fidèles, et l'on n'enregistra aucune nouvelle défection.

Vers le milieu de la matinée, alors que la chaleur devenait torride, une sentinelle donna l'alerte. Milton, Bransfield et Jacques se portèrent aussitôt derrière le remblai de terre.

— Il y a des hommes derrière ces massifs, déclara le guetteur.

Et il désignait des broussailles assez épaisses, à une soixantaine de mètres.

— Sont-ils nombreux ? demanda Jacques.

— Une demi-douzaine.

— Il ne s'agit donc pas d'une attaque, apprécia Milton.

Ils décidèrent d'attendre sans bouger. Impatient, Jacques se leva au-dessus du parapet.

— Que faites-vous ?… fit Bransfield en le tirant en arrière.

— Je veux savoir, répondit Jacques en agitant son mouchoir.

— Vous êtes fou !…

— Non, laissez-moi faire…

Et, les bras levés, il s'avança vers le buisson suspect.

Quand il fut tout près, un homme se leva et vint à sa rencontre.

— Ah ! c'est vous, Grouillard ?…

— Oui, c'est moi, dit le forçat.

— Que désirez-vous ?…

— Oh ! c'est bien simple. Nous voulons de l'eau.

— Vous n'en avez donc plus ?…

— Presque plus. Vous savez bien que vous avez coupé le courant aux pompes.

— Nullement ! protesta Jacques. C'est vous qui êtes responsables de l'arrêt des machines.

— C'est possible, grommela Grouillard. En tout cas, nous voulons de l'eau.

— Nous sommes disposés à vous en donner, déclara Jacques, conciliant.

— Si vous ne nous en donnez pas, nous sommes disposés à en prendre.

— Pourquoi menacer ainsi ? Nous ne demandons qu'à nous entendre !

— Alors, tant mieux !

— Mais je voudrais causer quelques instants avec vous.

Grouillard ricana :

— Vous voulez recommencer le sermon du père O'Brien ? Cela ne lui a guère réussi ; vous aurez encore moins de succès que lui.

— Non, dit Jacques ; je veux seulement vous mettre au courant de la situation.

— La situation ! répliqua le bagnard. Nous la connaissons fort bien.

— Alors vous savez que nous sommes tous condamnés à mourir de soif ?

— Pas tous, fit Grouillard ; nous nous en irons avant.

— Écoutez, fit Jacques, je vais vous proposer un marché.

Milton s'était approché de lui. Grouillard le regarda d'un air qui n'était rien moins qu'aimable.

— Et celui-là, dit-il en le montrant ; est-ce qu'il va aussi nous proposer quelque chose ?

Jacques fit comme s'il n'avait pas entendu.

— Nous pourrions, dit-il, vous faire des reproches, mais je sais que vous n'en tiendrez pas compte. J'aime mieux vous mettre en face de réalités tangibles. Vous avez décidé de partir, mais il est absurde de votre part, et complètement inutile en outre, de ruiner cette vallée sous le prétexte de la quitter plus tôt… J'admets que vous vouliez vous en aller, mais vous pouvez attendre un peu. Que chacun revienne à son poste ; on remettra les machines en marche, et en quelques jours tout redeviendra normal. Alors une équipe pourra s'employer à exploiter la mine et au bout de quelque temps, de deux ou trois mois au plus, ceux qui voudront s'en aller avec cet or seront libres de le faire… Que dites-vous de cela ?

Pendant ce discours, Burgos, sorti du buisson, était venu se placer auprès de Grouillard. Les deux révoltés se regardèrent d'un air indécis.

— On pourrait peut-être voir, fit lentement l'Espagnol.

— Bien entendu, dit Jacques, nous vous demanderons une garantie.

— Laquelle ? demanda Grouillard.

— La remise de vos armes.

— Ah ! non ! fit Burgos, qu'est-ce qui nous resterait ?

— Il vous resterait notre parole, dit Jacques. C'est une garantie qui vaut toutes les autres.

Les deux hommes se consultaient du regard, visiblement hésitants.

— Allons, fit Milton impatienté, vous n'êtes pas encore décidés ? Vous devriez pourtant vous rendre compte que nous vous faisons des concessions énormes, alors qu'il ne tiendrait qu'à nous de vous forcer tout de suite à obéir.

Grouillard se cabra.

— Vraiment ? fit-il, ironique.

— Et je ne sais pas, ajouta Milton d'un ton menaçant, ce qui me retient de vous le montrer tout de suite.



— Eh bien ! fit Grouillard, vous avez une jolie manière de persuader les gens ; et cela nous donne l'idée de ce que vous feriez, si nous avions la sottise de rendre nos armes…

Jacques essaya d'intervenir.

Je maintiens, dit-il, ce que je vous ai dit, et j'y engage formellement ma parole.

— Vous, dit Grouillard, je vous croirais ; mais celui-là, je n'ai aucune confiance en lui. Alors, comme vous n'êtes pas seul, il n'y a rien de fait… Je reviens à ma première question : voulez-vous, oui, ou non, nous donner de l'eau ?

— Nous le voulons, dit Jacques, si vous remettez vos armes et si vous reprenez tous le travail dans les conditions que je vous ai dites.

— Cela suffit, dit Grouillard. Nous partons… Au revoir, monsieur Jacques ! Vous aurez bientôt de nos nouvelles… Je regrette de ne pouvoir m'arranger avec vous, mais ce n'est pas plus votre faute que la mienne.

Les deux hommes s'éloignèrent tandis que Jacques et Milton revenaient vers le camp.

En les voyant, le visage de miss Lilian, qui exprimait l'inquiétude la plus vive, s'éclaira soudain.

— Ah ! fit-elle à Jacques. J'ai craint beaucoup en vous voyant demeurer si longtemps avec ces hommes, ils auraient pu vous faire un mauvais parti…

— Je ne le crois pas, répondit Jacques. Ils ont une conception de l'honneur qui n'est pas la nôtre, mais qui les empêcherait d'attaquer un parlementaire ou de manquer à leurs paroles… Seulement, ajouta-t-il en regardant Milton, pour se faire écouter d'eux, il faut leur inspirer confiance. Nous n'y avons malheureusement pas réussi.

Milton avait déjà froncé le sourcil en constatant que Lilian s'intéressait surtout au sort de Jacques. La réflexion de celui-ci acheva de le mécontenter.

— Dites donc que c'est ma faute, dit-il, d'un ton où perçait la colère.

— Je ne crois pas, dit Jacques poliment, que vous m'ayez beaucoup aidé.

— Je vous ai empêché, s'écria Milton, de nous engager tous et de faire une sottise irrémédiable… !

— Nous verrons, dit Jacques froidement, à qui l'avenir donnera raison.

# CHAPITRE XVII

# L'ALERTE

Chez les rebelles, la pénurie d'eau devait commencer à se faire réellement sentir. Sans doute, le précieux liquide manquait déjà complètement au pied de la montagne.

En effet, on vit plusieurs hommes creuser la boue de l'ancien lac, et essayer de remplir des récipients divers.

Miss Lilian observait ce manège avec une lorgnette.

— Pauvres gens !… fit-elle. Pourquoi ne pas leur permettre d'utiliser notre puits ?

— Jamais ! déclara Fred Milton plein de rancune.

La jeune fille insista :

— Nous avons peut-être tort de nous montrer intransigeants. La souffrance est mauvaise conseillère. Ces malheureux, torturés par la soif, se porteront bientôt aux pires excès.

— Le plus tôt sera le mieux !… fit l'Anglais.

Miss Lilian, comprenant que tout effort de persuasion serait inutile, se tut.

L'état d'O'Brien devenait tout à fait inquiétant, le vieillard avait subi une si forte secousse morale que son organisme ne semblait pas devoir y résister. Il ne parlait plus, il ne descendait plus dans son jardin, et, sans souffrir d'aucune douleur précise, il perdait visiblement de ses forces chaque jour. Sa volonté avait entièrement disparu. Jacques de Saint-Maigrat et Fred Milton avaient dû renoncer même à le tenir au courant des événements, car il semblait ne pas les entendre. C'était donc à eux que revenait la direction. Jacques, d'ailleurs, ne manquait pas d'inviter l'aviateur Bransfield et le contremaître Morris à donner leur avis.

Les effets du manque d'eau se faisaient sentir de plus en plus. Une seule machine élévatoire était maintenue en fonction, c'était celle qui, située à côté de l'usine frigorifique, était englobée dans l'enceinte à demi fortifiée qu'on venait de construire. Elle alimentait un grand réservoir qui suffisait largement aux besoins des colons demeurés fidèles.

Mais les vergers, les champs, les bois de la Sunbeam Valley ne recevaient plus l'irrigation qui les avait rendus si fertiles. Partout l'herbe jaunissait, les fleurs desséchées pendaient lamentablement sur leurs tiges, les feuilles perdaient leurs couleurs vives. On eût dit qu'un automne précoce était brusquement venu arrêter la végétation, et la chaleur tropicale, en faisant évaporer les dernières petites mares, achevait de transformer le tableau riant auquel on était habitué jadis.

On ne pouvait malheureusement rien faire pour modifier cette situation.

Morris et les trois ou quatre hommes qui restaient à ses ordres ne suffisaient pas à maintenir en bon état un assez grand nombre de piles thermo-électriques et

d'accumulateurs pour fournir la très grande puissance nécessaire au fonctionnement de l'une des machines frigorifiques. Le voltage disponible diminuait chaque jour et Milton dut même constater que ce voltage n'était plus assez grand pour faire marcher l'appareil protecteur des rayons brûlants, dont il n'avait pas perdu l'espoir de se servir pour ramener, par la force, les rebelles à la raison.

— Nous ne risquons pas, dit-il à Jacques, de désobéir aux ordres d'O'Brien ; nous voilà maintenant désarmés ou à peu près.

— Ce qui m'étonne, dit Jacques, c'est qu'ils ne se décident pas encore à partir. Qu'attendent-ils donc ? Ils doivent maintenant avoir extrait largement la quantité d'or qu'il leur est possible d'emporter…

Ce jour-là, dès le matin, les indigènes placés en sentinelles pour surveiller ce qui se passait dans le camp des mutins y signalèrent une grande activité. L'extraction du métal avait cessé, et l'on semblait faire des préparatifs de départ. Peu après, l'approche d'un groupe d'hommes et de chevaux fut signalée ; en tête, Grouillard tenait un lambeau d'étoffe blanche au-dessus de sa tête en guise de pavillon parlementaire.

— Que veulent-ils encore ? demanda Milton ; je ne sais ce qui me retient de leur envoyer quelques balles…

— N'oubliez pas, dit Jacques, qu'ils sont plus nombreux que nous et que nous avons intérêt à ne pas employer la force. Et puis, quels que soient leurs torts, j'avoue que j'ai pitié d'eux. Si nous pouvions arriver à une entente, j'en serais heureux.



— Que voulez-vous ? demanda Jacques.

— Voilà, dit Grouillard d'un ton décidé. D'abord, il nous faut de l'eau, de quoi remplir les récipients que nous avons apportés ; ensuite, nous allons savoir si vous êtes raisonnables…

Après un temps d'arrêt, il reprit :

— Vous avez un instrument qui ne vous sert pas ; c'est l'avion sur lequel ce monsieur – il désignait Bransfield – est arrivé. Prêtez-le-nous.

Fred Milton eut un rire insolent…

— Est-ce que vous avez la prétention, demanda-t-il, de vous improviser pilote ?

— Non, répondit Grouillard avec un grand calme, mais M. Bransfield nous emmènera…

— Vraiment ! fit Bransfield, amusé par cette prétention.

— Mais oui, fit Grouillard. C'est bien simple. Vous pouvez facilement emporter sur votre appareil un passager et une centaine de kilos d'or ; prenez-nous l'un après l'autre. Vous serez si largement payé, que jamais aucun voyage n'aura autant rapporté à un aviateur.

— J'espère bien, dit Milton en s'adressant à Bransfield et à Jacques, que vous n'allez pas prendre cette proposition au sérieux ?

— Certes, non ! dit l'aviateur.

Jacques prit la parole :

— Nous n'avons rien à retirer de ce que nous avions déjà dit : revenez dans vos maisons, reprenez le travail, remettez la vallée dans l'état où elle était, et nous faciliterons le départ de ceux qui voudront s'en aller ; sinon, vous agirez par vos propres moyens, comme vous croirez pouvoir le faire, et avec tous les risques dont vous vous rendez compte.

Tandis que se remplissaient les barriques chargées sur le dos des chevaux, Jacques observa les hommes qui accompagnaient Grouillard. Il constata qu'ils avaient maigri, que leurs traits étaient tirés et que leurs yeux fiévreux trahissaient la fatigue.

Ils ne sont pas dans de bonnes conditions pour affronter la traversée du désert, se dit-il.

Grouillard interrompit ses réflexions.

— Alors, dit-il, c'est bien vu, bien entendu, on ne veut pas nous mener à la côte ?

— Non, dit Jacques ; nous ne le pouvons pas.

— Vous le regretterez, fit le bagnard d'un ton menaçant.

Et ils reprirent le chemin de leur camp.

Le reste de la journée se passa sans incident. Et la nuit vint, superbe, mais sans lune. La lumière des étoiles baignait la vallée d'une clarté douce, insuffisante cependant pour permettre aux guetteurs une surveillance facile.

De fâcheux pressentiments tinrent Jacques longtemps éveillé… Toutefois, le silence du grand Désert australien finit par l'engourdir et il s'endormit d'un sommeil troublé de mauvais rêves.

Un peu après minuit un coup de feu – une détonation de browning – claqua au nord du camp, et fut immédiatement suivie d'un cri d'alarme !

— À moi !… à moi !…

Il y eut un bref moment d'affolement. Les colons, surpris, cherchaient leurs armes, s'agitaient et se bousculaient. Enfin, la voix de Jacques s'éleva :

— Chacun à son poste !… du calme !…

Et il alla rejoindre Fred Milton et Bransfield, qui s'efforçaient de voir ce qui se passait à l'extérieur.

— Qui a tiré ?… demanda Jacques.

— Notre sentinelle.

— Sur quoi ?…

— Sur deux ombres là, derrière ces arbres…

Ils se penchaient imprudemment au-dessus du remblai, mais n'apercevaient dans la plaine aucun être vivant.

— C'est peut-être une hallucination, conclut l'aviateur.

Mais la sentinelle protestait. Elle avait nettement distingué deux silhouettes, dans une direction qu'elle indiquait de façon très précise.

— Pourquoi ne pas aller nous rendre compte ?… proposa Fred Milton.

— C'est inutile et dangereux, apprécia Jacques. Si l'attaque est pour cette nuit, notre intérêt est de rester sur la défensive afin de conserver toutes nos forces intactes.

Un autre cri s'éleva de l'autre côté du camp…

— Alerte !…

— Oh ! oh !… fit Jacques. Cela menace d'être sérieux !…

Il n'avait pas achevé ces mots qu'une véritable salve fut tirée. Des balles sifflèrent, un gémissement de douleur prouva qu'une au moins avait porté.

Des clameurs sauvages retentirent hors du camp, à peu de distance de la tranchée.

— À l'assaut !… à l'assaut !…

Tout le monde se précipita vers le point menacé, pour s'opposer à l'invasion.

Les détonations se succédaient maintenant sans interruption. Les défenseurs tiraient au jugé, et probablement sans causer aucun dommage aux assaillants.

— Ménagez les munitions !… cria Jacques.

Une lueur rougeoyante fit soudain danser les ombres des combattants. C'était une torche qu'on venait de lancer pardessus le parapet.

— Ils sont donc bien près !… s'exclama Bransfield.

Les rebelles, en effet, avaient réussi à creuser quelques trous au pied même du glacis. De là, bien abrités, ils jetaient des brandons enflammés, dans l'intention de mettre le feu au camp. Pendant ce temps, d'autres tiraient sur ceux que les flammes éclairaient.

Tout à coup des abois furieux dominèrent le tumulte ; puis un chien poussa un hurlement d'angoisse, et, presque aussitôt, un cri de femme traversa la nuit :

— Au secours !… au secours !…

Jacques frissonna :

— Lilian !… Lilian !…

La manœuvre des assaillants avait été exécutée avec une habileté diabolique.

Pendant qu'un détachement esquissait au sud un simulacre d'attaque, et attirait sur ce point la totalité des défenseurs, le camp était silencieusement envahi par le nord.

Quand on s'aperçut de la chose il était trop tard. Les mutins étaient déjà en possession des chevaux qu'on entendait galoper.

Jacques, fou d'anxiété, heurta quelqu'un qui gémit :

— Ne me tuez pas !… je vous en supplie !…

Il secoua Lecrapon :

— Où est Lilian ?…

À quoi le précepteur répondit par une autre question :

— Mes collections ?… où sont mes collections ?…

Il fallut bientôt se rendre à l'évidence : miss Lilian avait disparu.

# CHAPITRE XVIII

# LA FUITE AU DÉSERT

Tous les assaillants s'étaient retirés, mais ils devaient rester dans les environs, car des coups de feu partaient encore de divers points de la palissade. Jacques constata que deux hommes seulement avaient reçu des blessures sans gravité. Puis il rétablit rapidement le réseau de sentinelles, et se remit à la recherche de Lilian. Si elle n'avait pas été enlevée, elle devait être sans doute auprès de son père. Le jeune homme courut donc vers la maison, mais, dans le couloir d'entrée, se heurta à Fred Milton qui sortait.

— Je vous cherchais, dit celui-ci. O'Brien vient de mourir !…

Cette nouvelle causa à Jacques une peine sincère, mais sa pensée resta ailleurs.

— Et miss Lilian ? demanda-t-il ; savez-vous où elle est ?

— Lisez, dit Milton, en lui tendant un papier.

S'approchant d'une lampe, Jacques déchiffra les gros caractères tracés par une main malhabile : « Nous emmenons la jeune fille comme otage. Nous ne lui ferons aucun mal si

vous ne nous attaquez pas. » Au-dessous, s'étalait la signature de Grouillard.

— Elle est prisonnière ! s'écria Jacques.

— Il faut la délivrer au plus tôt, fit Milton, d'un ton décidé. Je n'ai aucune confiance en la promesse de ce Grouillard.

— Je crois, dit Jacques, qu'il serait imprudent d'employer la force, du moins immédiatement. Mais il faut nous efforcer de savoir exactement où elle est et ce que font les rebelles.

— Nagary ! appela-t-il.

L'Australien surgit aussitôt.

— Tu étais donc tout près de moi ? lui demanda Jacques.

— Moi veiller sur toi, répondit Nagary.

— Eh bien, reprit le jeune homme, tu vas t'occuper maintenant de miss Lilian. Elle a été enlevée par Grouillard et les autres ; il s'agit de savoir ce qu'elle est devenue, et de venir me le dire dès le lever du jour.

Nagary fit un signe d'assentiment et disparut dans l'ombre aussi silencieusement qu'il en était sorti.

— Maintenant, dit Jacques, allons rendre nos derniers devoirs au maître.

Patrick O'Brien était allongé sur le lit où la mort l'avait surpris, sans souffrance, semblait-il. Son visage émacié était empreint d'une sérénité infinie, comme s'il eût pardonné, avant de mourir, à ceux dont la défection l'avait tué.

Bransfield vint rejoindre Jacques et Fred Milton, et tous trois, profondément émus, restèrent longtemps en contemplation devant ces traits immobiles, ce front magnifique et maintenant froid comme le marbre.

— C'était un homme de génie, murmura l'aviateur Bransfield, oubliant, à cet instant suprême, qu'O'Brien l'avait forcé de descendre et retenu prisonnier.

— Et un brave homme, compléta Jacques. Il est terrible de penser que l'enfant qu'il chérissait ne peut lui rendre les suprêmes devoirs, et qu'elle ne connaît même pas le malheur qui la frappe…

Fred Milton pleurait silencieusement. Son impassibilité ordinaire était tombée, il donnait libre cours à sa douleur.

— Je l'aimais comme un père, dit-il en essuyant ses yeux baignés de larmes.

Au dehors, on entendait le marteau de l'Italien Turri, qui, en hâte, confectionnait un cercueil de planches. Un chien hurlait lamentablement près de lui : c'était Frog, l'un des dingos de miss Lilian. L'autre, Spark, avait été tué d'une balle, sans doute en essayant de défendre sa maîtresse.

— Tu nous aideras à la sauver, dit Jacques à Frog en le caressant.

O'Brien fut couché dans sa bière, et, avant qu'on en fermât le couvercle, tous les colons restés fidèles vinrent saluer une dernière fois la dépouille mortelle du fondateur de la Sunbeam Valley.

Un peu avant l'aube, on célébra les obsèques. Elles furent simples, mais non sans grandeur.

Patrick O'Brien fut enterré dans le camp même, près du puits qu'il avait foré pour fertiliser le sol aride. Les jeunes gens avaient décidé de ne pas sortir des retranchements pour ne pas éveiller l'attention des rebelles, et pour leur laisser ignorer encore le décès du maître.

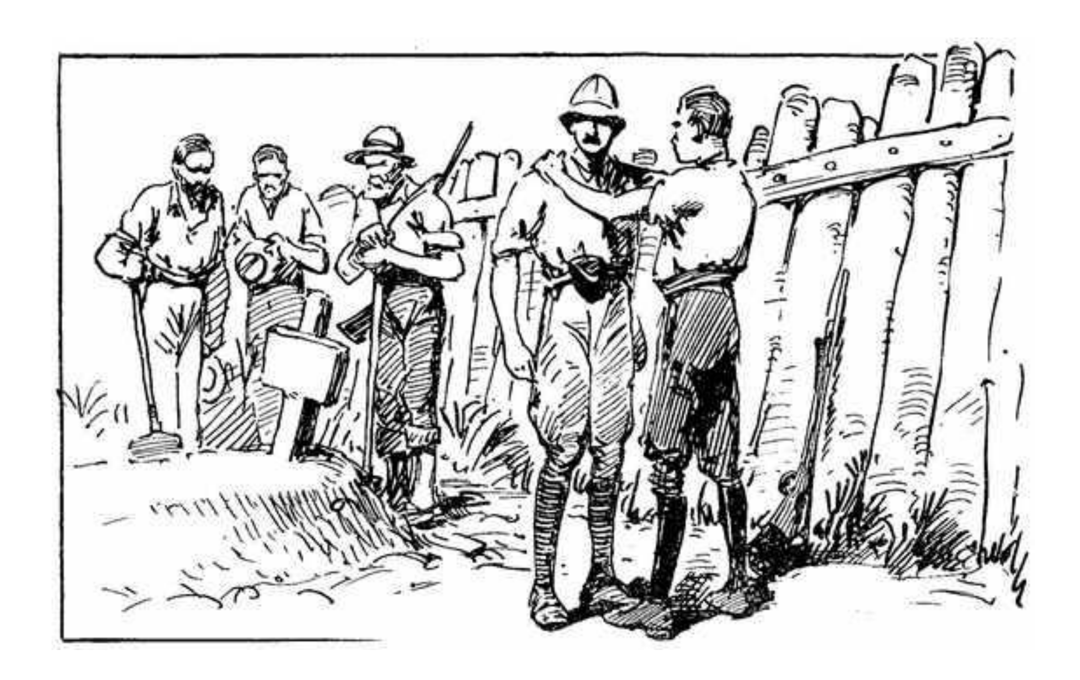
Les dernières fleurs que la chaleur n'eût pas encore fanées furent déposées sur la tombe. À une humble croix de bois, on cloua un écriteau où on lisait cette inscription :

Ci-gît
PATRICK O'BRIEN
Fondateur
de la Sunbeam Valley

*Requiescat in pace.*

Tous les colons s'agenouillèrent autour de la sépulture, et une prière fervente monta vers le ciel.

Le soleil, apparaissant au-dessus des monts, darda ses premiers rayons. On eût dit qu'il affirmait son invincible puissance, et qu'il triomphait des chétifs humains qui avaient tenté de lui ravir une partie de son domaine.



Quand la cérémonie fut terminée, Jacques posa la main sur l'épaule de Milton.

— Maintenant, dit-il, du courage !… Pensons à elle.

— Oui, répondit le jeune Anglais avec une sombre énergie. Nous la délivrerons ou nous mourrons !…

Jacques répéta solennellement :

— Nous la délivrerons ou nous mourrons !…

Mais, pour l'instant, ils ne pouvaient qu'attendre, il leur était interdit d'esquisser la moindre attaque contre les rebelles, sous peine de faire impitoyablement assassiner celle qu'ils voulaient sauver.

— Alerte !… cria soudain une sentinelle.

Un homme courait dans la plaine, et se dirigeait vers le camp en toute hâte.

— C'est Nagary, dit Jacques, qui avait la meilleure vue de tous.

— D’habitude, observa Milton avec inquiétude, il se cache pour rentrer comme pour sortir… Pourquoi ne prend-il plus aucune précaution ?

Nagary, hors d’haleine, expliqua tout de suite pourquoi il se dépêchait tant.

— Tout le monde parti !… annonça-t-il.

— Quoi ?… s’exclama Jacques. Ils ont franchi la montagne pendant la nuit ?…

— Non ! reprit Nagary. Eux connaître passage secret…



— Et miss Lilian ?… demanda Fred.

— Partie avec eux… emportée…

— L’avion ! s’écria Bransfield.

En effet, puisque tous les chevaux avaient été enlevés la nuit précédente, c'était le seul moyen dont ils disposassent pour gagner de vitesse les fugitifs.

— Où est-il ? demanda Jacques.

— Il est naturellement resté en dehors de la vallée, dit Milton. Je ne pouvais pas le faire passer par-dessus la montagne, mais il est tout près de la sortie du passage secret. Je vais vous y conduire.

Le chemin qu'ils devaient suivre passait auprès du camp abandonné par les rebelles. Ils en franchirent la porte demeurée ouverte, et constatèrent que ce camp était bien évacué, évidemment sans pensée de retour.

Les outils qui avaient servi à extraire l'or gisaient pêle-mêle dans les tranchées, et l'on voyait partout des morceaux du métal jaune ; sans aucun doute les mutins avaient emporté seulement les grosses pépites, laissant derrière eux celles qui avaient moins de valeur.

Les cadavres de deux chevaux morts avaient été abandonnés. Quant aux baraques, elles étaient à peu près vides, mais le désordre qui y régnait témoignait de la précipitation de ce départ nocturne.

— Combien d'entre eux atteindront la côte ? demanda Jacques.

— Combien reviendront ici en suppliant ? ajouta Milton.

Mais le temps pressait. Ils prirent la direction du passage secret, qui s'ouvrait au flanc de la montagne, entre deux hauts rochers.

Milton marchait en tête, et Jacques, le suivant, retrouva les impressions qu'il avait eues lors de son arrivée. Seulement, cette fois, il n'avait plus de bandeau sur les yeux. Moins d'un mois s'était écoulé depuis le jour de ce premier passage, qui lui paraissait si lointain, et tant de choses s'étaient passées dans l'intervalle !…

Des lampes allumées de loin en loin faisaient alterner la lumière avec l'ombre. Une fraîcheur agréable se répandait dans tout ce couloir où l'on voyait par endroit des traces d'humidité persistante.

— C'est ici, dit Bransfield, qu'il faudra revenir vivre pour échapper à la chaleur de la vallée.

Mais lui-même ne plaisantait qu'à contre-cœur. Non seulement il avait grande hâte de retrouver son avion, mais il voulait, lui aussi, contribuer à la délivrance de la jeune fille et était résolu à n'épargner aucune peine pour y arriver.

Ils sortirent du passage souterrain et retrouvèrent au dehors la clarté aveuglante en même temps que la chaleur torride.

— C'est près d'ici, dit Milton.

En effet, à deux cents mètres de là, derrière quelques grosses roches, l'avion reposait sur une plateforme assez large, à l'abri des vues du dehors. Ce fut avec un élan de joie que Bransfield se précipita vers l'appareil pour en passer une inspection rapide.

— Rien ne semble avoir souffert, dit-il ; mais pour partir, il faudra que l'on traîne l'avion jusqu'à un espace plus large, où il puisse rouler quelque temps avant de s'envoler.

— Nous ferons venir des hommes pour cela, dit Milton.

— Eh bien, dit l'aviateur, faites-les venir tout de suite, si vous voulez ; pendant ce temps, je vais essayer de mettre mon moteur en marche et vérifier si tout est en bon état.

— Pourrez-vous emporter un passager ? demanda Jacques.

— Très facilement, dit Bransfield.

— Voulez-vous me prendre ?

— Je le veux bien, mais n'oubliez pas que l'avion ne dispose d'aucune arme ; il fera un excellent éclaireur sans pouvoir remplir d'autre rôle. Je crois donc préférable que l'avion aille à la poursuite des fugitifs et guide jusqu'à eux le groupe qui devra les attaquer.

— Soit, dit Jacques ; Milton et moi nous allons prendre la tête de ce groupe. Tâchez de nous renseigner le plus vite et le plus complètement possible.

Mais il fallut que Jacques revînt à la vallée pour former le détachement de poursuite. Une douzaine de blancs bien armés et un nombre double d'indigènes le constituèrent. On réunit rapidement des provisions suffisantes pour plusieurs jours, et des porteurs les chargèrent sur leurs épaules. Le grand chien de miss Lilian, Frog, tenu en laisse, faisait naturellement partie de l'expédition.

Lecrapon se lamentait.

— Pourquoi ne veux-tu pas me laisser aller avec toi ? demanda-t-il à Jacques.

— Parce que vous serez plus utile ici, répondit ce dernier. Vous pourrez aider Morris et les ouvriers qui lui restent à remettre en état un certain nombre de piles solaires, de façon qu'au moins l'eau ne manque pas ici quand nous y reviendrons. Vous expédierez à notre rencontre une corvée de vivres et d'eau, qui nous permettra de revenir et de ramener miss Lilian… Du reste, tout cela ne sera pas long ; vous nous verrez de retour avant longtemps…

Il fallut laisser passer les heures les plus chaudes du jour avant de se mettre en route. Les rebelles avaient ainsi une douzaine d'heures d'avance et ce n'était pas sans inquiétude que Jacques le constatait.

Vers quatre heures du soir, la petite troupe se mit en marche, et, sortant de la vallée par le passage souterrain, fit un premier arrêt près de Bransfield qui depuis le matin s'affairait autour de son avion.

À l'interrogation de Jacques il répondit :

— J'espère pouvoir partir demain matin ; le moteur a beaucoup de ratés, et je suis obligé de démonter un assez grand nombre d'organes. Mais je vous rattraperai bien vite ; vous me verrez au-dessus de vous dès que cela sera possible.

— En route ! commanda Milton…

— En route ! répéta Jacques.

Et d'un pas décidé la petite troupe partit dans la direction de l'Ouest.

Elle marcha jusqu'au début de la nuit, campa en plein air, et repartit avant le lever du jour. Le soleil se leva derrière elle ; le paysage désolé sembla s'étendre à l'infini ; la chaleur devint forte. Ils continuèrent de marcher.

De temps en temps, l’un d’eux se retournait, et, au-dessus des montagnes de la Sunbeam Valley, encore visibles à l’horizon, cherchait à distinguer un point noir, l’avion de Bransfield qui aurait dû être là depuis le matin. Mais rien n’apparaissait dans le ciel d’un bleu cru.

— Nous aurons de la peine à les atteindre, fit Jacques. Ils ont des chevaux et nous sommes à pied…

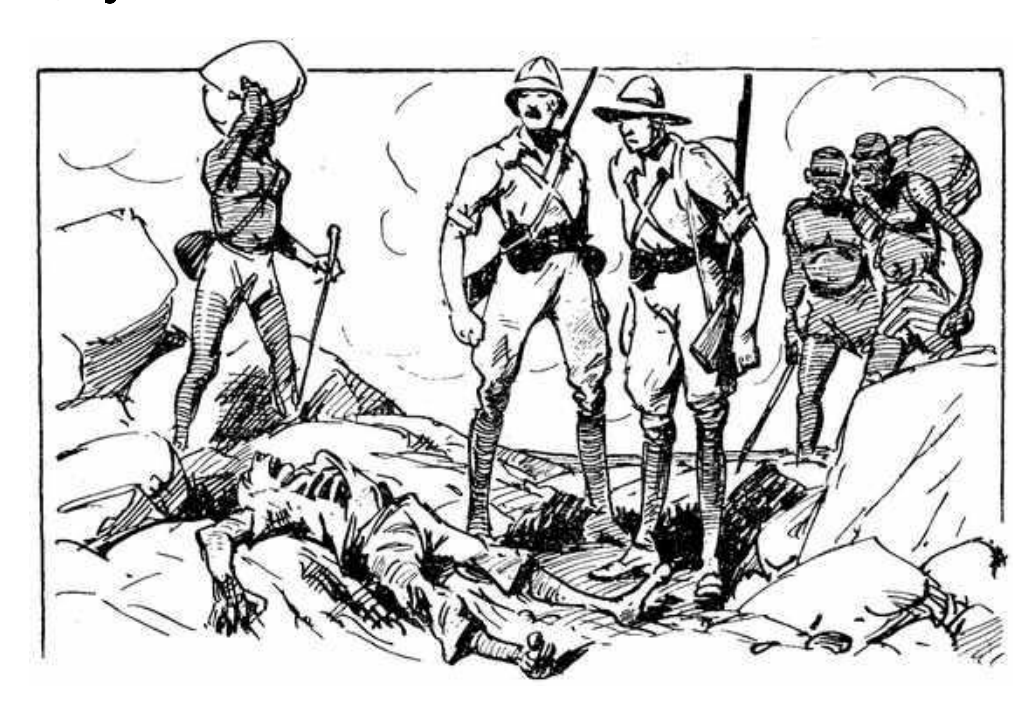
— Oui, dit Milton, mais ils sont nombreux et pesamment chargés ; même seuls, nous devons les rejoindre assez rapidement… La seule chose que je me demande, c’est si nous sommes dans la bonne voie.

— Je le crois, fit Jacques, c’est la direction qui mène le plus rapidement à la côte.

Ils ne tardèrent pas à en avoir la confirmation.

Vers la fin de l’après-midi, deux indigènes qui marchaient en éclaireurs s’arrêtèrent brusquement, et regardèrent le sol avec attention.

— Qu’y a-t-il donc ?… demanda Fred Milton.



Ils s'approchèrent et virent un homme étendu en travers de la piste. Il était mort, et déjà décomposé. Il avait succombé à la fatigue, ou à la terrible insolation qui guette les imprudents.

Il n'avait pas d'armes, on l'avait même dépouillé de son sac et de sa ceinture, mais à côté de lui étaient éparpillés des cailloux jaunâtres et brillants.

— Oh ! Oh !… dit Jacques. Mauvais signe !… ils commencent à abandonner l'or…

— En avant !… en avant !… ordonna Milton.

Et les yeux fixés sur l'horizon, ils reprirent la direction de l'Ouest. Devant eux, Frog donnait de la voix en tirant sur son collier.

# CHAPITRE XIX

# MISS LILIAN

La poursuite continua, avec le minimum de repos, mais à une allure de plus en plus ralentie.

Seuls, les Australiens supportaient sans faiblir la fatigue de cette marche forcée, sous un soleil de plomb, sur un sol brûlant.

Le jour suivant, l'avion de Bransfield n'apparut pas encore. Mais cinq cadavres, dont celui d'une femme, jalonnèrent la route. Ils étaient tous couchés à côté des pépites d'or, et le fait qu'on ne les avait même pas dépouillés de leurs armes prouvait la lassitude et le désarroi des fugitifs.

Soucieux, Fred Milton attira Jacques à l'écart :

— Nous n'avons plus d'eau, dit-il…

— Plus du tout ?

— Pour un jour à peine… Or, je connais cette région. Nous ne trouverons une source que dans trois jours, si notre marche ne se ralentit pas davantage.

— Que faire ?… demanda Jacques. Nous ne pouvons conduire nos compagnons à la mort, mais nous ne pouvons pas non plus revenir en arrière…

— Cela jamais ! fit Milton. Si Bransfield arrivait, cela changerait tout…

— Il devrait être là depuis avant-hier…

— À quoi pouvons-nous attribuer son absence, sinon à un accident ?…

— Espérons qu'il ne s'agit que d'une panne réparable…

— Mais notre mot d'ordre ne change pas ?…

— C'est toujours : « En avant ! »…

Le molosse Frog, solidement tenu en laisse, suivait toujours la piste sans hésitation. On eût pu, d'ailleurs, se passer de son concours, car les rebelles ne prenaient aucune précaution pour cacher leurs traces. On retrouvait divers objets – sacs, boîtes de conserves vides – qu'ils avaient abandonnés.

— Nous les gagnons de vitesse ! affirmait Jacques. Encore un effort, et nous les tenons !…

Le sol se modifiait, devenait plus consistant. Une barre sombre, visible à l'horizon, indiquait qu'on atteignait la région des eucalyptus. En effet, après deux heures de marche, on distingue les arbres géants.

Frog, qui tirait une langue desséchée, huma l'air et manifesta l'intention de quitter la piste pour obliquer vers la droite. On essaya de le remettre dans le bon chemin, mais il insista en gémissant et en grondant tour à tour.

— Laissez-le faire, dit Fred Milton. Suivons-le !…

Le chien hâtait sa course. Dix minutes plus tard, grâce au flair de l'animal, les poursuivants avaient l'immense joie de découvrir une source limpide.

Ils étanchèrent leur soif, emplirent tous les récipients, et se remirent en route avec plus de courage.

La traite qu'ils fournirent ce jour-là fut plus longue que d'habitude. Quand vint la nuit, ils établirent un campement sommaire, et, recrus de fatigue, s'endormirent lourdement.

Des aboiements bruyants éveillèrent Jacques vers minuit.

— Qu'est-ce donc ?… demanda-t-il à Milton.

— Je ne sais pas… Frog paraît bien agité.

— Il évente peut-être une bête qui rôde…

— Ou nos ennemis…

Frog se débattait furieusement, tendait sa chaîne jusqu'à s'étrangler, se couchait, se relevait, en proie à une agitation qui ne cessait de s'accroître.

Les guetteurs poussèrent une pointe assez loin hors du camp et revinrent sans avoir rien découvert.

— Il nous sera impossible de dormir avec ce vacarme, dit Jacques.

— Je suis d'avis de lâcher la bête et de la suivre, proposa Fred Milton.

— Essayons.

Libéré, Frog s'élança à toute vitesse. Il n'aboyait plus, mais poussait des petits cris qui semblaient traduire la joie.

Ils sautèrent dans une déclivité qui marquait sans doute le cours d'un ancien ruisseau.



Là, derrière un buisson, un corps gisait. Ils l'identifièrent tout de suite.

— Lilian !… Lilian !…

La jeune fille se souleva faiblement, murmura deux mots indistincts et retomba évanouie, tandis que le molosse lui léchait le visage et les mains.

Miss Lilian était en piètre état. Ses vêtements déchirés, ses pieds en sang, son visage hâve étaient autant de preuves des privations qu'elle avait subies, des souffrances qu'elle avait endurées.

Quelques gouttes d'alcool la ranimèrent, elle sourit à ses deux sauveteurs et caressa le grand chien.

— Je savais que vous me retrouveriez, dit-elle. Merci, Jacques, merci Fred… Je n'ai jamais perdu confiance, et pourtant…

Elle s'arrêta, puis posa la question qu'ils redoutaient le plus :

— Comment va mon père ?…

Les deux jeunes gens se consultèrent du regard. Ce n'était pas le moment de révéler à la jeune fille le malheur qui la frappait.

— Il va bien, dit Milton.

Et coupant court :

— Vous devez avoir faim ?…

— Je n'ai pas mangé depuis avant-hier, mais j'ai surtout soif.

Elle vida presque le bidon que Nagary lui tendait avec un large sourire. Puis, pendant qu'on préparait une boîte de soupe sur un feu hâtivement allumé au fond du talweg, elle raconta son odyssée.

Au début, les rebelles avaient marché assez vite, confiants dans leur résistance et stimulés par la certitude de leur richesse. Mais le désordre n'avait pas tardé à se mettre dans leur troupe, car ils n'acceptaient plus qu'à contre-cœur l'autorité des chefs qu'ils s'étaient donnés.

— Les uns voulaient marcher le jour, les autres la nuit. Ils gaspillaient leurs provisions, si bien que l'eau manqua

bientôt… Je dois reconnaître que je bus presque à ma soif, car Terepoff, qui s'était institué mon garde du corps, m'avait réservé en secret quelques litres du précieux liquide… Sans lui, je ne serais probablement pas vivante…

Elle avala le contenu de l'assiette qu'on lui tendait, et, réconfortée, reprit :

— Oui, je dois beaucoup au Russe… Il m'a protégée, et c'est lui qui m'a permis de m'enfuir… Je préférerais être seule dans le désert qu'avec les rebelles. La soif et les privations les rendent fous, et je n'étais pas en sécurité parmi eux…

— Pourquoi vous ont-ils emmenée ?…

— Je n'ai pu le comprendre… Probablement pour se venger du refus que vous leur avez opposé quand ils ont demandé à se servir de l'avion… Du reste, ils ne m'ont jamais maltraitée…

— Où sont-ils maintenant ?…

— Je ne puis vous le dire exactement, car j'ai couru au hasard pour me mettre hors d'atteinte… Mais je n'ai sûrement pas parcouru plus de trois ou quatre milles…

— Ils n'ont toujours pas d'eau ?…

— Pas une goutte. Ils agonisent dans une misère effroyable…

— Nous ne pouvons rien pour eux, dit Fred Milton. Ce sont des bêtes fauves, ils méritent d'être exterminés…

— Ce ne sont plus que des pauvres diables, reprit miss Lilian avec tristesse. Ils meurent un à un… Et songez qu'ils

ont avec eux des femmes et des enfants !… La plupart, j'en suis sûre, sont bien guéris de leur folie et seraient heureux de regagner la Sunbeam Valley…

— Pour y fomenter une nouvelle révolte ?… Reposez-vous, miss Lilian, et ne pensez plus à ces misérables.

— Ne me laissez dormir que quelques heures. Il me tarde tellement de revoir mon papa !…

Elle avait prononcé cette phrase avec tant de tendresse que les yeux de Jacques et de Fred s'emplirent de larmes.

Miss Lilian s'endormit aussitôt, sous la protection des jeunes gens. Silencieux, les yeux luisants, Frog la contemplait avec adoration.

— Dormons aussi, dit Jacques. Demain, la journée sera pénible.

— Qui assure la garde ?… fit Milton.

Nagary s'avança :

— Moi veiller…

— Alors, je suis tranquille… Dormons.

La nuit était presque achevée quand le chien au flair infaillible gronda.

Mais son avertissement venait trop tard. Avant qu'on eût pu se mettre en état de défense, ni même savoir de quoi il s'agissait, la bataille commença.

Grouillard, Burgos et quelques autres cherchaient peut-être la jeune fille, et plus certainement de l'eau. Quoique le

feu fût caché, ils en avaient de loin aperçu la lueur, et s'en étaient approchés avec précaution.

Incapables de supposer qu'on les eût accueillis amicalement, ils avaient déclenché une attaque.

Il y eut quelques minutes de désarroi. On s'étreignait corps à corps, on jouait du couteau, des coups de browning claquaient dans l'ombre bleuâtre de la nuit finissante.

Miss Lilian, moins courageuse que de coutume, suppliait :

— Ne me laissez pas reprendre !… Je préfère mourir !…

Deux hommes bondirent vers elle, revolver au poing.

— Aqui !… aqui !… vociférait Burgos.

— Morte ou vive !… disait Grouillard de sa voix rauque.

La mêlée fut brève et terrible. D'une balle tirée à bout portant, en plein front, Milton abattit l'ancien forçat. Mais à la même seconde, il tombait lui-même, atteint à la poitrine par Burgos.

Ce dernier se retourna vers Jacques avec une telle promptitude que le Français n'évita que par miracle la balle qui lui était destinée.

Il riposta aussitôt, et Burgos s'écroula foudroyé.

— Fred !… Fred !… murmurait Lilian, penchée sur le blessé.

Fred Milton lui saisit la main.

— Je crois que j'ai mon compte, dit-il avec le flegme qui ne l'abandonnait jamais.

— Ah ! taisez-vous !… s'écria la jeune fille. Nous allons vous soigner… vous guérir…

— Trop tard !… reprit l'Anglais en perdant connaissance.

Jacques entreprit de dévêtir Milton pour examiner la blessure. Cependant la défaite des rebelles se changeait en déroute. Nagary éprouvait toutes les peines du monde à empêcher les Australiens de massacrer les quelques survivants. Frog, dont l'aide avait été fort efficace, léchait ses babines rouges.

La blessure de Fred Milton formait un petit trou rond, à la hauteur du sein droit. La balle avait traversé le poumon. Jacques comprit que le jeune Anglais était perdu.

Fred Milton ne reprit connaissance que pour entrer en agonie. Le sang l'étouffait et l'empêchait de prononcer une parole.

Dans un effort suprême, il joignit les mains de Lilian et de Jacques. Il fit une tentative pour parler, puis s'affaissa entre les bras du Français. Il était mort.

— Mon ami !… mon frère !… sanglota la jeune fille. Et, s'inclinant sur le cadavre, elle le baisa au front.

Le soleil dardait ses rayons déjà brûlants sur cette scène pathétique, quand un bruit impossible à confondre avec aucun autre se fit entendre, faible d'abord, puis de plus en plus intense, dans le silence du désert : c'était le vrombissement d'un moteur d'avion.

— Voilà Bransfield ! s'écria Jacques.

L'avion, qui était encore loin, changeait souvent de direction pour que son pilote pût observer le pays et découvrir ceux qu'il cherchait.

Sur l'ordre de Jacques, on agita des vareuses au bout de longs piquets. Bransfield aperçut ces signaux et vint se poser près du camp.

En peu de mots, il expliqua que la remise en état du moteur avait été plus longue qu'il ne pensait ; il avait fallu mettre en place des pièces de rechange, que l'aviateur possédait heureusement, mais dont l'ajustage avait été délicat, surtout en l'absence d'ouvriers expérimentés.

À son tour, Jacques lui raconta tout ce qui s'était passé.

— Pauvre Milton ! soupira Bransfield. Au fond, mieux vaut peut-être qu'il ait fini ainsi, puisque le bonheur était impossible pour lui…

L'Américain apporta ses condoléances à miss Lilian.

— Deux malheurs en si peu de jours, dit-il, c'est beaucoup.

La jeune fille devint livide :

— Deux malheurs ?… qu'est-ce que cela signifie ?… Jacques, je vous ordonne de me révéler la vérité !…

Bransfield comprit sa maladresse, mais il était trop tard. Le secret de la mort de Patrick O'Brien ne pouvait être gardé plus longtemps.

Jacques relata donc la triste fin du savant. Immobile comme une statue, les yeux fixes, insensible en apparence, Lilian écoutait…

À cinq kilomètres de là, une tragédie se déroulait.

Un être chancelant, presque un spectre, errait dans le camp des mutins. Il trébuchait contre des corps étendus, qu'il enjambait avec peine :

Il délirait à haute voix :

— Tout cet or est à moi !… tout !… je suis le roi de l'or… ! le monde m'appartient !…

Soudain un autre moribond se dressa devant lui, les dents grinçantes. C'était le géant blond aux yeux pâles, Terepoff.

— Non, Brown…, l'or est à moi !…

— Il est à moi… !

Et ces deux agonisants se ruèrent l'un contre l'autre comme des déments.

Brown succomba le premier. Le Russe éclata d'un rire strident :

— À moi !… à moi seul !…

Mais perdant son sang par une blessure qui lui avait coupé l'artère fémorale, il tomba à son tour.

Et sous le soleil implacable, dans le désert sans bornes, il n'y eut plus que des cadavres étendus auprès des blocs d'or…

# CHAPITRE XX

# FACE À L'AVENIR

Le retour à la Sunbeam Valley eut lieu le plus rapidement possible, et dans une grande tristesse. Miss Lilian songeait à la mort de son père, à celle de Fred Milton, qui avait été si longtemps pour elle un compagnon et un ami.

Jacques comprenait cette douleur et n'en était point jaloux. Lui-même, en dépit d'une rivalité qui l'avait inquiété, éprouvait un vif chagrin de la disparition du jeune Anglais, dont la fin avait été une magnifique leçon de loyauté.

Voyant la jeune fille très abattue, il essaya de la réconforter.

— Du courage, miss Lilian !… Vous traversez une période pénible où les chagrins ne vous sont pas ménagés, mais le temps efface bien des peines… Votre ciel s'éclaircira de nouveau…

Lilian tourna vers lui ses beaux yeux où il crut voir briller un rayon d'espoir…

— Je n'ai plus que vous au monde, dit-elle.

— Je donnerais ma vie pour votre bonheur ! répondit-il, en prenant les mains de la jeune fille.

La petite troupe n'était guère qu'à une cinquantaine de kilomètres, à vol d'oiseau, de la Sunbeam Valley : à peine un quart d'heure de trajet par l'avion de Bransfield, qui faisait la navette. Il transporta d'abord les blessés et les plus faibles, puis le corps de Fred Milton ; ensuite miss Lilian prit à son tour la voie des airs, et Jacques fut du dernier voyage. Il était sûr de Nagary, qui guidait les autres Australiens vers le passage de la montagne.

Quand Jacques parvint au petit camp retranché, près de l'usine frigorifique toujours silencieuse, il reçut de Morris, de Turri et des autres colons demeurés fidèles un accueil à la fois déférent et affectueux qui le toucha. Il se sentit le chef, et jura en lui-même d'être à la hauteur de son nouveau rôle.

Miss Lilian était agenouillée sur la tombe de Patrick O'Brien. Tout à côté s'élevait une seconde croix : on avait enseveli l'élève à côté du maître.

Respectant la douleur de la jeune fille, Jacques regagna son bungalow. Onésime Lecrapon se précipita vers lui et l'étreignit dans ses bras.

— Enfin, toi !… dit-il avec émotion. Toi, mon fils !… C'est stupide… je pleure comme une vieille bête… Il me semblait que je ne te reverrais plus…

Et, avec expansion :

— Tiens ! veux-tu une preuve de mon désarroi ? J'avais un splendide spécimen de papillon : un grand polycène aux couleurs éclatantes, tel que je n'en retrouverai peut-être ja-

mais… Eh bien ! je n'ai pas eu la volonté de le naturaliser. Je l'ai laissé pourrir !…

— Je n'avais pas besoin de cette preuve pour être sûr de votre affection, répliqua Jacques, plus ému qu'il ne voulait le laisser voir.

Miss Lilian ne reparut qu'à l'heure du dîner, à la nuit tombante.

La femme du contremaître Morris, toute joyeuse du retour de la jeune fille, s'était ingéniée à préparer, malgré toutes les difficultés, un menu succulent. Cependant le repas fut silencieux. Le passé était si sombre, l'avenir si incertain ! Mais c'était encore un réconfort pour chacun de se sentir à l'abri d'un toit, et entouré d'amis fidèles.

Bransfield posa la question à laquelle tous songeaient :

— Que va devenir la Sunbeam Valley ?… Allez-vous l'abandonner ?… Devrai-je porter ses habitants jusqu'à la côte ?…

— Je resterai le dernier ! déclara Lecrapon. J'ai encore des années d'étude devant moi, tant sur l'entomologie que sur la botanique. Et je ne partirai pas sans avoir mis au point un ouvrage au sujet des eucalyptus…

Miss Lilian reprit d'une voix grave :

— Je n'ai pas le droit d'abandonner l'œuvre à laquelle mon père a consacré son existence.

— Vous voulez donc rester ici ? demanda Bransfield ?

— Oui, dit-elle.

Et elle ajouta en regardant Jacques :

— J'espère que mon mari ne s'opposera pas à ce désir ?…

Jacques déclara :

— Je continuerai l'œuvre de Patrick O'Brien.

— Ce sera relativement facile, ajouta Morris. Les machines sont arrêtées, mais non brisées. On peut reconstituer peu à peu les batteries de piles thermo-électriques, régénérer les accumulateurs et, progressivement, reconstituer la puissance mécanique dont nous disposons. C'est affaire de temps, de travail et de patience…

— Nous serons patients, dit Jacques, nous travaillerons tous, et bientôt la vallée redeviendra ce qu'elle était aux temps heureux.

— D'accord, fit l'aviateur, mais le secret me paraît impossible à garder bien longtemps désormais. Tôt ou tard on saura que vous existez…

— Peu m'importe, dit Lilian. Je veux reconstituer une colonie prospère, mais je ne tiens pas à fonder ici un refuge d'*outlaws*… La Sunbeam Valley deviendra un lieu de repos…, la station idéale pour ceux qui recherchent le calme.

— Oh ! les amateurs ne manqueront pas, affirma Lecrapon.

— Je les transporterai volontiers, dit Bransfield. Je serai le pilote officiel du paradis terrestre !…

— Quand partez-vous ? interrogea Lilian.

— Quand vous voudrez.

— Demain matin ?… Je suis prête.

Jacques la regarda avec surprise :

— Vous partez, miss Lilian ?…

— Avec vous, dit-elle. N'avons-nous pas quelque chose d'important à faire à Broome, par exemple, ou dans quelque autre ville ?

— Quoi donc ? fit Lecrapon intrigué.

— Un mariage ! s'écria Bransfield.

*** ***

Quinze jours plus tard, les jeunes époux étaient de retour à la Sunbeam Valley, où les colons et Lecrapon les accueillirent avec toutes les manifestations d'une affection sincère.

Ils trouvèrent les tombes de Patrick O'Brien et de Fred Milton couvertes de fleurs. Les machines recommençaient à fonctionner, et l'on pouvait déjà constater leur bienfaisant effet sur la nature.

— Quand le nouveau contingent de colons sera arrivé, ce qui ne tardera pas puisqu'ils sont en route, dit Bransfield, tout redeviendra parfait.

— Vous reverrons-nous bientôt ? demanda miss Lilian.

— Ne l'ai-je pas promis ?… Et j'espère que cette fois, on ne détraquera pas ma magnéto !…

Lorsque Bransfield repartit, Lilian et Jacques lui firent des adieux émus et l'embrassèrent comme un frère.

— À bientôt ! dit-il en baissant ses lunettes pour cacher une larme qu'il n'eût voulu laisser voir pour rien au monde.

Le tonnerre du moteur se déchaîna. Les pales des hélices tournèrent de plus en plus vite, puis devinrent invisibles.

Bransfield leva le bras en dernier geste d'adieu. Les hommes qui maintenaient l'appareil lâchèrent prise.

L'avion roula, fit deux bonds légers, et s'envola.

Il tourna en spirale, puis piqua droit vers le Nord-Ouest dans la gloire du soleil levant.



Debout côte à côte sur un tertre, Lilian et Jacques regardaient le grand oiseau. Il disparut derrière la crête de la montagne. Quelques instants encore, ils entendirent le bruit de son moteur, de plus en plus faible, et puis ce fut le silence…

Très émus, les jeunes gens se prirent les mains. Ils étaient seuls avec les survivants de la Sunbeam Valley.

Lilian eut un sourire mélancolique, mais plein de foi.

— Travaillons !… dit-elle.

FIN.

# À propos de cette édition électronique

**Texte libre de droits.**

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

***Ebooks libres et gratuits***

**http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits**

Adresse du site web du groupe :
**http://www.ebooksgratuits.com/**

—

**Août 2021**

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : BrussLimat, SylvieS, FrançoiseS, JacquesV, Coolmicro.